

1907

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1252
Sala Grande
Scansia 17 Palchetto 1
N.° d'ord. 7

Digitized by Google

Paket XVII 1

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME VII.

Google

Digitized by Google

580106

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée et augmentée.

Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.

TOME VII.



A AMSTERDAM.

1783.

Google

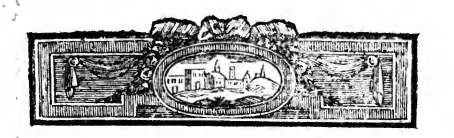


TABLEAU
DE PARIS.

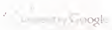
Paris, ou la Thébaïde.

TELLE est ma devise : Paris est la patrie d'un Homme de Lettres, sa seule patrie. Pourquoi, dira-t-on ? c'est d'abord parce qu'il se trouve au centre de tous les genres d'instruction, Bibliothèques, Cours, Gens éclairés ; à chaque pas il peut s'instruire & s'amuser ; l'un vaut l'autre. Le tumulte

Google

l'environne, & c'eſt au milieu de ce tumulte, qu'il peut choiſir l'aſyle le plus doux, le plus paiſible de l'univers. La haute Nobleſſe, l'énorme opulence, la pédanterie de toute eſpèce, paſſent à côté de lui, & il ne leur devra rien. Toutes ces petites grandeurs des Provinces viennent ſe fondre & mourir à Paris. Le cérémonial, l'étiquette ne l'aſſujettiſſent point, car il aura plus de ſociétés aimables qu'il n'en pourra cultiver, & plus de connoiſſances agréables qu'il n'en voudra faire; point d'entraves, point de gêne, point de ces reſpects, de ces bienſéances provinciales, qui fatiguent tant l'homme d'eſprit; il deſcendra de ſon quatrième étage pour aller faire, non de ces viſites ſerviles & politiques, auxquelles on eſt aſſujetti ailleurs, mais de ces viſites intéreſſantes qui flattent le déſir de s'inſtruire.

Dans les petites Villes, les caquets, les médiſances, les prétentions des citadins en place le pourſuivroient, & il auroit à ſouffrir du ſot orgueil & des dédains



arrogans du Riche. A Paris il eſt l'égal de tout le monde ; il jouit de ſa célébrité, s'il en a une ; il ne rencontre pas ſes adverſaires, & il ſera encore mieux loué & mieux apprécié que dans la Province. Enfin il eſt loin de la morgue de ceux qui ont un habit bleu ou un habit rouge ; cette morgue, la plus ſtupide de toutes, vient ſe perdre & s'anéantir dans la grande Cité.

Mais il perdra auſſi de ſa force, & cela devient inévitable. A la Chine, les Jardiniers ont le ſecret de rendre nains les arbres de toutes eſpèces. Le cèdre n'a plus que deux pieds de haut, & le tronc, les branches, les feuilles, ſont très-bien proportionnés. Les plaiſirs de la Capitale ſont les Jardiniers de la Chine. Ils ont le ſecret de rendre nains les hommes forts & vigoureux, pas tous cependant, mais une grande partie.

Tel Philoſophe peut aimer la ſolitude de la campagne, mais après elle, il préférera Paris à tout le reſte. Son heureuſe

ſituation appelle toutes les commodités de la vie.

Michel Montaigne chériſſoit cette Ville, & convenoit qu'elle avoit ſur toutes les autres quelque choſe de philoſophique.

Ici il eſt permis d'être ſoi ; une fortune médiocre n'eſt point ſujette à une obſervation malicieuſe, ni au dédain de l'opulence, parce que les minces fortunes appartiennent au plus grand nombre.

Les hommes de tous les pays accourent avec leur argent & viennent demander à Paris les jouiſſances qu'ils ne trouveroient pas ailleurs.

Singulière Ville, où tandis que l'un écrit un Livre philoſophique, l'autre fait imprimer un Mandement qui vous permet gravement de manger des œufs ! Ville unique, où un ſimple mur mitoyen voit d'un côté un chœur pieux de dévotes & auſtères Carmélites, & de l'autre les ſcènes folâtres & libertines d'un joyeux ſerrail ; où dans la même maiſon l'un rêve à placer un million, & l'autre à emprunter un écu !

Là l'Obſervateur n'a pas beſoin de campagne ſituée au fond des bois, ou ſur le bord de la mer ; à toute heure il eſt en ſon pouvoir de rentrer dans ſon cabinet comme dans un aſyle impénétrable. Nulle part il ne trouvera de retraite plus tranquille & plus libre.

La ſolitude parfaite peut exiſter au milieu de Paris. On eſt ſeul quand on veut l'être, & rien de plus délectable que le changement d'état ; d'être aujourd'hui dans une ſociété nombreuſe, & le lendemain à ſes occupations. C'eſt ce contraſte qui plaît, qui attache. La manière de vivre la plus agréable & en même temps la plus utile, eſt celle qui ſe partage également entre la ſolitude & la ſociété. Quand l'ennui nous domine, on ſe jette dans le tourbillon. En a-t-on aſſez, on revient dans la ſolitude. Dans le commerce du monde on acquiert des idées ; on voit une foule de caractères. Dans la ſolitude, on met ſes idées en ordre, ou les claſſe, on les range, on en tire tout le profit qu'on en peut tirer.

Mœurs douces.

Les Peuples civilisés, qui ont les mœurs douces, doivent avoir des législations humaines; il est donc inutile d'appesantir l'autorité sur les habitans de la Capitale; & outre qu'ils sont paisibles, désarmés, tous occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, ils ont une tendance à l'ordre, à la paix, au repos, parce que la foule des Citoyens instruits contient ceux qui ne le sont pas, & que les classes supérieures, livrées aux jouissances épicuriennes & aux raisonnemens qui en résultent, seront toujours le frein le plus puissant contre une populace égarée. Cette populace consultera toujours le visage des classes bourgeoises; & tant que celles-ci ne feront que sourire, le Peuple sera dans l'impossibilité de s'émouvoir plus de quinze jours.

On ne sauroit trop louer la sagesse &

la modération de la Police & du Gouververnement, qui dans différentes petites émeutes, ont pris le plus grand ſoin de ne pas irriter le Peuple, en laiſſant à ſa fougue paſſagère un eſſor qui dégénéroit en divertiſſement & en plaiſanteries. Il faut au caractère des Pariſiens des émotions de toutes eſpèces. Plus elles ſont vives moins elles durent. Les réfréner par la force ou par la violence, ſeroit une faute dangereuſe qu'on a ſagement évitée. Dans tous ces tumultes qui ont environné le Palais en 1787, il n'y avoit pas un ſeul homme âgé de trente ans, qui ſe mêlât à ces débauches populaires. Comme le Peuple en général manque de divertiſſemens publics, il s'en donne l'occaſion à certaines époques ; mais on peut prédire que ces petites mutineries tomberont d'elles-mêmes, car elles reſſemblent à celles des Ecoliers. Aucun homme ſenſé ne ſe trouve dans la foule, & les honnêtes Bourgeois ſont ſimplement ſpectateurs, & jamais acteurs, dans ces effervеſcences

qui finiſſent par un ton de gaité, ou qui s'évanouiſſent au bout du mois.

Le vrai ſecret, pour faire tomber une fermentation populaire, c'eſt de ne point la nourrir par une rigueur déplacée. Un ſeul homme bleſſé & ſanglant, pourroit échauffer une multitude ardente, & il faut que les Adminiſtrateurs des Etats aient de la prudence & de la raiſon pour ceux qui n'en ont pas, afin d'éviter le malheur & la honte qu'il y auroit à verſer le ſang des Citoyens, quand ils vont bientôt ſe calmer d'eux-mêmes.

Tolérance.

L'ADMINISTRATION civile admet tous les relâchemens qui peuvent s'accorder avec l'exiſtence tranquille de la ſociété; elle n'apperçoit rien de pernicieux dans les beſoins inſpirés par le goût du luxe, & ne voit rien que de licite dans les mœurs, tant qu'elle ne troublent point l'harmonie

de la ſociété. La machine politique ne s'embarraſſe point de ces irrégularités, qui ſont pour elle ſans conſéquence ; elle ne veut point commander à l'homme le ſacrifice de ſes goûts & de ſes paſſions ; mais elle veut commander à tous les hommes le repos & la ſubordination.

Il y a en effet une autre morale, qui établit les règles de la perfection, & qui porte les vues de l'homme vers les récompenſes éternelles ; elle le ſoumet à la voix de ſa conſcience, & lui impoſe des ſacrifices particuliers ; mais la politique, qui ne veut qu'effectuer la ſûreté commune, embraſſe la fortune publique, & penſe que la proſpérité d'un Royaume tient à des poids purement phyſiques, la conſervation d'un Empire ne tenant point à des inconvéniens paſſagers ou inévitables.



Affiches des Spectacles.

Auxjeux destinés à l'honneur de Flore, le Peuple, par respect pour Caton, n'osa demander que les Danseuses se dépouillassent pour danser nues. Il n'y avoit point d'affiches dans ce tems-là, car le grave Caton n'y seroit pas venu.

Mais on sait aujourd'hui, quand on jouera Amphitryon ou Polieucte; Amphitryon, la pièce la plus immorale parmi tant de Comédies licentieuses. Lorsqu'on accolle ces deux pièces, nos Catons assisteront-ils à Polieucte pour sortir à la seconde pièce ? Un homme d'Etat va chez un Peintre : il entre. On y dessine d'après nature une de nos Magdeleines qui viennent s'y mettre sur un piédestal à tant par heure : renversera-t-il la toile en fuyant ?

Les affiches de Spectacle ne manquent point d'être appliquées aux murailles dès

le matin ; elles obfervent entre elles un certain rang : celle de l'Opera domine les autres ; les Spectacles forains fe rangent de côté comme par refpect pour les grands Théâtres. Les places pour le placage font auffi bien obfervées que dans un cercle des Gens du monde. L'Afficheur eft un maître de cérémonies, qui fait ranger le long des murs ces annonces parlantes qui fe reproduifent encore dans le Journal de Paris, & qui forment fi fructueufement & fi commodément un cinquième du texte. Ces affiches mondaines & coloriées regardent de loin les affiches pieufes & fans couleur qui s'éloignent pour ainfi dire, autant qu'elles le peuvent, de l'affemblée profane ; mais quelquefois il n'y a que dix pieds entre l'affiche qui annonce *Mahomet* & celle qui met en vente *la Science du Crucifix :* c'eft un livre que j'ai lu.

On n'annonce plus les pièces. Les Comédiens fe font dérobés à cette fervitude journalière : cet ufage les entretenoit cependant dans un certain refpect envers le

public, car ils venoient courbant le dos & baiſſant la tête recevoir un petit jugement particulier propre à les rendre meilleurs. Ils voudroient bien auſſi ſe diſpenſer des complimens de clôture & d'ouverture, mais ils ne l'oſent pas encore. S'ils y parvenoient, ils ſeroient tout à fait licentiés.

On ne mettoit autrefois ſur l'affiche des Spectacles que les noms des Maîtres de la Scène ; c'étoit une diſtinction. Aujourd'hui on y lit le nom de M. *Pyere*, & de M. *Colin*. Il ſeroit plus à propos d'y placer les noms des Acteurs, ainſi que cela ſe pratique en Angleterre : on ne ſeroit pas attrapé par des doubles qui excittent la mauvaiſe humeur, & qui font regreter la perte de tems & d'argent. Mais le grand art des Comédiens conſiſte à eſcamoter des chambrées, en voilant derrière le rideau la figure de ceux qui doivent repréſenter ; il y a des tours de gibecière pour un public entier, & les nobles Directeurs de nos Théâtres ne trouvent pas cela mauvais.

Si vous aimez la vie, ne perdez pas

de tems, car c'eſt l'étoffe dont elle eſt faite, dit le Docteur Francklin. Qu'il dût être ſcandaliſé de cette foule de petits divertiſſemens, qui ſollicitent le Peuple & qui lui font perdre les heures du travail! Encore ſi ces divertiſſemens n'étoient pas inſipides; mais ce ſont des chiens, des ſinges, des Bateleurs, des Marionnettes, des Cafés, des Billards, des jeux de boule, des cabarets, qui invitent de toutes parts à l'oiſiveté : les portes de ces lieux ſont ouvertes à toute heure, & l'ouvrier, qui y entre, n'en ſort plus; on ne ſauroit croire combien les eſprits du Peuple s'énervent dans ces diſtractions journalières.

Il faut au Peuple des fêtes, mais qu'elles ſoient placées à certains intervales; il eſt honteux de voir le Peuple ſe conſumer dans des tripots, quand il a tant à faire pour ſoi & pour ſa famille.



Poudre de Roi.

INSCRIPTION toute nouvelle mise à la porte de ceux qui débitent la poudre à canon : c'est en effet cette poudre terrible qui fait les Rois & qui les défait.

Poudre de Roi ! Elle dort dans les bassinets des fusils ; elle attend la meche dans la lumière des canons ; une étincelle pourroit faire partir, par trois secondes, cent mille fusillades, dix mille canonades, sans compter les bombes, les grenades, &c. Mais le Parisien n'a point peur de *la poudre de Roi ;* il sait que ce tonnerre est dans la main du Monarque uniquement contre l'ennemi, & jamais contre ses Sujets. Il n'apperçoit donc la *poudre de Roi* que comme servant aux environs de la Ville à tuer des lièvres & des perdrix. Il ne la craint point, dis-je, & rien n'honore plus le dépositaire de cette poudre.

On pourroit encore appeler *Poudre de*

Roi cette poudre piquante qui fait éternuer & qui rapporte 30 millions ; on la vend pulvérisée à chaque coin de rue avec cette inscription , *de par le Roi* ; les détailleurs la falsifient , & pour la rendre plus stimulante y ont mis quelquefois du verre pillé. Il est inconcevable que l'habitude , la paresse fassent recourir à ces dangereux détailleurs , au lieu d'aller au bureau de la Ferme du tabac , qui du moins le donne bon & sans mêlange ; mais qui le croiroit ? la moitié de la Ville n'y a point recours par le défaut d'avances ; la livre de tabac en poudre paroît moins chère prise par once ou par demie-once ; & puis tous ces preneurs de tabac n'ont pas chez eux une rape ! Les détailleurs *de par le Roi* pourront donc tromper tous les nés , tant qu'ils voudront, vu l'incurie habituelle du Parisien.



St, ſt, ſt.

Aujourd'hui les filles publiques, du haut de leurs fenêtres ou balcons, ſifflent comme des couleuvres : c'eſt l'appel. Elles font bien de prendre l'accent juſte, puiſqu'elles récèlent le venin de la vipère.

On avoit donné à une fille le nom d'*Harpagine :* cette courtiſanne ignorant que ce mot étoit ſynonyme au *mal vénérien*, le portoit avec candeur. Un Académicien qui ſavoit le grec la détrompa, en lui rendant viſite : elle devint furieuſe, & depuis ce jour-là elle ne veut plus porter que le nom d'une vierge.

Il n'y a plus qu'un moyen pour ſe débarraſſer de ces nymphes nocturnes qui vous aſſiégent de toutes parts, c'eſt de leur dire énergiquement, *je n'ai plus d'argent.*

Quelquefois le ſoir on rencontre dans les rues le guet à pied, qui, tenant le fuſil

fusil sous son bras, conduit galamment de l'autre une jeune fille, tandis que son camarade tient une vieille matrône; c'est un enlèvement, soit qu'il y ait eu tapage, soit que le jour de la punition soit arrivé. L'une qui est novice se désespère & se lamente; celle-ci, plus effrontée, tient tête au soldat qui la mène. Le plus souvent elles sont en déshabillé & dans le plus grand désordre; on ne leur a pas donné le tems de s'habiller; elles tiennent leurs juppes qui tomberoient si elles n'y portoient pas la main. On les traîne d'un pas précipité & à travers les boues chez le Commissaire qui a fait l'enlèvement. La canaille s'assemble & rit; l'une est échevelée, l'autre chante & brave l'orage: elles sont introduites dans l'étude du Commissaire devant le jeune Clerc qui les reconnoît, mais qui ne peut adoucir le *procès verbal*. Elles déclinent leur nom ou celui qu'elles veulent prendre avant que d'être conduites à la prison de pénitence: toutes les charges sont déduites

avec des expreſſions non voilées ; le Commiſſaire & ſon Clerc ſont accoutumés à l'idiome des mauvais lieux, comme des Académiciens le ſont au beau langage. Au reſte, les mots proſcrits de la langue ſont poſitivement dans toutes les bouches, depuis les Princes juſqu'aux Crocheteurs. Les femmes aujourd'hui ſe les permettent, & jurent comme les hommes, ſur-tout à la Cour ; on diroit d'une particule explétive.

Tandis qu'on verbaliſe, ces filles avertiſſent leurs amoureux de ce revers inattendu : ils arrivent avec leurs phyſionomies de ribotteurs ; mais les champions n'oſent délivrer leurs dulcinées. Elles ſortent, & l'on voit couler les larmes d'un enfant de treize à quatorze ans, tout auprès de l'immobilité ſtupide d'une vieille dévergondée.

Ces victimes de l'incontinence publique ſont toujours forcées de mentir : le libertinage eſt puni, car il s'éloigne de la volupté ; il en devient l'antipode. Telle

fille au milieu de la proſtitution a vécu trois années dans une maiſon de libertinage ſans avoir connu un homme naturellement ; il y a des proſtituées qui ſont pucelles , & elles ſont loin de pouvoir s'appeller vierges. Tirons le rideau.

On appelle *des impures* toutes celles qui vaguent dans les rues, & cette dénomination s'étend juſqu'à celles qui ſe promènent au Palais royal. Mais la débauche dans cette grande Ville reſſemble à ces taches noires dans un morceau de marbre blanc. L'innocence intacte eſt tout à côté du libertinage effronté, & ne ſe mêle point avec lui. Le ſecond ordre de la bourgeoiſie a des mœurs & des mœurs plus pures peut-être que dans tout autre lieu du monde ; cependant la débauche, ou du moins ſon image , cercle de toutes parts ces maiſons honnêtes , & celles-ci ſont inacceſſibles à la corruption ; elles ſemblent même ignorer les déſordres & les turpitudes qui ſont à vingt pas d'elles.

Les loix humaines ont leurs bornes; elles

ne peuvent violenter trop durement, elles ne ſauroient fouiller trop avant; réformatrices de ce qui porte le ſcandale, elles augmenteroient le déſordre en voulant l'anéantir. Les femmes ſont les idoles de la foibleſſe humaine. L'opulence les couvre des bijoux les plus précieux, des étoffes les plus riches. Le vice eſt embelli, pour ainſi dire, dans la perſonne d'une courtiſanne; il ne reprend ſes traits honteux & ſa couleur rebutante que dans les dernières victimes de l'incontinence. L'air libre & immodeſte va à telle femme, comment la Police ſéparera-t-elle deux déſordres égaux ? comment ſera-t-elle indulgente pour le libertinage paré roulant dans un char, & ſévère pour le libertinage de détreſſe marchant dans les rues fangeuſes ?

Il y a de la différence ſans doute dans les noms, lorſque celle - ci s'appelle la *Ribotte*; l'autre *Belair*; l'autre *Caraconoir*; la quatrième *Ventre-bleu*; & la dernière, comme le porte - enſeigne de la profeſſion, *Tire-à-toi*; tandis qu'à l'Opéra

les noms les plus harmonieux des Saintes du Calendrier, ſont élégamment choiſis pour diſtinguer les ſuperbes courtiſannes ; mais le métier n'eſt-il pas le même ? Toutes ne reçoivent - elles pas également les offrandes volontaires du libertinage ?

On a vu l'apologie du publiciſme des femmes dans le Journal de Paris : cette apologie étoit-là bien déplacée. Il n'étoit pas beſoin de renforcer cette pente, & il eſt des tolérances publiques qu'il ne faut point du moins avouer publiquement ; Sixte Quint fit une guerre violente au publiciſme des femmes. C'étoit un grand politique. Je penſe que le Gouvernement ſera forcé, avant peu, de donner une attention ſérieuſe, moins au déſordre qu'au ſcandale ; il pourroit mettre à profit pluſieurs idées ſaines répandues dans le *Pornographe*, ouvrage de M. Rétif de la Bretonne, qui a enſeigné l'art d'ôter au vice ce qu'il a de plus redoutable, ſon effronterie. Dès qu'il ſera voilé, il n'offenſera plus l'ordre public. Dans les

mains d'un habile Légiſlateur, le bien ſort du mal : & voilà le grand ſecret de la politique.

La Police ne permet pas à ces créatures d'ajouter l'adreſſe à l'impudence, & de ſe payer par leurs mains ſur les effets & bijoux, qu'elles peuvent ſurprendre à l'ivreſſe de la débauche, ou à la négligence de leurs dupes; les montres, les tabatières, les portes-feuilles ne leur appartiennent pas plus qu'aux fiacres, lorſqu'on les oublie dans leurs voitures. Il faut qu'elles reſtituent ces effets, car c'eſt aſſez de manquer à la pudeur ſans offenſer encore la probité : elles ſont pourſuivies lorſqu'elles volent ou qu'elles eſcamottent, & ſont forcées de lâcher ſur le champ leur leur proie.

On n'affiche point qu'on a été volé de ſa montre ou de ſa tabatière dans un mauvais lieu : on affiche décemment qu'on l'a perdue, & l'on promet une récompenſe honnête; & quoi de plus honnête que de rapporter un bijou du centre d'un mauvais

lieu ! ainſi il y a combat d'honnêteté, & ce qui eſt honnête devient utile, comme l'a tant dit Cicéron ; car on paye la fille pour la montre volée. Alors elle eſt à l'abri de toutes pourſuites : on ſuppoſe que le propriétaire l'a laiſſée tomber dans un moment inattentif, & la fille n'eſt point cenſée une eſcroque, terme qui devient une injure même pour une proſtituée.

La vigilance des Orfèvres ſert très-bien la Police à cet égard ; ils ont le coup-d'œil exercé à reconnoître les bijoux volés, les prix qu'y met le vendeur, ſa tournure, ſon maintien, tout les éclaire ; & comme ils tiennent regiſtres de tout ce qu'ils achetent, il eſt facile par eux de remonter juſqu'à la ſource du délit, & de reconnoître la première main, qui a uſé d'une ſubtile adreſſe.

J'ai l'honneur de connoître le Confeſſeur des galériens, des filles de la Salpêtrière, & des marmotes des boulevards. Je vous réponds que la conſcience de telle Marquiſe l'embarraſſeroit plus que toutes ces conſ-

ciences-là. Ces pécheurs groſſiers ne déguiſent point ce qu'ils ont fait ; on n'a pas beſoin de les interroger pour tirer la vérité du fond de leur ame coupable & franche. Ils ont obéi à leurs paſſions brutales, & leur confeſſion roule d'elle-même ; ils ſe repentent autant qu'ils peuvent ſe repentir ; ils veulent avoir l'abſolution, parce qu'ils ne ſe confeſſent que pour cela. Le Confeſſeur des galériens & des marmotes, ne ſubdiviſe donc point un cas de conſcience, comme s'il avoit à ſes genoux une jeune Carmélite. Il gronde & il abſout. Il retrouve le même péché au bout de ſix mois ; il gronde encore, mais il abſout toujours ; s'il refuſoit l'abſolution, il verroit tous ces pécheurs déſordonnés aller chercher un autre Pénitencier, qui auroit appris que les galériens, les filles de la Salpêtrière & les marmotes des boulevards marchent ſur une pente inſurmontable : il leur faut décidément l'abſolution, parce qu'ils mettent tout dans l'aveu qu'ils font au confeſſional, pénitence, repentir, réparation, changement de vie.

O légers Moralistes ! vous ne connoissez pas les hommes. Vous n'avez point confessé les galériens & les filles de la Salpêtrière ; ils se confessent sans détours, & avec la même aisance qu'ils ont commis le péché. Ils sont plus criminels que vicieux. Est-ce qu'il en coûteroit moins de révéler un crime qu'un vice ? Les gens vicieux se confessent mal, & ceux qui ont tous les défauts ne se confessent point du tout. Voilà pourquoi ils ridiculisent encore la confession.

Le Trou du Souffleur.

Les étrangers qui, en assistant à nos Tragédies, viennent pour y jouir du plaisir de répandre des larmes, commencent par beaucoup rire, en voyant ce *Trou du Souffleur*. L'ouverture quarrée de ce souterrain bordé de lampions, est creusé, tantôt sous le palais des Sultans, comme dans Zaïre ; tantôt sous le temple des Juifs, comme dans Athalie ; tantôt sous

un camp, comme dans Iphigénie en Aulide; tantôt sous un mausolée, comme dans Sémiramis; tantôt sous le Capitole, comme dans Brutus, &c. Il détruit absolument l'illusion sans laquelle le charme des Spectateurs n'existe point.

L'ouverture de ce souterrain ne change jamais de place, quoique dans la même pièce, les différens édifices, qui posent sur sa surface, varient souvent d'acte en acte; semblable à l'étoile polaire, qui de son poste immobile voit tout se mouvoir autour d'elle.

On voit sans cesse les mouvemens de la tête du Souffleur, qui, de tous les Spectateurs, est le mieux placé, pour regarder sous les jupons des Actrices, quand elles se livrent aux mouvemens désordonnés de la passion tragique. Il y a quelquefois deux têtes dans ce trou. C'est une perruque en bourse qui souffle l'Empereur Auguste couronné d'un laurier, ou Mahomet le front ceint d'un turban. Comme cette tête est au niveau du cothurne, quelquefois l'Acteur impatienté, est sur le point de lui

frapper le visage, & le mouvement brutal de cet Acteur qui a oublié son rôle, passe, aux yeux des connoisseurs dont le parterre est plein, pour une perfection qu'il y ajoute.

Le Souffleur tourne le dos au Public comme un joueur d'orgues. On apperçoit quelquefois à ses côtés une femme dont le bonnet devient le point le plus mobile & le plus apparent de l'assemblée. Ses rubans sont à dix pouces de l'arc de Gengis-Kan, ou du cimeterre de Pharasmane, ou de la lance de Tancrède. Il contraste avec la couronne de Cléopâtre, le bandeau royal de Mérope, & la coëffure de Cornélie en pleurs.

Une chose à remarquer sur ce *trou....*: car comment l'appeller autrement ? C'est lorsqu'un des héros de la Scène manque de mémoire, ou que son confident se méprend dans la sienne, alors chacun regarde si le Souffleur est ou ivre, ou absent, ou endormi : mais celui-ci, toussant & agitant la tête, prouve qu'il n'est rien de

tout cela. La femme, sa voisine, le seconde de son mieux. Un vers de Racine se coupe, tout haut, moitié par l'Acteur & moitié par le Souffleur. C'est bien pis quand cet homme souffle une pièce qu'il n'a pas même lue, & que par son ignorance il apprête à rire à toute l'assemblée. Je me souviens d'en avoir vu un exemple.

Dans la quatrième scène du cinquième acte de Rhadamiste, l'Acteur qui jouoit le rôle d'Hidaspe, ayant dit, par distraction.... *L'Ambassadeur de Rome & celui d'Isménie*... (au lieu de dire d'Arménie) *de ce palais, Seigneur, enlèvent*..., ne se rappella point le dernier mot du vers; le Souffleur lui cria : l'*Arménie*, au lieu de dire Isménie, de sorte qu'Hidaspe, parlant à Pharasmane, lui dit :

L'Ambassadeur de Rome & celui d'Isménie,
De ce Palais, Seigneur, enlèvent l'Arménie.

Quand le Souffleur ferme sa trappe, cela veut dire que la pièce est finie. La soldatesque, le fusil sur le bras, les coulisses garnies de femmes de chambre qui

montrent leur tablier à côté du manteau d'Athalie, & ce trou ridicule, font tellement évanouir toute l'illusion, que plusieurs hommes de goût aiment mieux entendre que voir. Comment l'habitude a-t-elle pu nous familiariser avec ces disparates ? En Angleterre, le Souffleur se tient caché à l'entrée de la première coulisse. Chez les anciens, quelque part qu'il se tint, les Acteurs, sur leurs vastes Théâtres, ne l'auroient point entendu.

Un autre inconvénient, attaché au rôle subalterne de celui qui joue dans son trou obscur, à la lueur d'une bougie qu'il promène de ligne en ligne, en fermant un œil, c'est qu'il est des momens où l'Acteur sur les planches, se livrant à toute son émotion, suspend son débit & ne parle plus que par son attitude touchante & des gestes éloquens ; le Souffleur, qui est de sang-froid, & qui croit que Zamore, Oreste, ou Rhadamiste, manquent de mémoire, se hâte de souffler tout haut le reste du vers, & cet Acteur, qui invo-

quoit les Dieux, envoye le Souffleur à tous les diables ; il se trouble, joue mal le reste de la scène, & le Parterre parisien rit de l'un & de l'autre.

Nous n'avons parlé du Souffleur que relativement aux Tragédies. Nous aurions pu l'examiner quand il préside aux Comédies : (nous nous servons du mot *présider*, parce qu'en France, point de Souffleurs, point de Spectacles.)

On voit dans les Comédies le Souffleur riant de tout son cœur sur une équivoque, laisser tomber le livre ou le manuscrit, & rire le premier, comme si le Spectacle étoit spécialement pour lui, parce qu'il en est le plus proche.

Le Château d'Eau.

UNE plaisanterie usitée parmi les domestiques, c'est d'envoyer un nouveau débarqué chercher une place chez M. Picard, Suisse du Château-d'eau, rue

Saint - Honoré. Ce Château - d'eau n'eſt qu'une décoration pour faire face au Palais royal, & les laquais qui débarquent du coche le prennent pour un château réel. Ainſi chaque état a ſon genre de plaiſanterie; & comme chacun doit rire, peu importe que la plaiſanterie ſoit excellente, pourvu qu'on rie.

Les Clercs de Procureurs envoient chercher au nouveau débarqué le *moule à tiret*. Le tiret eſt du parchemin roulé entre les doigts, dont ils ſe ſervent pour enfiler leurs écritures; & quand le grimoire devient épais, cela s'appelle un *doſſier*.

Un domeſtique ne doit jamais empiéter ſur les fonctions du Suiſſe. On diſtingue un Suiſſe d'un Portier; c'eſt ce que doit ſavoir le nouveau débarqué, car quand le portier eſt ſuiſſe, il ſe croit autant au-deſſus des portiers ordinaires, qu'un maitre-d'hôtel s'eſtime au-deſſus des autres domeſtiques.

Les Suiſſes ſont heureux à Paris; ils ne payent point de capitation, ils jouiſſent

de différens privilèges dont ils ſont d'autant plus jaloux, que chez eux ils n'en accordent aucun aux étrangers.

Si le château-d'eau eſt une décoration, le *grand-couvert* à Verſailles n'en eſt qu'une auſſi : il n'y a là que le Roi qui mange ſérieuſement pour faire plaiſir à ſon peuple ; les autres perſonnages ont leur table qui les attend au ſortir de ce banquet de repréſentation. Quand on croit que la famille royale ſoupe, elle ne fait tout au plus que préluder ; un autre repas eſt caché derrière ce magnifique feſtin, qui tient au cérémonial, & auquel les auguſtes convives ne touchent pas ou ne touchent que du bout des dents.

Comme il y a deux levers, l'un réel & l'autre de pure cérémonie, il y a de même deux tables, l'une pour contenter la curioſité du public, & l'autre pour ſatisfaire ſon goût particulier.

Ainſi ce monde eſt compoſé d'apparences ; mais ceux qui font maigre chère n'auroient pas ſoupçonné, qu'elles s'éten-

diſſent

diffent jusqu'au milieu des banquets délicieusement & abondamment servis.

Vaisselle.

L'AMBITION d'un bourgeois est d'avoir de la vaisselle platte ; il commence par un huillier, par une soupiere ; mais le jour qu'il a de la vaisselle platte, il va rechercher ceux qu'il n'a pas vus depuis longtems pour leur annoncer cette illustration, & les inviter à un dîner qui n'en est pas meilleur. Avoir de la vaisselle platte, c'est sortir de la bourgeoisie ; on ne fait cette dépense que pour avoir le plaisir d'y mettre ses armes, à l'exemple des Princes.

Qu'elle est donc heureuse, la riche bourgeoise, lorsqu'elle peut étaler aux yeux de ses voisines émerveillées & jalouses, des plats d'argent d'une forme oblongue, le pot à l'oille ! Si elle y joint le seau d'argent, sa félicité est complette.

Les princes allemands font encore consister leur grandeur domestique dans une

vaiſſelle nombreuſe d'or & d'argent qu'ils étalent en ſpectacle dans certains jours. Le coup-d'œil du buffet étoit recherché parmi nous il y a cinquante ans ; mais qui auroit pu imaginer que nos généraux auroient donné l'exemple d'un luxe auſſi ſingulier & auſſi dangereux que celui de ſe ſervir à l'armée de vaiſſelle platte ? Les coutumes les plus folles ſont donc les plus impérieuſes.

En 1709, Louis XIV fit porter ſa vaiſſelle à la monnoie. La totalité ne produiſit que dix-huit cent mille livres. Du tems de Silhouette, nous avons auſſi porté notre vaiſſelle à la monnoie : maigre reſſource, plus impolitique encore que pauvre & honteuſe.

Une vaiſſelle d'or eſt interdite à tout particulier, quelque riche qu'il ſoit. Les Princes ſe ſont réſervés ce luxe : on l'imite en dorant l'argenterie.

On refond la vaiſſelle comme on change de meubles ; les formes larges & maſſives ont prévalu, en ce qu'elles annoncent une plus grande opulence.

Freres de la Charité.

Ils prodiguent les secours spirituels & temporels que la pauvreté & la maladie ne réclament jamais en vain. Ils ont plusieurs hospices bien tenus ; un entr'autre pour les militaires & les ecclésiastiques qui sympathisent vers la fin de leur carriere. Deux cent cinquante lits sont destinés aux malades couchés séparément. Ils reçoivent encore les insensés, les épileptiques, tant qu'un lit est vacant ; le premier qui se présente y est admis.

On doit des éloges à l'administration des *Freres de la Charité*, à leur vigilance, à leur soins : ils ne sont pas prêtres ; plusieurs d'entr'eux sont comptés parmi les plus habiles chirurgiens.

Pour fonder un lit, on donne douze mille livres ; alors le fondateur & ses héritiers peuvent nommer à perpétuité pour l'emploi de ce lit. Ces religieux sont

utiles & doivent être distingués de beaucoup d'autres.

Mais on regarde comme une extension condamnable de leurs statuts l'usage de recevoir par *lettres de cachet*. On est fâché de voir les Freres de la Charité métamorphosés en geoliers, & les hospices transformés en petites bastilles. Ils n'ont pu se refuser, disent-ils, à ce vœu du ministere; mais on sera toujours surpris de voir de ces maisons de force entre les mains de ceux qui pansent les plaies du blessé, & qui, pleins des maximes de l'évangile, y versent le baume du Samaritain.

Les hospices séparés & volontairement fondés seront toujours les meilleurs; laissez faire la charité, mes amis, elle est agissante, elle est plus que savante.

C'est le patriotisme national le plus généreux, le plus vigilant qui préside à l'administration des hôpitaux de Londres. Ce ne sont point des évêques, ni des gens d'église, ni des gens *du haut*, qui en sont les administrateurs. L'homme aime

à faire de bonnes œuvres, parce que toute bonne œuvre produit l'effet d'un cordial, d'un reſtaurant, d'une panacée, d'un morbifuge, d'un ſpécifique univerſel.

La maiſon de Charenton qu'occupe les *Freres de la Charité*, eſt agréablement ſituée; elle n'eſt point de ſa nature une priſon d'état, mais elle l'eſt devenue, puiſqu'on y enferme par *lettres de cachet*. Il eſt un jour dans l'année où les Magiſtrats viſitent les maiſons de force; c'eſt au mois de ſeptembre, parce que les Magiſtrats du Parlement ſont alors en vacation. Tous les ans! Voilà une viſite bien rare!

Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille!

a dit un poëte; & l'empriſonnement de *onze mois* & vingt-neuf jours *paroît un ſiècle* à l'imagination effrayée! Tel ſouffre plus dans un jour que l'autre dans un mois; mais enfin cette viſite charitable ſuffiroit ſi tous les placets étoient admis & répondus, ce qui n'arrive point: quelle plus noble fonction pour la juſtice!

Il fut un tems où tous ceux qui avoient une autorité supérieure, soit dans la capitale, soit dans les provinces, appelloient la *lettre de cachet* le remède extraordinaire; il étoit même abandonné aux fermiers généraux pour arrêter les contrebandiers. Louis XIV, dont la renommée factice se décompose de jour en jour, a multiplié les *lettres de cachet* à un point effrayant: ces emprisonnemens arbitraires étoient devenus si communs, qu'on porte à quatre-vingt mille le nombre des prisonniers d'état dans les affaires du Jansénisme.

Les écrivains généreux ne font pas *Freres de la Charité*, mais ils la portent dans le cœur; ils diront, ils répéteront sans cesse que ces idées de punition arbitraire nuisent considérablement à la dignité du Gouvernement françois, & à l'estime qu'il devroit inspirer. Ils ajouteront qu'il est important de désabuser l'étranger sur les images exagérées des *prisons d'état*, parce qu'elles avilissent une nation, qui aime trop ses Rois pour les craindre; on

peut être sujet d'un Monarque & libre sous la majesté des loix. Il est certains maux politiques que le tems seul peut corriger ou effacer; mais porter des stigmates d'oppression & de servitude, c'est ce qui n'est point, c'est ce qui ne sera jamais. Sous le regne actuel, l'emploi des lettres de cachet est devenu infiniment plus rare que sous les deux regnes précédens. On a senti que la disposition de nos personnes étoit le droit le plus sacré; & toutes les idées se tournant en France vers la perfectibilité de la législation, *le remede extraordinaire* n'agira plus bientôt que dans les cas vraiment extraordinaires.

Les prisonniers de Charenton sont des fous, des imbécilles, des libertins, des débauchés, des prodigues : l'amour & l'ambition, voilà les deux maladies qui désorganisent la tête humaine. J'ai vu dernierement à Charenton un jeune homme qui vouloit être à toute force précepteur du Dauphin, & qui fatigua tellement le ministere à ce sujet, qu'il fallut l'enfermer pour guérir son cerveau. Ce genre de folie pouvoit

bien ne pas appartenir à un homme ordinaire, mais quel oubli prodigieux des chofes exiftantes !

Enclos des Chartreux.

LA *mélancolie est friande*, a dit Montaigne ; je me fuis rappellé ce trait en me promenant dans cet enclos qui fe trouve enclavé aujourd'hui dans la ville ; oui, ce contrafte du repos à côté de l'agitation fait rêver. On diroit que les flots d'un monde orageux font venus expirer à cette porte. Le filence eft dans cette enceinte ; quel calme ! Et la Comédie françoife, flanquée de fes bruyans équipages, eft à quatre pas ; on peut fe promener dans ce jardin folitaire avant que d'affifter aux rumeurs théâtrales.

Le jardin des Chartreux a le caractere du défert ; la terre des allées n'y eft point remuée ; l'herbe y eft épaiffe ; les arbres n'y portent point l'empreinte de la faucille, ils font humbles & courbés comme les

religieux qui vous saluent sans vous regarder : c'est ici le noviciat de l'éternité ; on se croit à cent lieues de la nouvelle Babylone. Il n'est pas besoin d'un tombeau factice pour réveiller en cet endroit des idées religieuses ; on voit l'image d'un autre monde & d'un monde paisible, soit dans ce silence habituel, soit dans ces ombres blanches qui passent, soit enfin dans ce chant long & lugubre qui retentit au pied des autels ; j'ai apperçu dans l'enclos un homme qui prioit à genoux au pied d'un arbre en fleurs, comme s'il eût été dans un temple. Cela m'a frappé.

Les tableaux de *le Sueur* ne sont plus dans le cloître ; c'est le palais des Rois, qui les possede. Ces tableaux pleins d'une expression sublime étoient bien placés où ils étoient ; que feront-ils hors du cloître religieux, à côté de Jupiter, de Mars & de Vénus, qui offrent des corps nuds & des dieux armés de la foudre ? pourquoi les a-t-on transplantés, ces immortels tableaux ? pourquoi leur avoir ôté leur principal effet ?

J'aimerois mieux être toujours seul que d'être obligé de vivre inceſſamment en préſence d'autrui. Un Chartreux, s'il avoit du génie, pourroit reculer les bornes de l'eſprit humain. C'eſt-là qu'en creuſant la méditation, l'ame active & patiente acquerroit la faculté de s'élever très-haut. Le métaphyſicien devroit entrer aux Chartrenx plutôt que dans tout autre couvent. Vingt pages écrites par un Chartreux vaudroient mieux que tous les écrits des Bénédictins. Les jours ſont de ſoixante-douze heures pour ces religieux; voilà bien les jours qu'il me faudroit, mais je ne prendrai pas pour cela l'habit de ſaint Bruno.

La fable, que c'étoit un Chartreux qui avoit fait les tragédies de Crébillon, eſt dénuée de fondement.

Les Chartreux ont parmi les autres moines l'air de grands Seigneurs. Leur orgueil eſt poli, tandis que l'orgueil d'un Bénédictin eſt prononcé. Un Cordelier, un Minime, un Jacobin pour le geſte, le ton & les manieres ne peuvent ſouffrir la comparaiſon à côté d'un Chartreux.

Comme l'ordre fait toujours maigre, il eſt en poſſeſſion d'enlever à la halle les plus beaux poiſſons de l'océan, & l'on auroit ſix tables ſervies en gras pour ce que coûte cette table pénitente.

Les Chartreux donnent un dîner ſplendide tous les ans dans la ſemaine de la Paſſion ; les poiſſons de la mer y ſont prodigués. Les célebres gourmands s'y rendent de toutes parts. Tel fait l'hypocrite pour y être admis. La préſence du lieu commande la tempérance ; cependant les vins l'ont quelquefois emporté ſur la ſageſſe des convives.

Ces repas, qui ſe font tous les ans, ſont attendus par les dévots, qui en général ne haïſſent pas les bonnes tables. Des ſycophantes font leur cour à ces religieux ; c'eſt qu'ils aiment le poiſſon que ceux-ci ſervent abondamment à leurs convives : comme il eſt toujours frais & bien choiſi, la friandiſe, plutôt que l'eſprit de religion, conduit quelques tartuffes dans ces ſaintes retraites où la cuiſine eſt délectable.

Marie Leczinska, femme de Louis XV, qui par eſprit de dévotion aimoit à fréquenter les couvents & qui prenoit plaiſir à converſer avec des religieux & religieuſes, étant près d'une chartreuſe, voulut la viſiter. Les Reines de France ont le droit d'entrer dans l'intérieur de tous les couvens : elle ſe fit accompagner de deux dames de ſon palais, leſquelles étoient vieilles & laides. Arrivées à la porte du monaſtere, elle y fut reçue par le prieur, qui la conduiſit d'abord dans l'égliſe, où elle fit ſa priere, & de-là dans les jardins & dortoirs de la maiſon, qu'elle parcourut dans le plus grand détail, par une ſuite de la pieuſe curioſité qui l'animoit; elle marqua ſa très-grande ſatisfaction à toute la communauté.

Huit jours après le prieur du même couvent ſollicita une audience de la Reine qui n'étoit qu'à quatre lieues du monaſtere. — Madame, dit-il, je remercie très-humblement Votre Majeſté de l'honneur qu'elle a fait à toute la communauté, en la gratifiant de ſa préſence; mais je

la supplie instamment de n'y plus remettre le pied, & voici pourquoi: Depuis l'apparition de Votre Majesté, & des deux dames de sa suite, je ne suis plus le maître de mes religieux. Toutes les têtes sont tournées, & l'impression que Votre Majesté a faite sur le cœur de mes solitaires, est telle que, portant leurs pensées dans le monde, je ne puis plus les contenir dans la regle. La Reine étonnée, — Moi, mon pere, mais j'ai cinquante ans, & les deux dames qui m'accompagnoient sont moins jeunes encore. — Madame, le désordre est général; on ne parle plus que de la Reine, on ne voit qu'elle; & ce qu'il y a de plus allarmant, c'est que Votre Majesté est venue précisément trois jours avant le tems des *minutions*. —Qu'est-ce que ces *minutions*, mon pere? — J'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté qu'on appelle *minutions* dans l'ordre de saint Bruno un tems de retraite, où l'on saigne & où l'on purge chaque religieux dans une cellule particuliere pour éteindre en lui les feux de la convoitise.

La Reine ſurpriſe, interdite, mais point fâchée, à ce qu'on put voir ſur ſon viſage, ſe retira en promettant au prieur de ne plus retourner à ſon couvent.

Lettres épiſtolaires.

Les femmes les écrivent très-bien, infiniment mieux que les hommes les plus ſpirituels. Mais c'eſt-là auſſi qu'elles mettent toute leur perfidie. Les lettres miſſives ſont pour les écrivains de profeſſion les fuſées du génie, mais en général les auteurs ſont toujours auteurs dans le commerce épiſtolaire ; ils ne peuvent ſe ſéparer d'eux-mêmes pour deſcendre dans l'ame de ceux à qui ils écrivent ; il faut ſe métamorphoſer en autrui pour faire des lettres qui conſolent.

Les lettres ſont l'entretien de deux perſonnes éloignées l'une de l'autre ; comme on ſe parle alors ſeul à ſeul, la penſée devroit s'exprimer de la maniere la plus ſimple & la plus naïve : mais le

ſimulé de nos mœurs, & la manie de mettre par-tout de l'eſprit ont altéré ce langage comme tout autre : il eſt difficile aujourd'hui de bien diſcerner le caractere d'un homme d'après ſes lettres, parce qu'on y emploie l'art & le déguiſement. Il eſt du bel uſage de donner à un ſujet commun une tournure neuve & ſuperflue. Tel qui aſpire aux honneurs de l'impreſſion, s'imagine voir la poſtérité devant lui, lorſqu'il écrit à ſon ancien compagnon d'études. L'homme de lettres fait des madrigaux à la femme dont il eſt amoureux : celle-ci épuiſe tous les termes de la ſenſibilité en écrivant à ſa *divine*, ſa *délicieuſe amie*. On veut mettre une touche fine & délicate juſques dans un billet pour offrir ou demander une loge au ſpectacle : tout cela eſt charmant ſans doute, mais ce n'eſt point ce qu'on nomme *lettres épiſtolaires*.

Deux amis liés depuis long-tems par le rapport des goûts, une eſtime réciproque & la convenance du caractere, tantôt réunis, tantôt ſéparés, accoutumés à ſe com-

muniquer toutes leurs penſées, continuent avec la plume le dialogue que l'abſence de l'un d'eux interrompt. C'eſt un tête à tête, c'eſt l'épanchement du cœur ; on eſt ſeul avec ſon ami, on ſe livre à tout ce qu'on éprouve, chagrins, affaires, craintes, ennuis, eſpérances, gaité, tout trouve ſa place, & les ſujets de converſation ſe multiplient ſous la plume. On écrit ſans ſonger qu'on vouloit écrire & comme par inſtinct, ou plutôt c'eſt un beſoin qu'on ſatisfait ; on ne voit que l'ami à qui l'on parle.

Voilà les lettres épiſtolaires qui méritent d'être conſervées, d'être relues au bout de dix ans, & qui contiennent plus d'idées que les livres des moraliſeurs.

Madame de Sévigné ne ſoupçonnoit pas que ſes lettres feroient recueillies & imprimées; elle s'abandonne à ſon ſentiment maternel & à ſa gaité naturelle; en les liſant on eſt, pour ainſi dire, flatté d'être de ſa confidence, quoique les perſonnes & les événemens dont elle parle n'intéreſſent plus.

En

En Irlande, deux époux d'un état & d'un mérite au-dessus du commun, disgraciés de la fortune, & obligés de tenir secrète leur union, ont correspondu pendant vingt années; & leurs lettres, dans un moment d'infortune, ont été publiées par un ami (1). Ce recueil, qui forme six volumes, fut lu avec le plus vif intérêt. Il n'y a ni amour, ni galanterie, ni passion : c'est un sentiment vrai, une amitié constante, dont on ne parle jamais, & qui se montre dans tout ce qu'ils se disent. Ces lettres n'offrent d'ailleurs aucun récit suivi, aucune anecdote intéressante.

Or jamais un auteur n'imagineroit un livre pareil; & s'il étoit imaginé, ce seroit le livre le plus insipide. Cependant on lit sans ennui cette correspondance, parce qu'elle est l'entretien de deux personnes d'esprit, qu'un sentiment bien rare & bien tendre attache l'une à l'autre.

---

(1) *A serie of genuine Letters beteveen Henry and Frances.* Dublin, 1746.

Il n'eſt donc de lettres épiſtolaires que celles que le cœur dicte pour l'objet qui ſeul ſait les entendre.

Quand on compare le ſtyle ſimple, familier, tranquille, égal, modeſte, qui caractériſe les lettres de Cicéron, & celles de ſes amis à l'étiquette, aux formalités, au cérémonial, au néant du commerce épiſtolaire de nos jours, on regrette cette franchiſe & cette liberté qui nous frappent dans l'orateur romain, quoiqu'il écrivît dans la criſe la plus violente de la république; on voit que Cicéron ne craignoit pas l'*amoliſſeur des cachets* : aujourd'hui le ſtyle eſt compaſſé, parce que quiconque confie une lettre aux poſtes ou aux couriers, n'eſt pas sûr qu'elle ne ſera point lue.

Une lettre qu'on a commencée trop haut, qu'on n'a point terminée aſſez bas, dont les deux extrémités ſont marquées au coin d'une ſoumiſſion trop ſuperficielle, tout cela ſe remarque encore aujourd'hui par certaines gens qui ne ſont ni des Cicérons ni des Plines, mais qui calculent ces

misères au poids de leur orgueil, ce qui ne les dispense pas d'une vanité puérile.

Les Grands Comédiens contre les Petits.

IL faut bien que le charme des sociétés particulières ne soit plus le même, puisque le Parisien de toutes les classes s'engouffre chaque jour dans des salles de spectacles, qui sont au nombre de neuf. Toutes sont pleines, quelles que soient les pièces & les acteurs. Bien plus, c'est que souvent la foule est plus grande au *Roi de Cocagne* qu'au *Tartuffe*, à *Mustapha* qu'à *Athalie*.

Les classes inférieures trouvent des charmes dans les représentations où les gens d'un goût délicat ne trouvent que l'ennui. Ce sont les comparaisons qui tuent toutes les jouissances & même le bonheur.

Quelle jouissance, au premier coup-d'œil, paroît devoir être plus libre, que les plaisirs du théâtre? Quand le génie a

composé un ouvrage dramatique, ne l'a-t-il pas donné à tous les hommes nés pour l'entendre ? *Le soleil est fait pour tout le monde*, dit le proverbe populaire ; il en est de même du génie. Eh bien, des privilèges exclusifs dignes des siècles les plus barbares, ont rendu des ouvrages appartenans à la nation, des propriétés particulières qui partagent les comédiens en des espèces de communautés, toutes armées aussi ridiculement les unes contre les autres, que l'étoient autrefois les marchands de vin contre les traiteurs, & les cordonniers contre les savetiers.

On a affermé le sel, le tabac ; on a affermé de même les notes de musique, les vers alexandrins & la prose dramatique. En vain le génie a-t-il créé, pour la jouissance commune, ces beaux-arts, que les Rois peuvent récompenser, mais ne pouvoient pas faire naître. Voici que l'Opéra défend aux autres spectacles de chanter. Voici que le Théâtre françois empêche qu'on ne déclame ailleurs les vers de Corneille & de Racine, dont

ceux-ci avoient fait préfent à tous les hommes faits pour les rendre. L'art de chanter n'eft pas plus libre que l'art de déclamer. L'avarice fordide déploie un parchemin, & ce parchemin a la force d'un arrêt prohibitif. Des directeurs, mus tantôt par des motifs cupides, tantôt par d'autres plus vils encore, font fervir l'autorité fouveraine à défendre un troupeau de comédiens devenus leurs efclaves ou leurs protégés, contre un autre troupeau qui leur enleveroit leur pâture.

L'Académie royale de mufique taxe tous les chanteurs ; les comédiens du Roi s'emparent de toute déclamation dans la capitale, & voudroient accaparer celle de tout le royaume, jufqu'à Baïonne. Fut-il jamais une tyrannie plus abfurde? Elle trouve cependant des protecteurs qui font les véritables ennemis des plaifirs du public.

Si l'art étoit libre, fi un ouvrage dramatique, quand il a reçu la fanction du Gouvernement, c'eft-à-dire, quand il n'offenfe ni les loix, ni les perfonnes,

pouvoit se placer où il voudroit, le peuple, au lieu de ces pièces informes qui déshonorent, & ceux qui les composent, & ceux qui les représentent, nourriroit son esprit d'alimens plus sains & plus agréables. Mais quoi! celui qui fait l'art est esclave ! on enchaîne la plume de l'homme de génie ! Il écrit pour tous les hommes, & il rencontre un comédien qui lui dit : « Je suis privilégié ». Pauvre auteur dramatique, te voilà subordonné ! Tu écris pour faire couler des larmes universelles, & voilà qu'on te resserre dans un enclos. Tu ne seras pas le maître de choisir tes instrumens. On taillera ta flûte ; on charpentera ton clavecin ; tu voulois électriser un peuple entier, il faut que tu n'existes que sous le bon vouloir d'une poignée de comédiens, afin que personne ne rapporte à l'auteur le plaisir que chacun a senti : le comédien du Roi revendique dans les petits spectacles telle pièce qu'il veut s'approprier ; & il fut un tems, où *Préville* mutiloit à plaisir la production destinée au peuple, & empêchoit

qu'un peu de morale & un peu d'esprit ne s'y glissassent.

Pourquoi ne suis-je pas le maître de dresser un théâtre comme d'ouvrir une table d'hôte ? La meilleure cuisine ou la meilleure pièce aura la préférence. Ce ridicule Opéra, ce grand monstre dramatique interdit tout chant, & à des François ! On ne chante point sans l'avoir payé. Le ridicule a été poussé plus loin : quand l'Académie royale de musique, ne voulant pas même d'argent, contre sa coutume, défendoit aux acteurs forains de chanter de leur gosier, ceux-ci avoient imaginé d'offrir aux spectateurs des rouleaux de papier où les couplets étoient gravés ; le parterre les chantoit ; & ceux qui, craignant les comédiens du Roi, ne pouvoient parler, offroient au public de grands écritaux. Or, dites-nous, les Visigots ont-ils jamais rien imaginé de pareil ?

D'après le goût général du public, pour ces amusemens, on pourroit les lui rendre utiles, en laissant à l'art drama-

tique ſes modifications, & en ne le gênant que dans ce qui pourroit intéreſſer la décence & la police? Mais les petits & miſérables intérêts préoccupent tellement les gens en place, ils ont ſi peu d'amour pour les pures & innocentes jouiſſances du peuple, qu'ils permettront aux comédiens privilégiés de tripler le prix des places, & de donner des comédies empoiſonnées, telle que *le mariage de Figaro*, tandis qu'ils interdiront aux petits ſpectacles des pièces riantes & morales, ſous prétexte qu'on ne doit entendre & payer que les comédiens du Roi: ce que ſouhaite M. Desforges, pour plus d'une raiſon, inutile à dire.

Le Séminaire des Trente-Trois.

JÉSUS-CHRIST a paſſé trente-trois années ſur la terre; on a fondé en leur honneur trente-trois bourſes. Voilà ce qui compoſe le ſéminaire des Trente-Trois.

La mere de Louis XIV, fidelle au nombre ſacré, voulut qu'on leur délivrât trente-trois livres de pain. Le duc d'Orléans, fils du Régent, détermina ces pauvres écoliers à prendre des leçons d'hébreu. Depuis ce tems la langue hébraïque eſt en honneur dans le ſéminaire des Trente-Trois, mais pour cela perſonne ne la poſſede.

Le goût de fondations pieuſes a fait inſtituer *le Sacré Cœur de Jéſus*, *le Précieux Sang*, *l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement*, & pluſieurs autres monaſteres dont les noms frappent beaucoup les étrangers.

Toutes les religieuſes pſalmodient éternellement dans une langue qu'elle ne comprennent pas; ce qui doit rendre leur ennui parfait & méritoire.

L'Archevêque entendant les vêpres dans un couvent de filles du faubourg Saint-Jacques, entendit ces mots : *Fratres*, *ſobri eſtote & vigilate*, *quia adverſarius veſter* CHRISTUS . . ., au lieu de *Diabolus*. Ces bonnes filles, quoiqu'elles ignoraſſent le latin, comprenoient

bien que ce mot fignifioit *Diable*. Un mot auffi impur ne devant pas fortir d'une bouche facrée, elles crurent convenable de fubftituer *Chriftus*. Elles furent cenfurées.

L'Engaveur fubfifte encore.

CELA n'eft que trop vrai ! Mais le Parifien dit *que le feu purifie tout* ; foit. Je fuis caufe cependant qu'on a profcrit les pigeons de plufieurs tables d'hôtes, parce qu'ils venoient du quai de la Vallée. Cette image a fait friffonner les imaginations délicates, mais elle appartenoit à mon tableau. Ajouterai-je que la levre de cet engaveur, piquée par les coups de bec multipliés des pigeons, devient cancéreufe ; il faut la lui couper ; j'ai l'atteftation du chirurgien, qui prouve que ce métier, (encore public au moment où j'écris) eft non moins dangereux que dégoûtant.

Ecrire contre les abus n'eft donc pas toujours les réformer ; on a démontré la

prodigieuse inégalité du jeu perfide nommé *Loterie royale de France*, l'énorme disproportion qu'il y a entre les risques & les bénéfices des actionnaires, & l'injustice du gain que font les agens à ce jeu frauduleux; on a peint les effets désastreux qu'il doit produire en gémissant sur ceux qu'il a déjà produits. Qu'a-t-on gagné ? l'impitoyable égoïsme trouve réponse à tout; on dit que plusieurs Souverains ayant établi de pareilles loteries dans leurs États, on s'est apperçu que les François y envoyoient & y perdoient leur argent, & qu'il étoit de la politique de chercher un remede à un mal qui peu à peu auroit ruiné le Royaume, enrichi ses voisins & ses rivaux. Comme si un homme du peuple pouvoit jouer aux loteries établies hors du Royaume, avec le même acharnement qu'il joue à la *loterie royale*; il lui faudroit pour cela écrire deux fois par mois à un correspondant. Peu d'hommes de cette classe savent écrire; il lui faudroit recourir le plus souvent à une main étrangere. Outre cette difficulté, qui ne man-

queroit pas de le dégoûter de ce jeu, la somme qu'il met à chaque tirage est ordinairement trop modique (quoiqu'elle devienne fort considérable à force d'être multipliée) pour mériter la peine & les frais d'une correspondance hors du royaume. Dira-t-on qu'il y auroit des agens secrets pour recevoir & payer? mais il n'est pas possible qu'ils ne fussent bientôt découverts, sur-tout si leur bureau attiroit autant de monde que ceux que le Gouvernement autorise: moyennant quelques punitions exemplaires, on seroit parvenu à ôter à tous mauvais citoyens l'envie de se charger de pareilles commissions. D'ailleurs puisqu'on a craint, avec raison, que les loteries étrangeres ne ruinassent un peu le Royaume, doit-on voir d'un œil indifférent des particuliers se ruiner à la *loterie royale de France*? qu'on commence par instruire le peuple de la fraude de ce jeu; bientôt honteux d'avoir été dupe, on le verra renoncer à la fureur d'y perdre son argent: mais pourquoi n'oserai-je pas ici dire nettement la vérité? on n'a voulu

voir dans l'établiſſement de ce jeu ſcandaleux, que le gain immenſe qu'il produit, ſans ſe ſoucier s'il eſt loyal, & s'il entraîne avec lui des ſuites funeſtes.

Comment un homme du peuple peut-il fournir à cet extraordinaire? Comment! par des vols domeſtiques, des eſcroqueries, des filouteries; ou bien, s'il eſt manouvrier, en retranchant ſur la nourriture de ſa femme & de ſes enfans, ſur ſes propres beſoins; le crime eſt la reſſource de ceux qui ſe ruinent à la loterie.

C'eſt la claſſe des plus pauvres des citoyens qui m'intéreſſe; c'eſt elle qu'il faut plaindre; c'eſt ſa ruine qu'il faut prévenir, s'il eſt poſſible; en l'inſtruiſant, en lui faiſant, pour ainſi dire toucher, au doigt les ſubtilités, les friponneries de ce jeu inique, qui abſorbe toutes ſes facultés. Les ames ſenſibles & honnêtes peuvent-elles voir ſans gémir les petits bourgeois, les pauvres artiſans, les domeſtiques des deux ſexes, des payſans même venir en foule jeter dans ce gouffre l'argent que leur produit l'induſtrie, le travail & la

servitude, & qu'ils dérobent à leur nécessité la plus urgente ?

Et s'il falloit descendre à toutes les fraudes des receveurs & des employés de cette loterie, répandus dans tout le Royaume, fraudes de toute espece, qu'on ne soupçonne peut-être pas encore, il en faudroit conclurre que le vœu du Gouvernement n'est pas même rempli; que le profit qu'il retire de cet établissement, quoiqu'immense, n'a aucune proportion avec les sommes qu'on escroque à un nombre incroyable d'hommes déjà pauvres, & que bien loin d'améliorer leur sort moral, on multiplie sous leurs pas les piéges déjà tendus par l'amour des richesses, & leur pente naturelle à l'oisiveté.

Si on réplique que la loterie est un mal nécessaire : eh bien! qu'on en forme une autre sur un plan plus équitable, qui rapproche plus les lots des chances; alors bien loin d'avoir à craindre que les François ne perdent leur argent aux loteries étrangeres, la *loterie royale* offrant de

plus grands avantages, on verra les nations voisines y risquer le leur de préférence

---

L'Homme de 113 *ans.*

Il est mort le 11 juin 1786. Je lui rendois quelquefois visite, & lui avois encore parlé trois jours avant sa mort; j'avois mis ma main dans sa main desséchée, en me disant qu'il falloit douze ou quinze millions d'individus pour en rencontrer un de cet âge.

C'étoit un Savoyard, qui toute sa vie avoit exercé les plus rudes travaux, & qui, quarante ans auparavant avoit fait une chûte de cinquante-deux pieds de hauteur. Lorsque je le vis pour la derniére fois, il me sembloit devoir aller encore quelque temps; une seconde chûte de six pouces, sur un escalier, occasionna sa mort.

La Société philantropique, en allant à la recherche des octogénaires pour les

ſoulager, a trouvé qu'il y en avoit plus qu'on n'auroit imaginé; ces octogénaires habitent dans des recoins de fauxbourgs où ils ſont nourris comme par miracle : tel n'a pas quitté une petite chambre exhauſſée depuis huit à dix ans, & il prolonge ſa vie par de petits bienfaits qui lui arrivent de côté & d'autres ; c'eſt la charité (je me plais à le répéter) qui ſoutient cette ville immenſe ; la charité fait plus à elle ſeule que les édits du Souverain, les ſentences de la Police, les arrêts du Parlement, & toutes les vertus politiques enſemble réunies : c'eſt ce qui eſt démontrable & ce qui eſt démontré à mes yeux par le réſultat de 30 années d'obſervations.

O charité ! viens remédier aux erreurs des puiſſans; aye la gloire de faire plus de bien par les lumières de l'évangile, & ſous le regard de Dieu, que le génie ne fait de mal avec ſes vues orgueilleuſes, ſes plans irréfléchis & ſes calculs ambitieux; un nouveau bienfait de la religion ſera de fermer les petites & innombrables plaies de la politique miniſtérielle.

Conſidérations

Considérations de l'or.

Le joueur s'assied à la table du jeu, & joue avec le Prince du Sang; on vante le sang-froid d'un joueur qui ne pisse point. On cite son immobilité comme un trait héroïque. Au milieu de ce flegme il tire l'or : voyez son œil, il est rempli d'un feu sombre; la fievre de l'inquiétude est dans ses veines; le regard en arrêt, son visage est calme, & son ame est bourrelée.

Que fait le jeu à Paris, s'il n'est pas établi publiquement? Des tripots obscurs où des joueurs vont chercher des dupes. La police tolere ces endroits-là, & fait payer la tolérance; mais à l'abri de cette protection les banquiers écrasent les citoyens..

Dans d'autres maisons on joue pour payer son souper; tel mari lâche ne donne point d'autre monnoie à sa femme que celle qu'elle retire du jeu. La corbeille est un tronc où l'on dépose son argent; on

a ſoin de vous faire entendre que la maîtreſſe du logis n'eſt point riche, mais qu'elle reçoit fort bien ſon monde. On fait donc les frais de la table. C'eſt une auberge, où il en coûte plus cher que dans la plus fameuſe de Paris.

Cette vilenie a gagné les grandes maiſons, où l'on écume la bourſe des allants & venants avec des cartes qu'on ne manque jamais de propoſer, & qu'on a toujours la noble coutume de faire payer au moins cinq à ſix fois leur valeur.

M. Duſſaux a fait un gros livre contre la paſſion du jeu; c'eſt préciſément depuis l'apparition de ſon livre que l'on a vu les gageures les plus folles.

Le jeu le plus effroyable eſt en honneur; on ne ſauroit haſarder davantage, à moins qu'on ne joue ſa vie. L'exiſtence des joueurs reſſemble à celle des matelots toujours en danger de tomber du haut des mâts dans l'abyme. Le jeu donne des ſenſations profondes; voilà pourquoi on l'aime; c'eſt une de ces paſſions qu'on renforce en voulant trop la combattre: la police doit

temporiser avec elle, ou bien en la contraignant de se cacher davantage, elle la forcera de se porter aux plus grands excès.

Le fameux Samuel Bernard, l'un des plus riches & des plus fameux financiers de l'Europe, mourut à Paris le 18 janvier 1739, âgé de 88 ans. Il étoit né dans la religion réformée, & il avoit été ancien de l'église de Charenton. Il devint Comte de Coubert & Chevalier de Saint-Michel. En rendant de très-grands services à la Cour dans les matieres de finances, il gagna des sommes immenses par ses spéculations & ses entreprises. On assure qu'il laissa plus de quarante millions à ses deux fils & à la présidente de Maisons, sa fille. Il eut une chapelle dans l'église des Petits-Peres de la place des Victoires. Son convoi funebre égala celui d'un Prince par sa magnificence & par la suite nombreuse & distinguée qui l'accompagnoit. Le Marquis de Mirepoix, ambassadeur à Vienne, qui avoit épousé en premiere noces une des petites filles de M. Bernard,

étoit en grand manteau de deuil. Le Cardinal de Fleury, premier Ministre, écrivit la lettre suivante aux deux fils de ce fameux partisan.

Quoique l'on dût s'attendre, Messieurs, *à la perte que vous venez de faire, je ne laisse pas d'en être fort touché, & de partager bien sincérement votre douleur. Vous connoissez l'estime particuliere que je faisois de M. Bernard votre pere, & la justice que je lui ai toujours rendue auprès du Roi sur son attachement pour l'état. Je ne puis que vons exhorter à honorer sa mémoire par les mêmes sentimens. Vous ne pouvez en donner une meilleure marque qu'en suivant son exemple, & en conservant entre vous la plus parfaite union. Je serai fort aise d'avoir des occasions de vous témoigner l'intérêt que je prends en tout ce qui regarde sa famille, & à vous donner des preuves*, Messieurs, *de la considération particuliere que je conserve pour tous ceux qui la composent.*

Voyez la *considération* que l'or donne,

puiſqu'un premier Miniſtre a fait une pareille lettre.

Samuel Bernard étoit né plaiſant, & il a conſervé ce caractere juſqu'à la mort : comme il étoit expirant, feu Languet, le curé de Saint Sulpice, vint pour l'exhorter, & comme il ne perdoit jamais de vue la conſtruction de ſon temple, il ſollicitoit le moribond pour qu'il contribuât aux travaux de ſon égliſe : car (diſoit-il) *que ne mérite-t-on pas, lorſqu'on peut participer à l'édification du temple du Seigneur*. Samuel Bernard tournant à peine la tête du côté du Curé, lui dit : *Cachez vos cartes*, Monſieur, *je vois tout votre jeu.*

Ce même Curé mit une conſtance incroyable dans le bâtiment de cette égliſe, il en pourſuivit l'exécution avec une ſorte d'opiniâtreté ; il faiſoit donc argent de tout & prenoit à toutes mains. Allant rendre ſes devoirs à l'Archevêque de Paris, lorſqu'il prit poſſeſſion de ſon archevêché, il fut étonné qu'on l'avoit accuſé de faire commerce, ce que le Prélat lui repro-

choit en termes très - vifs. Le Curé s'en défendoit. Mais ne vendez-vous pas de la glace, lui dit l'Archevêque ? Eh ! Monſeigneur, tous les ouvriers que j'emploie au bâtiment de mon égliſe n'y peuvent travailler dans les temps de gelée ; pour les faire vivre, je les emploie à caſſer, à ſerrer de la glace que je vends à la vérité pour les faire ſubſiſter dans des temps rudes. — Oh ! dit le Prélat ; je n'entendois pas cela ainſi ; & la vendez - vous beaucoup ? — Pas tant que je ferois, Monſeigneur, ſi les Janſéniſtes n'avoient pas fait courir le bruit que ma glace étoit chaude.

Tems froid, Comete.

Le temps le plus froid de l'année, à Paris, eſt du 15 décembre au 5 février, & la plus grande chaleur eſt en général du 13 juillet au 7 août. Les automnes ſont incomparablement plus beaux que les printemps, qui ne ſont plus que des hivers prolongés.

L'hiver de 1784 avoit changé la face de Paris, en transformant les rues en lacs. La multitude des neiges & des glaces & leur fonte, formoient des flaques d'eau où l'on ne pouvoit plus marcher. Le cheval qui tomboit se noyoit; il falloit escalader des monticules neigeux & glissans le long des boutiques; ce rude hiver avoit donné une physionomie nouvelle à la ville. Les équipages ne pouvoient plus avancer, & la police n'avoit pas assez de travailleurs; mille malédictions étoient données à son chef, comme s'il eût été en son pouvoir de changer les saisons, & de déblayer une ville entiere.

Des mendians nouveaux solliciterent la pitié; le cœur de l'avare fut ému. Jamais la charité ne fut plus active; elle naît des grandes calamités.

Au coin de la rue du Coq St. Honoré, on éleva une pyramide de neige en l'honneur de Louis XVI, qui pendant les rigueurs de cet hiver avoit distribué des secours au peuple. On y attacha plusieurs inscriptions, qui n'avoient point la touche

académique : c'eût été les gâter que de le purger de leurs fautes. Le peuple a donc une voix pour manifester sa reconnoissance, ainsi qu'il en a une pour exprimer ses pertes & ses chagrins ; mais celle-ci est malheureusement étouffée, ou plutôt mal traduite à la Cour.

La pyramide de neige atteste la sensibilité du Parisien, & que rien de ce qu'on fait vraiment pour lui n'est perdu dans sa mémoire.

Cet obélisque unique dans l'histoire étoit chargé de vers, de prose françoise & de prose latine : il parloit éloquemment. Que ne subsiste-t-il un obélisque où il soit permis au peuple d'attacher sa pensée? les idées saines y tueroient bien vîte les idées fausses ; on y liroit d'admirables vérités ; l'opinion publique se fondroit dans une seule expression, le patriotisme auroit son accent dans un hémistiche, car il ne faut qu'un mot dit à propos pour éclairer tout à la fois les peuples & les Rois. O ! sainte vérité, n'es-tu pas l'opposé du mensonge ! tu es, & rien ne peut t'anéantir !

Les frayeurs de l'approche d'une comete se sont renouvellées en 1788. On ne parloit rien moins, dans quelques sociétés, que de la destruction totale de ce monde. Alors ceux qui sont les érudits auprès des femmes & à si bon marché, soutenoient que les cometes, en suivant certaines routes ou en faisant certain mouvement, pouvoient déranger notre systême planétaire. Ils rappelloient l'hypothèse de Whiston sur la comete de 1680, qu'il prétendoit avoir causé le déluge, 2926 ans avant l'ère vulgaire, & être la même qui parut du tems de Typhon, & dont Pline fait mention; alors l'effroi se répandoit sur les beaux visages, & l'on finissoit par les convaincre que si la terre devoit être incendiée & vitrifiée, il falloit jouir du moment présent & boire d'un trait les délices de la vie.

Comment peut-on concilier les disparates qu'offre une même ville? Ici la raison mâle, là la peur crédule; ne doit-on pas être étonné de ces sortes de terreurs qui se renouvellent? Ces pronostiques ridi-

cules n'en frappent pas moins les esprits. Avons-nous droit de nous moquer de nos ancêtres? nos descendans ne riront-ils pas de nous, lorsqu'ils apprendront qu'une brochure de M. de la Lande a mis le désordre dans toutes les têtes, & qu'un peuple entier a cité le nom d'un astronome sans avoir une idée nette de l'astronomie; car c'étoit le même qui avoit proscrit ces terreurs insensées, en démontrant qu'il faut tant de circonstances concourantes & réunies ensemble pour qu'une comete soit à portée d'opérer tout le mal qui peut résulter de ces approches, que c'est une contingence fort éloignée & purement hypothétique, qui ne peut entrer dans l'ordre moral de l'espérance & des craintes.

On attend pour 1790 une des deux cometes qui parurent en 1532 & en 1661. Les cometes sont des planètes asservies à des loix fixes, ce qu'on ne savoit pas il y a cent cinquante ans.

Le petit peuple lit l'*Almanach de Liége*. Il vous soutient que ses prédictions le plus souvent s'accomplissent.

Dialogue entre un Duc & un Comte.

LE DUC.

NOUS ne ſommes pas élevés au-deſſus des autres pour rien ; il faut bien leur faire ſentir qu'ils ſont au-deſſous de nous.

LE COMTE.

A quoi nous ſerviroit notre élévation, ſi elle ne nous aidoit à humilier un peu ceux qui nous regardent ?

LE DUC.

Si la fortune nous a fait grands, c'eſt ſans doute parce qu'elle a jugé que nous avions une ame faite pour notre rang.

LE COMTE.

Ceux qui ſont au-deſſous de nous ne ſont réduits à leur ſituation, que parce que la fortune ne les a pas jugés dignes d'être élevés.

Digitized by Google

LE DUC.

Eſt-ce que ce prétendu mérite perſonnel a quelque valeur ? Il ne peut rien par lui-même ; il rampe ſi on ne lui tend la main. Se faire craindre & reſpecter, voilà ce qu'il faut, & rien de plus.

LE COMTE.

Voyez tous ces beaux raiſonneurs, ſi audacieux d'un côté, ſi ſoumis de l'autre ; ils ſollicitent un regard ; heureux quand ils l'obtiennent.

LE DUC.

Si vous les écoutez, ils n'ont que du mépris pour nos titres, & en même tems ils nous reſpectent.

LE COMTE.

C'eſt un hommage forcé, mais qu'importe ; ils ont de la vénération pour la grandeur d'opulence : & pourquoi trouvent-ils mauvais que nous en tirions parti ?

LE DUC.

Ils font chagrins de ne la pas posséder eux-mêmes.

LE COMTE.

Ils veulent se dédommager de leur abnégation en faisant sonner quelques mots hautains, quelques raisonnemens philosophiques ; mais en proférant de telles paroles, c'est le moyen de demeurer toujours bien bas.

LE DUC.

Personne, je crois, ne les écoute ; leurs discours ne sont qu'un objet d'amusement.

LE COMTE.

Tout au plus. Pauvres gens ! Qu'ils connoissent peu le monde ! Tout s'y pese d'après des poids réels. Toutes ces idées de cabinet montent comme la fumée & s'exhalent de même.

LE DUC.

Il suffit d'être grand Seigneur ; ce titre renferme tout, jusqu'à la qualité d'honnête homme. Du moins l'éclat éblouissant que la grandeur porte avec elle fait qu'on n'examine pas scrupuleusement nos actions, comme on fait celles du vulgaire.

LE COMTE.

Il y a toujours de la probité dans la grandeur : il suffit d'en montrer des parcelles pour que le vulgaire soit plus que content.

LE DUC.

Qu'importe le prononcé du public à cet égard ; qu'il dise ce qu'il voudra. Où sa voix retentit - elle ? dans ces demeures obscures que nous n'appercevons seulement pas.

LE COMTE.

Nous avons un autre horison, laissons ce peuple sublunaire.

LE DUC.

Oui, nous avons la force en main, & tous ces parleurs nous craindrons toujours plus que nous ne les craignons.

LE COMTE.

Il faut que cela soit toujours ainsi pour le bon ordre.

Maquignon.

L'ÉTYMOLOGIE de ce mot ressemble parfaitement à celui de proxénète, parce que telles gens trompent par leur babil, & livrent une marchandise équivoque. Un maquignon est toujours cauteleux. Il faut être sur ses gardes & le croire d'autant moins qu'il parle davantage.

Les jeunes gens ont la fureur des chevaux, & depuis quelque tems on quitte pour eux les filles d'Opéra. Ces jeunes gens vous parlent avec gravité des rares qualités de leurs juments, de l'éducation qu'ils

leur donnent, de tous les caprices qu'ils ont remarqués en elles & qu'ils ont corrigés avec un mêlange de févérité & de douceur le long des boulevards.

Les courtifannes fe reffentent de cet abandon; les jeunes gens les promenent moins, & promenent davantage leurs chevaux : tous ont le coftume d'écuyers, & le gardent jufqu'au foir; ils ont un air gauche quand il faut qu'ils s'habillent. Nos promenades voient moins de courtifannes étaler leur conquête libidineufe, & fe parer d'un fafte luxurieux.

Un jeune homme aimoit à la fureur les courtifannes & les chevaux; il dépenfoit également pour les filles & pour les juments. Un jour, preffé de s'expliquer fur ce qu'il aimoit le mieux, cette finguliere naïveté lui échappa : *j'aime mieux les filles, mais j'eftime plus les chevaux.*

On dreffe les chevaux tellement pour la parade, qu'on les élevera bientôt pour le danfe. Les fybarites furent les premiers qui drefferent les chevaux à cet exercice, & avec tant de fuccès, que Pline affure

que

que toute leur cavalerie avoit des chevaux ainsi dressés.

Athénée a remarqué, après Aristote, que les Crotoniates, qui leur faisoient la guerre, s'en étant apperçus, firent secrettement apprendre à leurs trompettes les airs des ballets qu'on faisoit danser à ces chevaux, & que les ayant fait sonner quand la cavalerie des Sybarites parut, leurs chevaux, au lieu de suivre pour le combat les évolutions de la bataille, se mirent tous à danser, ce qui leur fit perdre la victoire.

Les modes françoises sont les enfans des graces naturelles. Voyez un Suisse monté à cheval; il est jeune, il est bien fait; eh bien! il n'apportera jamais dans son air la grace, le maintien, la facilité, qui distinguent le François : toutes les modes qu'enfante la capitale sont presque toujours représentatives du goût & de l'élégance, parce qu'elles ne se représentent en public qu'après avoir reçu une sorte d'examen; elles ne sont sanctionnées, que d'après le suffrage de plusieurs per-

ſonnes de goût ; mais quelquefois l'agréable maintien de telle femme, fait paſſer une mode qui, huit jours après, ne ſéduit déjà plus ſur le corps d'une autre. C'eſt une étrangere.

Donc la grace fait la mode, & voilà ce que les provinciales, les Allemandes & les Suiſſeſſes ne ſavent point reconnoître ; elle ne ſavent point aſſortir l'habit à la taille, & de-là la diſcordance qui ſaiſit l'œil connoiſſeur.

Depuis qu'on a vu dans les ſpectacles publics le garçon tailleur montant à cheval & pourſuivi par le courſier généreux, indigné de ſa gaucherie, on a mis plus de ſoin dans l'habit que l'on porte prêt à monter à cheval ; l'accoutrement eſt analogue à la victoire que l'homme remporte ſur le cheval, point d'ornement, la plus grande ſimplicité ; le harnachement du cheval ſe reſſent de cette heureuſe méthamorphoſe. Autrefois on treſſoit ſes crins avec un ruban rouge ou bleu, & ce qui joignoit la barbarie au ridicule, on coupoit ſa belle queue, &

ce qui eſt hideux à penſer, le bout des oreilles. Aujourd'hui plus de fontanges ſur le col ; la tête du courſier conſerve ſa fierté, quand il la balance ; on voit floter les longs crins vagabonds, qui font ſon orgueil ; rien n'empêche la queue longue & touffue de ſillonner la plaine ; & ce bel animal peut marquer tous ſes ſentimens dans le mouvement de ſes oreilles. Voilà comme la mode a défendu tout ce qui pouvoit difformer le noble compagnon de l'homme ; il reſſemble dans ſa liberté au maître qu'il porte : à Paris le cavalier domine le cheval & ſans cette grace, gare l'air d'écurie.

L'élégant de nos jours differe tellement du petit-maître qui régnoit il y a quarante ans, que s'ils pouvoient ſe rencontrer, ils ſe croiroient tous deux d'un pays antipode. Notre élégant n'eſt plus un Adonis pomponné, muſqué, efféminé ; il paſſe la matinée dans les rues, botté & fourré, tenant un fouet, roſſant ſon Jocquey pour n'avoir pas rempli ce qu'il n'avoit point ordonné, montant dans un cabriolet,

jurant & peſtant contre tout le monde & ſans colere, parce qu'il eſt du bon ton de ſe fâcher ſans ſujet ; écraſant tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage ; & le ſoir réformant la police, allant par-tout, n'entrant nulle part, apprenant tout & ne ſachant rien ; il eſt à la vérité toujours mauvais railleur comme tous ſes devanciers, mais ſon orgueil eſt moins prononcé & plus ſupportable ; il y a même quelques inſtans où l'on peut raiſonner avec lui.

Enfans abandonnés.

Six à ſept mille enfans abandonnés année commune, par leurs parens, & jettés à l'*Hôpital des Enfans trouvés*, tandis que le reſte de la population ne va pas à plus de quatorze ou quinze mille. Quelle image plus terrible & plus frappante de la miſere du peuple & de la dégradation de l'eſpece !

Au bout de dix à douze années, que reſte-t-il de ces ſix à ſept mille enfans ?

frémissez ! 180 tout au plus ! on n'exagere point ici ; c'est d'après des renseignemens sûrs qu'on est en état d'affirmer que la mort (dirai-je pitoyable ou impitoyable) moissonne ce nombre d'enfans abandonnés. C'est le hasard qui leur donne telle mammelle pleine ou desséchée ; & le plus souvent deux s'y attachent.

Six mille enfans trouvés auxquels le Gouvernement doit donner des nourrices ; que cet aspect est affligeant , que ces chiffres muets & terribles disent de choses !

On délivre ensuite des *prisonniers pour mois de nourrices* : ce sont des peres qui ne peuvent payer le lait qu'a succé leur enfant ; l'enfant au maillot fait enfermer son pere robuste ; un pere emprisonné pour le lait que succe son fils , & que sa mere lui a refusé ou n'a pu lui donner ! O Lycurgue ! ô Solon ! institutions modernes , êtes-vous des phantômes ou des réalités ? Et ce mot *Gouvernement* a-t-il véritablement un sens ?

Cette classe d'indigents est inépuisable à Paris : en 1786 , on en a délivré 755

des deniers de charité. On mene en procession les *prisonniers délivrés pour mois de nourrices*. Mais doit-on approuver ces processions où l'on fait montre des pauvres qu'on vient de délivrer? Est-il à propos de faire intervenir ainsi la religion, pour humilier la pauvre humanité? La main droite doit dérober à la gauche le bien qu'elle vient de faire; pourquoi donc traîner la misere processionnellement, & exposer à tous les regards ces malheureux peres, qui n'ont pas eu le pouvoir de payer la nourriture de leurs enfans? Ils s'enveloppent la tête du morceau de drap qu'on leur a donné; sans doute on a imaginé ce bel expédient pour exciter les aumônes; mais ne seroit-il pas bien plus humain, plus décent, plus religieux de substituer de jeunes enfans au même nombre que celui des prisonniers? Je ne verrois plus le front humilié de ces malheureux peres, qui, le cierge à la main, semblent faire amende honorable de ce qu'il y a en effet de plus révoltant parmi nous, *la pauvreté*.

Cependant la valetaille, couverte de sa livrée dorée, armée de gros flambeaux que les riches ont entourés de leurs écussons, offrant des visages lourds & bien nourris, accompagne ces prisonniers; on ne les met pas en prison pour mois de nourrices, eux! Puis les hauts bonnets des grenadiers, avec leurs fusils & leurs bayonnettes, sont encore là, tandis que les encensoirs d'argent sautent trois fois en l'air avec les feuilles de roses. Quelques évêques en robe violette suivent & contrastent avec le gros drap dont ces prisonniers sont affublés. C'est une chose agréable qu'une procession bien ordonnée, la joie en brille dans les yeux du curé. Mais pourquoi placer ces peres de familles, ces hommes infortunés, ces habitans de la campagne, au milieu de ce cortége brillant?

Le Bureau des recommandaresses, pour les enfans en nourrice, est à la lettre un marché de lait humain: là une multitude de femmes viennent vendre leurs mammelles. Jamais le pouvoir & le besoin

d'argent n'étalent mieux leur fatal defpotifme que dans ce local, où l'on voit accourir tant de femmes le fein gonflé de lait, cherchant des enfants qu'elles ne connoiffent pas.

Qu'il eft trifte de voir le plus vil intérêt étouffer le fentiment le plus fort, le plus actif, l'amour maternel. Une femme rejeter fon propre fils pour y fubftituer un étranger, pleurer de pitié fur celui qu'elle éloigne, vendre le fuc de fes mammelles, & acheter à un moindre prix le lait d'une mammelle étrangere pour l'enfant qu'elle a porté neuf mois dans fes entrailles!

Ce trafic, avoué, reçu, protégé, annonce un peuple livré à une prodigieufe mifere, forcé d'être inhumain, pour fubfifter ou pour payer l'impôt; & qui ne peut écouter le cri de la tendreffe maternelle, parce que le cri du befoin retentit d'une maniere plus impérieufe.

O fondemens ruineux de nos fociétés politiques! Combien vous épouvantez l'œil qui vous fonde & vous mefure! que bâtir fur de tels faits?

Hôtel de Bretonvilliers.

On ne sauroit passer devant cet hôtel sans un petit frissonnement, car c'est-là que les fermiers généraux ont placé leur antre. Là ils étudient l'art de donner au pressoir du sang du peuple une force plus comprimante. Là tous les projets qui peuvent charger les peuples sont bien accueillis. Un extendeur devient pour ces cyclopes un grand homme que l'on cite & que l'on récompense. Là enfin sont *les bureaux des Aydes pour les entrées de Paris & du plat-pays.* C'est aussi là sans doute que les fermiers généraux ont appronvé le plan de cette muraille, monument scandaleux, car des palais érigés pour les commis du fiscs, quel emploi pour l'architecture! Jamais les Visgots n'ont rien imaginé de plus monstrueux. L'impôt déjà si insolent, a bâti avec orgueil des édifices plus insolens encore. Les soldats d'Attila ravageant le pays, offrent une image moins

révoltante que la plume de ces commis, qui, retranchés derriere des colonnes corinthiennes, tendent des mains avilies pleines des contributions & des larmes du peuple.

Cette muraille s'allonge, se développe, & dans sa fastueuse inutilité, va ceindre outrageusement la ville entiere; & les quatre hôpitaux, jugés si nécessaires, ne figurent encore que sur le papier! La charité bienfaisante avoit offert plus de deux millions, & on la refroidit en ne donnant pas au public la joie de voir quelques pierres s'élever sur le sol que le regard des anges auroit caressé du haut des cieux!

J'ai remarqué dans ces bureaux d'oppression un tableau représentant la *charité*, non loin la *continence de Scipion*; est-ce une ironie, est-ce une insulte? La charité au milieu du bureau des Aides!

Le directeur général des Aides & entrées de Paris ne manque point de sortir fréquemment de la ville pour voir s'il sera fouillé exactement; il s'amuse à passer de la contrebande, puis mande les commis,

leur prouve leur invigilance ou leur maladreſſe, & les caſſe ſans miſéricorde; or en créant dans ſa Minerve des plans extendeurs, il imagine en même tems l'inverſe, c'eſt-à-dire, toutes les ruſes que peut inventer le déſir ou le beſoin de frauder les droits; il voudroit que le Pape mit au rang des péchés capitaux la contrebande, & qu'il indiquât à tous les confeſſeurs le refus d'abſolution pour ce délit énorme. Il va au-devant des inventions ennemies de la ferme, afin qu'elles paroiſſent uſées: il eût été le plus ſubtil contrebandier, s'il n'avoit pas été diricteur; c'eſt lui qui a imaginé les tétons de fer blanc de la prétendue nourrice qu'on a emplis d'eau-de-vie, les jambes cilindriques du goûteux, recelant la contrebande; l'arbre creuſé; la pierre de taille vuide. D'après ces imaginations, on n'oſe plus les employer, & les commis tâtent les jambes, les tetons, & ne s'arrêtent point à l'écorce. Enfin, c'eſt un chef de cette eſpece qui a fait écrire ces petites brochures, où l'on prouve qu'il n'y a rien de ſi

doux & de si désintéressé que la ferme générale, & que Frédéric ayant appellé dans ses États des commis dressés à l'école des fermes, c'étoit un hommage rendu à la beauté & à la grandeur de ce régime financier.

On vient de saisir *deux cents pieds de tuyaux de fer blanc*, à l'aide desquels un marchand de vin passoit invisiblement la liqueur vermeille sous les barrieres & jusques dans ses tonneaux. Quel triomphe pour la ferme! Elle l'a rendu public par trois mille affiches qui annonçoient la confiscation des *tuyaux de fer blanc*, & l'amende de six mille livres; les commis réjouissent leurs regards en la lisant & en la commentant; ils semblent l'indiquer du doigt & de l'œil à tous les passans.

Eh on en est venu aujourd'hui jusqu'à absoudre les traitans; on les plaint; on les justifie. *Les pauvres gens* (dit-on), *ils ne gagnent que la moitié de ce qu'ils gagnoient.* Mais ce qui est plus étonnant que ce discours, c'est qu'ils sont parvenus, je ne sais comment, à répandre ces idées parmi le peuple.

Darigran.

C'EST le nom d'un avocat que j'ai connu, chéri & reſpecté. Il avoit été commis aux fermes; il connoiſſoit tous les moyens occultes dont les fermiers ſe ſervent pour extorquer l'argent du pauvre peuple, ainſi que leurs ſourdes oppreſſions, leurs iniquités, & les juges pervers qu'ils ſoudoyent; il pourſuivoit dans les ténebres leurs manœuvres odieuſes & voilées, il faiſoit triompher l'indigent du crédit du fiſc : c'étoit enfin l'épouvante du tapis-verd. La mort a délivré la ferme de ce vertueux ennemi, toujours incorruptible, toujours ardent à défendre la cauſe des opprimés, & qui avoit le ſecret d'attaquer avec ſuccès une corporation avide & funeſte.

Non, il n'eſt plus permis d'être commis aux douanes, ni cenſeur royal.

On imprime tant de choſes; ne devroit-on pas avoir aux portes une pancarte, qui

déterminât le prix fixe des entrées, il devient arbitraire; les fermiers généraux mandent les receveurs & leur disent : *Telle barriere ne rend pas, serrez.* C'est le mot sacramentel ; alors les receveurs *serrent.* O Darigran ! quand reparoîtras-tu ? Mais tu revis dans Forjonel ; il a ton courage & tes vertus ; qu'il enflamme tous ses confreres du feu patriotique qui l'anime !

La petite Fête-Dieu.

C'EST l'octave du jour solemnel ; c'est une seconde procession toute aussi magnifique que la premiere. Quelquefois il a plu le jour solemnel ; la procession n'a pas pu sortir, ou elle a été mouillée ; quel revers pour la paroisse ! Mais l'accident n'est pas irréparable ; la procession prend sa revanche huit jours après, & la chance est plus heureuse. Tous les prêtres sont radieux ; l'encens, les fleurs, la musique les accompagnent. Le peuple admire la

belle ordonnance ſous un ciel ſans pluie, & ſe proſterne ſur un pavé ſec.

Ce jour a une double phyſionomie; le matin, c'eſt une fête; les maiſons ſont tapiſſées, la ville eſt ornée; mais dès que la proceſſion eſt paſſée, les échelles ſe dreſſent, les tapiſſeries tombent, les repoſoirs ſe décompoſent, les boutiques s'ouvrent; la foule travaillante ſe meut; les pyramides de ſavon de l'épicier, l'étau du fourbiſſeur, la forge du ſerrurier, l'eſcabelle du cordonnier, le mortier & les viperes du pharmacien ſe montrent à travers un reſte de décoration : dans une demi-heure la ville a totalement changé de face. On apperçoit encore de loin le dais, & les boutiquiers ont repris leurs fonctions.

C'eſt un jour hermaphrodite, car on ne ſait s'il appartient à la pompe du culte ou à l'avidité du commerce; c'eſt un mêlange du ſacré, du profane. On emporte précipitamment les tableaux & les ſtatues des ſaints pour faire place aux pompons du luxe. L'air mondain chaſſe les veſtiges

facrés ; le tumulte du négoce fuccede à l'ordre paifible & religieux. Sans les fleurs dont le pavé eft parfemé encore, & qui atteftent le paffage du Saint des Saints, on ne foupçonneroit pas que les prêtres, une demi-heure auparavant promenoient le Dieu invifible & préfent au milieu d'un peuple agenouillé.

Le dimanche fuivant, c'eft encore une proceffion dans le faubourg faint-Laurent: on l'appelle le *grand pardon*. Elle eft vraiment remarquable, en ce qu'elle eft plus nombreufe que toute autre, & plus longue que le long faubourg qu'elle parcourt.

La paroiffe Saint-Laurent a emprunté ce jour-là les encenfoirs de toutes les autres paroiffes, & des chafubles de toute couleur. Deux cents jardiniers en cheveux ronds font transformés en prêtres, & portent l'habit facerdotal. Deux repofoirs qui rivalifent repréfentent l'un un chapitre de l'ancien teftament, & l'autre du nouveau. Toutes les couronnes de Flore font fufpendues dans les airs. Des enfans nuds, gras

gras & dodus, font autant de petits faints Jean, & l'agneau vivant les fuit mené avec un ruban couleur de rofe ou bleu. Dans cet état d'innocence & de nudité, quelquefois ces enfans ont donné aux petites filles du quartier la premiere information fur la différence des fexes. Des Magdelaines de huit à dix ans pleurent les péchés qu'elles commettront un jour, & de groffes fervantes vraiment péchereffes les tiennent par la main : ce feroit bien à celles-ci de pleurer. Une multitude de vierges âgées de quatre à cinq ans allongent la proceffion.

Les filles du *Sacré Cœur de Jéfus* marchent pofément, mettant leur gloire à ne point regarder à côté d'elles les curieux preffés qui les regardent avidement.

Les bannieres de différentes confréries offrent leur faint, martyr ou confeffeur; les uns, relevés en boffes d'or, & les autres en argent. Celui qui porte la banniere marche fur une ligne droite; il peut s'arrêter, mais il ne rétrogade point.

Cent cinquante thuriféraires font jaillir l'encenfoir qui monte & retombe en ca-

lence. Le groupe se dessine sous toutes les formes, & le jet varie dans les airs les figures argentées & fumantes; les roses pleuvant. Une musique bruyante & militaire annonce l'approche du dais, sous lequel l'hostie est placée, & que les notables environnent respectueusement, heureux de tenir le cordon qui touche au sanctuaire ambulant. La foule pressée & en extase se courbe ne pouvant s'agenouiller. Quarante suisses robustes croisant leur hallebarde ont peine à retenir le flot du peuple, qui se précipite pour être plus près du *soleil* orné de riches pierreries : ces suisses ne marchent pas, ils sont poussés par le peuple, & ils n'ont plus qu'à lever la jambe pour avancer; c'est un rempart vivant & tout en sueur qui contient l'enthousiasme religieux.

Cependant le corps diplomatique, rangé sur les balcons de l'Ambassadeur de Venise, voit défiler la procession. Les représentans des Souverains protestans s'inclinent ou fléchissent le genou, à l'exemple de l'Ambassadeur du Roi très-catholique.

Google

Quel triomphe pour le catholicisme ! c'est l'Europe entiere qui se prosterne devant le bon Dieu de Saint-Laurent.

Tout le Corps diplomatique rassemblé sur ce balcon, & témoin respectueux d'une procession, est une chose que j'ai vue & que je n'ai pas dû passer sous silence. Et qu'on dise que la religion n'est pas triomphante, tandis que deux cens mille hommes accourent à ce pieux spectacle ; & que les politiques de toutes les Cours souveraines s'inclinent devant le passage du dais. Non ! la religion n'a pas souffert de toutes les attaques qui lui ont été portées par les incrédules. Entrez dans les églises, elles sont pleines ! Visitez les confessionnaux, ils sont remplis ! Trois mille messes se disent par jour ! pas un reposoir n'a perdu une fleur depuis quarante ans ! Aucun coup d'encensoir ne s'est abbaissé d'une ligne ! Tous les cris des incrédules ne sont que des murmures impuissans & perdus !

L'œil fixé sur le balcon de l'Ambassadeur de Venise, je me disois : les voilà,

les politiques de l'Europe ! Ils ont vu passer la procession, & ils ne douteront point de sa réalité. Remarquons en passant que le Corps diplomatique, quoique d'ailleurs très-instruit & très-respectable, jargonne le françois, & que chacun lui donne l'accent de son pays. Ne pouvant pas visiter tous les Souverains de l'Europe, j'ai du moins vu leurs représentans. Ce balcon n'étoit point la tour de Babel; la confusion des langues n'y régnoit pas; mais on pouvoit néanmoins entendre toutes les modulations étrangeres que les agens de la politique européenne impriment à la langue françoise.

De la petite Bourgeoisie.

Je veux parler ici de la derniere classe qui touche à ce qu'on appelle le petit peuple, lequel se fond ensuite dans la populace. Le petit bourgeois de cette classe garde encore dans son armoire le cassis qu'il appelle un remede universel; on a

beau lui dire que cette boiſſon eſt dangereuſe, il en uſe parce que ſon grand-pere en a uſé; quand il a la fievre, il prend du bouillon de viande très-fort, & il s'obſtine à croire que ce régime eſt ſalutaire, tandis qu'il eſt nuiſible. Il fait apprendre à ſes enfans, la verge à la main, l'évangile du jour. Il ne déſireroit rien tant au monde que de devenir le marguillier de ſa paroiſſe; mais, c'eſt au bourgeois marchands de draps qu'appartient tant d'honneur.

Les filles du petit bourgeois vivent moins que les autres ſous le regard de leur mere: elles ont des prétextes perpétuels pour mettre leur mantelet & ſortir de la maiſon; elles ſont réputées ſages, tant qu'elles ne ſont point enceintes; mais quand leur groſſeſſe ſe déclare, elles quittent la maiſon paternelle, & les voilà ſix mois après filles du monde. Leur frere s'engage un beau matin, il déſerte au bout de dix-huit mois, & l'on n'en entend plus parler. Il n'y a plus que cette petite bourgeoiſie qui fourniſſe des ſoldats volon-

taires; autrefois les fils de bons bourgeois se faisoient un point d'honneur de servir quelque tems; aujourd'hui ce service n'a plus rien d'attrayant, & n'est plus regardé que comme la ressource du libertinage, & une vente honteuse de sa personne.

Tous les hommes méchans ont peut-être commencé par être des enfans misérables. L'indigence de cette classe ne permet pas aux parens de faire du bien à leurs enfans; ceux-ci sont donc plus mauvais sujets que dans la classe du petit peuple, parce qu'ils n'ont pas pour ressource les métiers, qui donnent un pain journalier.

On distingue une fille de la derniere bourgeoisie à *ses rentraitures*: c'est un raccommodage de linge qui substitue à un trou un treillage qui ressemble aux toiles des arraignées. Ces pauvres filles ont donc leur fichu plein de *rentraitures*.

Le petit bourgeois, moins sensible que l'homme du peuple, caresse à peine ses enfans. Quand ils sont un peu grands, il les oublie, songe à amasser un petit pé-

Digitized by Google

cule ; il croit avoir tout fait pour les siens, quand il leur a fait faire leur premiere communion, c'est pour eux l'éducation complette.

La premiere communion des enfans sera long-tems pour le petit bourgeois le couronnement & le *nec plus ultrà* de l'instruction. Les filles déjà nubiles vont au catéchisme, & comme ce jour solemnel sera pour elles une occasion de parure, qu'elles se montreront publiquement avec tous leurs avantages naissans, elles s'en inquiettent plus que les garçons. Les prêtres conduisent ces phalanges de jeunes beautés, qui bientôt vont leur échapper; elles portent encore sur leur front les traits de l'innocence, mais un monde corrupteur va les réclamer ; l'exemple, la séduction, la pauvreté, tout multipliera les dangers autour d'elles, & l'année de la premiere communion n'est que trop souvent, hélas ! le terme de leur sagesse; il est intéressant de les voir encore dans cet état de pureté, lorsqu'elles accomplissent les actes de la religion & ceux

de la charité, soit en recevant à genoux l'hostie sainte, soit en délivrant des prisonniers, soit en renouvellant aux fonts de baptême des promesses qu'elles croient sincérement pouvoir tenir. Il y a plus de péril pour elles que pour les filles d'une classe plus relevée ; déjà des séducteurs opulens & libertins viennent les reconnoître à l'église, où elles implorent les secours de la grace contre les attentats du vice ; l'œil du vice les convoite, lorsqu'elles baissent modestement les yeux. Le souffle empoisonné du vice ne cherche qu'à ternir leur pure haleine ; le débauché sourit en comptant d'une main l'or qui doit séduire la jeune quêteuse, tandis que de l'autre il met une piece d'argent dans la bourse des pauvres qu'elle lui offre ; il ne lui fait cette aumône que pour la contempler de plus près. Ah ! du moins, que le sentiment de la charité qui brille sur son visage ne l'abandonne point, quand l'opulence du séducteur lui aura enlevé une autre vertu ! Voilà le vœu qu'on est réduit à former, en songeant

que ces innocentes & pauvres beautés vont tomber au milieu des piéges dont le libertinage a fait tout à la fois une étude, un art & un triomphe.

Le bourgeois de la troisieme classe, qui est immédiatement au-dessus de la petite bourgeoisie dont je parle, à l'exemple des grands, s'avise aujourd'hui d'avoir des jours marqués pour recevoir sa société. Les bases & les remparts de ces sociétés, où l'on joue aux cartes, sont de vieilles femmes & de vieilles filles; c'est dans un cercle de cette espece que la médisance donne ses plus chers rendez-vous. Là l'humeur domine, parce que l'âge a enlevé les agrémens de la figure. Les veuves corpulentes, les demoiselles surannées, les ménageres de la paroisse, parlent toutes ensemble. Là regnent des idées si différentes de celles qui dominent ailleurs, qu'on croit avoir rétrogradé d'un demi-siecle. Le raisonnement est aussi vieux que l'ameublement de la chambre, & les figures s'accordent à merveille avec les personnages des tapisseries. On peut de-

viner quel sera l'entretien de telles assemblées à la forme des tables, des chaises & des fauteuils.

Dans les salons d'un goût moderne, & nouvellement orné, les femmes sont aussi légeres & spirituelles qu'elles sont pesantes d'ailleurs; elles se piquent aujourd'hui de faire les charmes & les délices de la société; plus sociables, plus éclairées qu'autrefois, & s'étant montées au ton des hommes, elles rivalisent avec leur génie.

Fête de Sainte-Cécile.

Est-ce elle qui a inventé l'orgue? Si c'est elle, qu'elle soit bénie à jamais.

Les musiciens célebrent sa fête en exécutant plusieurs morceaux de musique, & le temple retentit du son des instrumens. Il ne faut pas perdre ce jour-là; il faut aller entendre ces symphonies, ces motets à grand-chœur. Un jeune homme sensible qui pour la premiere fois entend ces sons,

croît monter d'un plein vol à la ſphere des anges.

Peut-il y avoir un cœur qui réſiſte aux charmes de la muſique ? s'il en eſt, qu'il rampe comme le ſerpent, qu'il grogne comme le pourceau, il n'aura point de part aux bienfaits des muſes.

La muſique eſt la clef qui nous ouvre un monde intellectuel ; heureux qui s'abandonne à cette langue divine ! La peinture n'eſt qu'un enfantillage, mais la muſique eſt un art.

Le cruel Louis XI n'étoit pas indifférent à la muſique, puiſqu'il fonda aux Saints-Innocens *ſix places d'enfans de chœur*, pour célébrer l'office en muſique. Un tyran m'a donné du plaiſir par cette fondation. Faut-il que je lui pardonne ? Non ; mais ce tyran auroit pu ſe corriger, puiſqu'il étoit ſenſible à l'harmonie.

Un beau morceau de muſique bien compris, bien ſenti, eſt le meilleur traité de morale ; la muſique change, adoucit les mœurs, étend l'eſprit, l'éleve à la connoiſſance de la grande harmonie de

la nature. Quand nous ferons morts, nous ne parlerons à Dieu qu'en musique. Un excellent musicien est un être religieux : il est dans la magie secrette de l'harmonie un penchant à l'admiration, qui conduit à l'adoration du grand Etre ; & quand on se plonge dans cet art, on sent augmenter son amour pour l'ordre général ; enfin, c'est la musique qui dit à l'homme qu'il est au-dessus de la matière.

Quand je suis le parrain d'une fille, je lui donne toujours Sainte-Cécile pour patronne : les femmes musiciennes sont encore les meilleures de leur sexe. Je n'en dirai pas autant des femmes peintres.

L'on entend aujourd'hui à Notre-Dame des violons qui forment un orchestre ; & grace au chapitre de Notre-Dame, nous avons une bonne musique ; les amateurs peuvent jouir de toutes les richesses que l'art a successivement acquis. Car on entend de la musique aux matines, à la messe, aux vêpres. On peut donc sortir d'une église, entrer dans une autre, & avoir le timpan de l'oreille délicieusement

affecté pendant tout le jour. Comme j'aime passionnément la musique, & que je n'aime plus la peinture, je vais entendre la musique: la musique d'église bien préférable à la musique militaire, car dans ses fanfares j'apperçois toujours le fusil qui tire. Les peines de la vie qui rongent l'homme pendant la journée, le dévorent encore pendant la nuit. Fatale union de l'ame avec le corps. Mais quand on ne dort pas, il est doux d'entendre de son lit la musique ambulante des rues & les voix humaines qui se répondent. L'agitation de l'ame s'appaise, lorsqu'on se sent soulever dans son lit par le passage rapide des voitures qui ébranlent les maisons. On n'est point dans la solitude, car hélas! elle ajoute aux peines de l'ame; on souffre moins, quand on est environné du tumulte d'une grande ville. L'imagination qui fixe un seul objet est distraite: c'est une sensation particuliere que j'ai éprouvée, & qui n'appartient qu'à ceux qui, habitant des rues fréquentées, aiment à tomber dans le sommeil au milieu de ce

bruit, qui bientôt n'agit plus fur les organes, & qu'on aime à retrouver au moment du réveil.

L'homme né à Paris connoît à merveilles le charme qu'enfantent toutes ces voix humaines, qui frappent l'air inceffamment. Par-tout la préfence de l'homme en activité, point de filence pendant la nuit. Quelque chofe vous tire toujours au loin; que votre femblable veille, eh bien! il ne faut qu'une voix, qui parle au milieu des ténèbres, pour diffiper ou les terreurs de l'enfance ou les illufions fâcheufes d'un fonge pénible.

Garde-meubles.

Le garde-meubles de la couronne offre plutôt des meubles de grand prix que des meubles bien travaillés. Le philofophe n'y voit pas fans douleur des tapifferies en or & en foie compofant environ vingt-quatre mille aulnes. A quoi bon préfenter fur nos murailles les batailles de Scipion

l'Africain ? Quel travail ſuperflu ! Si le luxe eſt déplorable, c'eſt ſur-tout dans ces tentures qu'on appelle magnifiques.

Là ſont les débris du ſacre de nos Rois : le philoſophe aimeroit mieux y trouver une *grande chartre* qui ſeroit la baſe de nos droits & de notre liberté, que tous ces bijoux de la couronne, que la chapelle d'or du Cardinal de Richelieu, la nef d'or ſervant dans les grandes cérémonies, & peſant 106 marcs, & que toutes ces caſaques de Souverain, curioſités qui ſont ſouvent gémir, en rappellant des regnes déſaſtreux.

Qu'a-t-on beſoin de nous apprendre que le Cardinal de Richelieu avoit une chapelle d'or ? A quoi ſert cette chapelle, depuis 146 ans qu'il n'eſt plus ? Tout cet or, qui eſt mort pour la patrie, prouve qu'il lui coûtoit peu.

A quoi bon ces vaſes de jaſpe, agathe, criſtal de roche ? j'y chercherois une piece fondamentale, mais elle n'exiſte point ; tout m'y rappelle la magnificence du ſacre de nos Rois, mais rien autre choſe. Or-

nemens faſtueux & inutiles, vous annoncez qu'on a pris le luxe pour la grandeur!

Le peuple va s'extaſier devant ces richeſſes ; il aime les tapiſſeries : cependant jamais la main de l'homme ne s'eſt dégradée d'une maniere plus vaine & plus puérile, que dans tous ces ouvrages ſortis de la *manufacture de la Savonnerie.*

La garde-robe du Roi de Pruſſe ne valoit pas dix-huit cens livres ; il n'avoit que onze chemiſes ; l'on s'eſt diſputé ſes dépouilles. Les vêtemens qu'il a portés, munis d'une atteſtation bien légale, habillent chez Curtius un mannequin qu'on dit très-reſſemblant ; on ſe porte en foule pour le voir ; c'eſt ſon chapeau, c'eſt ſon habit uniforme ; ce ſont ſes bottes, ſes vieilles bottes dans leſquelles il fut le modérateur de l'Europe, & cela fait plaiſir à voir, parce qu'on ſe rappelle alors toutes les actions de ſa vie, & l'étonnante variété de ſes talens. Ses habits ſimples ſont plus d'effet que les vêtemens royaux des autres Souverains, tant la

renommée

renommée a une force indépendante des tems & des lieux !

Mais à côté de lui s'éleve en cire le Baron de Trenck, ce prisonnier fameux, qui, comme pour nous consoler du poids de l'admiration, nous montre la pesanteur de ses fers, & dans Frédéric une ame vindicative ; il est-là pour entacher sa gloire, & pour dire à tous les hommes que la puissance souveraine est plus formidable & plus dangereuse, une fois échappée de ses bornes, que la foudre & les volcans qui tuent indistinctement, mais en un clin-d'œil & sans choisir les victimes.

Caves.

UNE cave est partagée en cinq ou six portions. Les locataires se disputent le terrein étroit, & de nécessité absolue ; on y met le bois, la chandelle, le vin, & on se rencontre sur le pallier de ces caves où l'on a peine à tourner avec ce qu'on em-

porte. Les valets s'étudient à boire le vin ; il faut des cadenas à chaque porte. La maîtresse se défie de la servante & descend à la cave elle-même pour visiter & compter ses bouteilles ; malgré cette vigilance les cadenas sont forcés, les ais enlevés, & tous les jours ont voit des plaintes chez les Commissaires pour le vin qui est bu par les domestiques voisins ; les drôles ne s'attaquent pas au plus mauvais, ils distinguent très-bien celui qui est vieux & mis à part ; ils sont larrons & gourmets.

On se félicite donc, comme d'un événement heureux, d'avoir une cave à soi, parce qu'on peut mettre alors en défaut les larcins vigilans des valets, qui se prêtent la main pour une infidélité qu'on ne punit pas assez, quand les faits sont bien constatés. A quoi faut-il attribuer cette espece d'insouciance de la loi ? Ne regarderoit-elle ce genre de vol que comme un simple abus de confiance ? Je sais bien qu'elle ne puniroit pas un valet pour avoir mangé une poularde ; mais aussi il se gardera bien d'y toucher, parce qu'il

n'ignore pas que sa faute seroit connue à l'instant même. Il n'en est pas ainsi du vin qu'il n'est pas possible de compter journellement. Le drôle est donc presque sûr de l'impunité, même en sablant le vin de son maître. Peut-être aussi que la loi a cru qu'il falloit user de quelque indulgence pour un genre d'infidélité qui se trahissoit de lui-même. D'ailleurs les valets n'ayant presque jamais rien à faire, il paroît juste de leur laisser quelqu'occupation pour amuser leur désœuvrement, & égayer l'ennui mortel de l'oisiveté.

La plupart des caves se remplissent d'eau dès que la rivière monte ; cette humidité nuit à la conservation des vins, & rend plusieurs maisons mal saines, de sorte qu'on ne peut rien conserver dans plusieurs caves ; il vaudroit en quelque sorte mieux porter les vins dans les greniers, mais la routine s'y oppose ; eh ! comment vaincre la routine ?

On vient d'inventer des cloisons, où il n'entre point de bois, qu'on peut placer dans des caves, & qui enfermeront les

tonneaux, de maniere que la main hardie & rusée des domestiques ne pourra plus enlever quelques ais pour aller boire le vin du voisin, car ils commencent par là, puis ils en viennent à celui du maître: quand les mœurs & les loix sont imparfaites, il faut des cloisons d'une perfection solide.

Il faut accuser les architectes d'impéritie, quand on voit ensuite des caves dont l'entrée est dans l'allée commune de la maison. Une lourde trape de bois en ferme l'ouverture; il faut lever ce pesant couvercle pour descendre au vin; si l'on oublie de fermer la porte de l'allée, le premier qui entre, croyant enfiler l'escalier, tombe au fond de la cave; un Commissaire verbalisant, y tomba derniérement avec sa robe & son bonnet quarré; son clerc, qui le suivoit en habit noir, s'arrêta à propos.

Les caves, qui sont un monument très-essentiel dans toute l'Allemagne, & en Suisse, ne sont donc à Paris que des endroits resserrés de dix pieds en quarré,

ou dangereux pour les allans & venans. Quand un bourgeois dit, *j'ai du vin dans ma cave* ; cette provision est un *quartaud* qu'il tient sous trois cadenas. Il paye cinq souls d'entrée pour chaque bouteille avant que de le boire ; & comme le plus mauvais vin paye autant que l'excellent, si le vin le plus verd & le plus âpre coule dans les caves, il est regreté, non à cause de sa valeur intrinseque, mais à cause qu'il avoit payé l'impôt.

Une petite charrette, que traîne facilement un homme, apporte la provision vineuse du bourgeois ; deux hommes enlevent le tonneau & le descendent à la cave. Ces barils lilliputiens ont de quoi faire sourire les Suisses & les Allemands, qui logent des tonneaux géans dans des enceintes hautes & bien voûtées, qui sont pour eux des especes de temples, & où ils vous introduisent avec une sorte d'admiration & de respect, qu'il faut, pour ainsi dire, imiter en leur présence.

Plaques

On rencontre dans les rues des plaques de fer hérissées de cloux ; elles sont trop multipliées. Ces plaques sont-là pour indiquer les canaux & pour fermer leur ouverture ; mais ce sont des piéges tendus aux passans , & plus dangereux que le verglas même. Après une peti e gelée, ces plaques sont tellement glissantes , qu'il n'y a peut-être rien de plus dangereux dans les rues de Paris. C'est la seule ville du monde où l'on trouve des trapes de cette espece ; elles débordent toujours le pavé & très-irrégulierement : le moindre mal qu'elles vous procurent, c'est un faux pas ou une entorse ; mais elles occasionnent des chûtes périlleuses. Après le malheur d'être roué vif par une voiture , il y en a un en quelque sorte plus grand encore , c'est d'être roué sur une de ces plaques à cloux grossiers ; or le pied peut glisser-là plus facilement qu'ailleurs Au

milieu de plusieurs améliorations essentielles dont on s'occupe, on pourroit songer à faire disparoître ces malheureuses embûches ferrées, qu'il ne faut pas franchir, même dans un autre tems que celui de gelée, avec trop de distraction.

Loix d'Osiris.

Qui le croiroit? les loix d'Osiris sur le vol, ces loix antiques, eh bien! elles ont voyagé (& je ne sais par quel chemin) elles se sont naturalisées enfin dans les bureaux de la police. Prouvez-moi cela, clairement, dira-t-on? Oui-dà, je vais vous le prouver par des faits. Ces loix ordonnoient à ceux qui vouloient faire le métier de filoux, d'inscrire leurs noms sur le registre de leurs chefs à qui ils devoient rapporter tout ce qu'ils prendroient; on alloit trouver ces chefs pour réclamer les effets enlevés; ceux-ci les restituoient, moyennant le quart de leur valeur, dont les propriétaires leur faisoient présent.

Prenez bien garde que je ne dis pas que les bureaux de la Police connivent avec les filoux ; je dis feulement que la Police parifienne a trouvé cet expédient, afin qu'il n'en coûte aux citoyens qu'un rachapt très - léger pour recouvrer ce qui leur appartenoit; d'ailleurs, cette efpèce de tolérance envers les filoux adroits, les empêche de devenir des voleurs violens, & on fe fert d'eux pour découvrir ceux qui employeroient une force dangereufe, au lieu de cette fouplesse bien moins incivile.

Comment le génie d'Ofiris fe retrouve-t-il dans le cabinet de M. de Crofne? Ofiris n'y penfoit certainement pas, quand il établit cette loi ; elle pouvoit être adoptée de nos jours, car la tolérance d'un petit mal, pour en empêcher un plus grand, n'implique point contradiction.

En revanche les loix reprennent toute leur rigueur contre les voleurs domeftiques, pourvu néanmoins, qu'ils foient convaincus ; mais la peine de mort révoltoit tellement l'équité natu-

relle, ainſi que, la philoſophie du ſiecle, que preſque tous les voleurs domeſtiques échappent aujourd'hui au châtiment, parce qu'il n'y a plus de maîtres aſſez barbares ou aſſez indifférens aux reproches de leurs voiſins, pour envoyer à la potence un malheureux qui les ſervoit la veille ; & ainſi la diſproportion entre le crime & la peine a miné la loi.

De ſorte qu'il faudroit l'abolir entièrement, car les vols domeſtiques ſont devenus très-nombreux & preſque tous impunis ; il faudroit, je crois, ſubſtituer à une ſévérité cruelle une rude fuſtigation, qui ne peſeroit plus à la conſcience du maître volé, & chacun appelleroit alors le *flagellateur* à raiſon de l'intérêt public, autant qu'on prend ſoin aujourd'hui d'écarter le bourreau : généralement parlant, toutes les loix qui ſont les plus conformes à l'équité naturelle, ſont les meilleures & obtiennent le plus de ſuccès. Je le prouverai encore.

Depuis que les loix ne nottent plus d'infamie les enfantemens clandeſtins, on

ne voit plus de mères affez impitoyables pour elles-mêmes, affez infenfibles à la voix du fang, plonger, dans les ténèbres d'une nuit éternelle, l'enfant qui vient de recevoir la lumière du jour : toute loi qui met l'homme dans une fituation violente, eft une loi défectueufe. Il ne s'agit point de la févérité du Juge ou de rendre le glaive de la juftice pefant; il s'agit d'aller au-devant du mal, & de l'attaquer dans fa racine : c'eft ce qu'on a fait à Paris, c'eft ce qu'on a fait en France; tandis que l'avortement prémédité & l'infanticide font des crimes qui ne font pas rares dans plufieurs Cantons Helvétiques.

Aumôniers.

LE Corps des Officiers coûte en France deux millions de plus que l'armée entière. S'il y a quarante-quatre millions pour les foldats, il y en a quarante-fix pour les Officiers. Quelle favante économie!

Il en eſt de même des Aumôniers : ils ſont plus riches à la Cour, chez les Princes & chez les grands Seigneurs, que ne le ſont enſemble tous les Curés de pluſieurs provinces réunies.

On a fait du modeſte nom d'Aumônier un titre faſtueux. Je ne ſais s'ils ſongent à faire l'aumône, mais ils figurent dans les gazettes avec les noms des Seigneurs, qui tiennent la nappe quand les Princes communient, ce qu'il faut annoncer dans la gazette de France.

Ceux qui ſont Chapelains ont ſoin de reſſerrer le tems d'une meſſe dans une eſpace louable, ſans la mener au trot. Ils joignent la décence à la promptitude & à la légéreté ; de ſorte qu'il n'y a rien de ſi édifiant & de ſi court qu'une meſſe dite pour un Prince. On n'omet aucune cérémonie, & le tems eſt parfaitement économiſé.

Les Aumôniers de l'armée, qui coûtent cinquante mille écus par an en tems de paix, marchent en tems de guerre : mais avant de leur donner l'avis du dé-

part, on songe à recrûter Médecin & Chirurgien.

Je ne sais s'ils donnent encore une absolution générale à tous les soldats agenouillés au moment d'une bataille; je sais seulement qu'il n'y a pas sous le Ciel de spectacle plus incroyable qu'une telle absolution, précédant les fureurs des haînes nationales & les horreurs du carnage. Les Aumôniers ont soin de se retirer du champ de bataille après cette prompte absolution, & ils profitent prudemment des priviléges des gens d'église. Sous le Cardinal de Richelieu, le Cardinal la Valette, & l'Archevêque de Bordeaux Sourdis, qui commandoient les armées, auroient pu donner cette absolution au milieu du carnage. Quel christianisme que celui de ces trois prêtres crossés & mitrés! On me dira peut-être que St. Pierre portoit un sabre, & qu'il s'en servit pour couper l'oreille à Malchus; mais on sait aussi qu'il reçut, au moment même, défense de se servir de cette arme meurtrière, sous peine de périr par elle.

C'eſt une diſtinction que d'avoir une chapelle chez ſoi : ces chapelles domeſtiques diſpenſent de ſortir de l'hôtel ; or ce petit culte clandeſtin n'eſt point du goût du Curé de la paroiſſe, qui aime à voir toutes ſes ouailles raſſemblées dans ſon temple. Mais il y a tant de femmes vaporeuſes, que les ſollicitations forcent la main à l'Archevêque, ſeul diſpenſateur de ces licences. Il murmure avec raiſon, & il finit par accorder. Alors c'eſt une place d'Aumônier qui fait vivre un pauvre Prêtre; on lui donne quatre cens francs & la ſeconde table.

Dans les châteaux on fait venir un pauvre Capucin ou un Cordelier, à qui on donne une modique rétribution, au moyen de laquelle les très-hauts & très-puiſſants ne ſont pas confondus pour prier avec un vil peuple qui n'eſt ni puiſſant ni haut.

Il n'y avoit point d'Aumônier autrefois, car les eccléſiaſtiques ne vivoient que d'aumônes. Les pauvres aujourd'hui ſont réduits à vivre de leurs bienfaits.

Qu'on dise après cela que le siècle est irréligieux !

L'Abbé Prévôt, célèbre par ses compositions vastes & intéressantes, fut nommé Aumônier du feu Prince de Conty. — Vous voulez être mon Aumônier, M. l'Abbé, dit le Prince; mais je n'entends point de messe. — Et moi, Monseigneur, je n'en dis point.

Epiciers - Droguistes.

Ils vendent des poisons comme de la canelle, de l'eau-forte & de l'huile, du fromage & de l'émétique, de l'eau-de-vie & des couleurs, du sucre & de l'arsénic, des confitures & du séné; ils ont des statuts homologués qui les mettent en concurrence avec les apothicaires. Quand ils confondent les drogues & les sels qui se ressemblent, tant pis pour l'art médical, tant pis sur-tout pour celui qui avale le paquet; le danger éternel d'un quiproquo

peut-il anéantir la besogne d'un commis du ministere ?

Les drogueries sont mêlées avec les épiceries : le garçon épicier donne d'une main des raisins secs, & de l'autre deux gros de sel de Glauber ; un morceau de savon & un vomitif; des pruneaux & de la thériaque : les mêmes balances pesent le dessert des tables & les médicamens brutes ; si le garçon lit mal le caractère chimique des boîtes, s'il ne sait pas lire, ou s'il ne connoît pas assez les différentes drogues pour ne pas les confondre, c'est un empoisonné qu'on enterre le lendemain, & l'on n'en parle plus.

Les statuts de la communauté sont formels : l'épicier droguiste a le droit inconstestable de purger tout le quartier, & de lui donner son dessert par-dessus le marché.

Les épiciers vendent le poivre en poudre dans des cornets de papier; quelques fripons y font entrer de la crotte de chien pulvérisée, qui, par sa couleur noire, se confond avec le poivre. Au lieu de la

graine des Moluques, le parisien trompé mange de la merde de chien desséchée. L'épicier droguiste fait sa provision au combat du taureau; on y nourrit beaucoup de chiens, & le confit y est abondant. Voilà le dépôt qui remplace la Compagnie des Indes hollandoises. Pour n'avoir pas un poivre frelaté de cette indigne manière ou chargé de feverolles d'Auvergne, il faut faire moudre le poivre devant soi; sans cela il y a de quoi corriger des épiceries le palais du goût.

Considérez une de ces boutiques, vous verrez toujours quelqu'un qui y entre ou qui en sort; le Parisien ne fait point de provisions; il achete tout ce qu'il mange par huitième, par douzième, par seizième: le peuple n'achete point de fromage en gros, ni même une livre de sucre, ni même une pinte d'huile; comme il n'est jamais au-dessus de sa dépense journalière, il achete en détail jusqu'au gérofle, le matin seulement pour le dîner, & le soir seulement pour le souper.

C'est ainsi que le petit peuple paye le

bois quarante livres la voie, le fagot & la falourde humide le double des autres, parce qu'il eſt continuellement obligé d'aller chez le regratier ou chez le détailleur.

Quand il ſe purge, il va de même chez l'épicier droguiſte qui donne la médecine à meilleur marché que l'apothicaire, & il croit avoir fait un grand coup; car ſi la boutique eſt mortifère, on y paye moins.

A chaque inſtant vous voyez donc entrer chez un épicier droguiſte des ſervantes & des petits garçons qui portent dans leurs mains des fragmens d'épicerie ou de droguerie, enveloppés dans des morceaux de papier, dont les vendeurs font une terrible conſommation; auſſi ſont-ils toujours à l'affût des éditions qui ſe terminent en *maculature*, & ils ſe réjouiſſent de ce qui fait le déſeſpoir des auteurs & des libraires.

Sans l'épicier & la beurriere, les livres & les papiers, qui s'accumulent journellement, nous chaſſeroient de nos demeures.

M. le Chevalier Blondeau, courant toutes les boutiques d'épicier, & se faisant présenter tous les papiers achetés à la livre, est parvenu à former un trésor de chartes & de titres, lorsqu'ils alloient être employés à des enveloppes, couvertures & cornets. Parmi ces titres égarés il a retrouvé l'original du contrat de mariage de Louis XIV. Le tems, les souris & les vers dispersent, rongent & détruisent ces parchemins orgueilleux qui soutiennent les généalogies humaines. Telle maison s'est éteinte, parce qu'un vieux parchemin a fini par boucher un bocal dans la boutique d'un apothicaire. Tel poëme digne de l'admiration de l'Europe est devenu humble cornet enveloppant une once de tabac pour le nez d'un chantre d'enterrement. Il est aussi impossible de constater le génie d'un siècle que la noblesse de telle maison qui a perdu ses titres; parce que l'ignorance, les incendies & les événemens bisarres ont anéanti ou vendu à la rame, comme chose inutile, plusieurs productions précieuses.

Dans quatre cents ans tous nos livres seront diſſous par la main du tems, excepté ceux qu'on aura réimprimés. O ! mon livre ! échaperez-vous à cette lime terrible ? lui oppoſerez-vous un front d'airain ou de diamant, tel que les ouvrages vivaces des quarante immortels ?

Enfans.

LES enfans à Paris ſont fort jolis juſqu'à l'âge de ſept à huit ans. Comme ils ſont élevés au milieu d'une foule nombreuſe d'individus, ils contractent de bonne heure un air d'aiſance ; ils n'ont pas l'air niais ; ils ne ſont ni trop étonnés des uſages de la vie ni du tracas de la ville : un petit air d'aſſurance dit qu'ils ſont nés dans la capitale & déjà façonnés à ſon grand mouvement ; ils n'ont aucun effroi de ce qui ſe paſſe autour d'eux. Mis proprement, en général, d'une maniere ſimple & aiſée, ils doivent la liberté de leurs habillemens aux écrits de J. J. Rouſſeau.

On doit veiller les enfans : la brutalité de certains hommes s'exerce ſur les petites filles. Un médecin connu m'a aſſuré qu'il guériſſoit du mal vénérien pluſieurs petites filles de trois, quatre, cinq à ſix ans.

On ne conçoit guère, dans une petite ville de province, qu'un enfant puiſſe ſe perdre; & cela n'eſt pas trop rare dans nos promenades. Je vois aux Tuilleries une jeune femme éplorée; elle erre les cheveux épars, le mouchoir à la main; ſes joues ſont ſillonnées de larmes; elle demande ſon fils. Elle court après tous les enfans qui lui offrent l'apparence de ſa taille ou de ſon habillement. L'enfant ne ſe trouve point; il eſt hors du jardin, à deux cents pas de ſa mere, balbutiant dans un coin un nom que perſonne ne connoît.

Il y a eu un dépôt nouvellement & ſagement établi rue de Seve, mais l'entrepriſe n'a point réuſſi. La mere qui perd ſon enfant eſt dans les angoiſſes les plus pénibles; elle interroge, & on lui répond vaguement ſans pouvoir la calmer. Quel-

quefois l'enfant difparoît pour jamais dans cette immenfe population, où tous les citoyens font étrangers l'un à l'autre, & où mille lueurs contraires ne fervent qu'à détourner de la route véritable.

Point de doute qu'il n'y ait des fcélérats qui font métier d'enlever des enfans; & ce qui le prouve, c'eft que ces enfans perdus font prefque toujours des petites filles. On en compte huit à neuf qui ont difparu depuis un an fans laiffer aucunes traces. Il n'y a point d'affez grand châtiment pour punir un pareil délit. Je vois tous les cœurs maternels s'allarmer & frémir de cette feule image.

Les enfans perdus font conduits d'abord chez un Commiffaire. Le fecond jour on les mene à l'hôtel de la Police, où ils reftent expofés. Le quatrieme on les transfere aux Enfans-trouvés, s'ils ont moins de trois ans; les autres plus âgés font envoyés à *la Pitié*, hôpital hideux fous plus d'un rapport. Ils font enregiftrés du jour qu'ils entrent, avec un nom & une marque. Mais bientôt leurs propres parens

ne les reconnoîtroient même plus, tant la misere & l'abandon auront défiguré leurs traits.

Des parens infortunés abandonnent quelquefois, & perdent volontairement leurs enfans, ne pouvant plus les nourrir ; ils se flattent qu'une pitié généreuse & particuliere leur donnera le pere qu'ils ont perdu. C'est une espérance trompeuse & qui devient même homicide. Les enfans abandonnés sont mis à l'hôpital ; mais si les parens veulent sentir des remords, qu'ils aillent visiter leurs enfans. Il n'y a point de misere qui approche de celle qui les environne ; il faudroit créer un mot au-delà de celui d'indigence, pour peindre ce qu'on ose encore appeller charité. O cruels ! effacez du moins du frontispice de cet hôpital le mot *pitié*.

Un enfant muet se perd à la foire de Guibray en Normandie ; on le recueil, on l'amene à Paris : tout-à-coup l'imagination le transforme en un Indien, fils d'un Monarque puissant & lointain. Des comédiens, qui songent que cela peut

fournir un ſujet dramatique, lui font une penſion ; on explique ſes geſtes, on interprette ſon accent, comme celui d'une langue antique & inconnue. Des diſſertations ſavantes ſont lues publiquement ; elles héſitent entre les îles les plus fortunées des Indes orientales, pour placer le trône du jeune inconnu. Mais voici qu'une payſanne normande arrive à Paris, reconnoît & embraſſe le prince ſon fils qu'elle ramene gouverner les vaches du Contentin.

Il y a quarante ans qu'il ſe répandit tout-à-coup un bruit étrange & non moins extravagant, qu'un Prince & des Princeſſes vouloient ſe faire un bain de ſang d'enfans pour purifier leur ſang aduſte, & qu'à cet effet on prenoit par-tout les petits enfans. Une terreur de cette nature agit d'autant plus vivement ſur les eſprits, qu'elle eſt deſtituée de fondement. Les imaginations s'échaufferent, & le peuple ſoulevé fit le ſiége de l'hôtel du Lieutenant de la Police : il fit en même tems la chaſſe aux exempts & aux habits rouges.

Un d'eux fut saisi & assommé de coups. Comme il demandoit un confesseur, une femme du peuple prit un pavé, en criant l'œil en feu : *Ah ! je le crois bien, vraiment ; tu voudrois te confesser pour aller en paradis ? Non, non, point de confession : il faut que tu ailles droit en enfer ;* & elle lui cassa la tête.

Les femmes se sont signalées dans les séditions parisiennes : mais il faut d'abord que la halle y soit intéressée, sans quoi elles demeurent calmes. Elles n'ont sonné mot dans les petites émeutes populaires relatives au Parlement ; il ne s'agissoit ni de denrées, ni de disette de bois, ni d'enfans enlevés.

Il faut étudier le génie de la populace, pour avoir une parfaite connoissance de Paris. Tant que le pain de Gonesse ne manquera pas (comme on le disoit il y y plus de cent quarante ans, du tems de la Fronde), la commotion ne sera point générale ; mais si le pain de Gonesse venoit à manquer dans deux marchés de suite, le soulevement seroit universel ;

& il eſt impoſſible de calculer à quoi ſe porteroit cette grande multitude, réduite aux abois, quand il faudroit ſe délivrer de la famine, elle & ſes enfans.

Cabinet du Roi.

On y voit le ſquelette de l'éléphant, confondu avec celui de la baleine ; & dans un frêle bâtiment, on retrouve ce qui eſt épars dans les quatre coins du monde ; mais quand je ſors de ce magnifique cabinet, j'ai toujours un mal de tête ; pourquoi? c'eſt que la multitude des objets a fatigué mon attention. Rien ne me paroît plus déſordonné, que cet aſſemblage ſavant, fait pour être diſperſé ſur la ſurface de la terre. Toutes ces différentes eſpeces qui ſe touchent & qui ne ſont pas créées pour ſe toucher, réunies en un ſeul point, forment une diſſonnance en mon cerveau, & me donnent une ſenſation pénible. Cet ordre ſymmétrique, ouvrage momentané de la main de l'homme,

a quelque chose de factice & de bisarre qui blesse mon sens moral & intime. Ce n'est point là l'*ordre* dont j'ai l'image *en moi*. Enfin rien ne trouble tant ma tête & ne bouleverse plus mon instinct, que l'aspect des curiosités entassées au *Cabinet du Roi*. Ces animaux, qui peuplent les quatre élémens, non, je n'aime point à les voir rapprochés & confondus. Les quadrupèdes, les reptiles & les poissons, je ne puis les considérer côte à côte dans la même salle ; ainsi que je ne puis apprendre tout-à-la-fois la Botanique, la Chimie, l'Anatomie, l'Histoire naturelle, que quatre professeurs y enseignent, dans quatre cours annuels ; la science m'écrase. J'y vois trop ma foiblesse & mon impuissance : sortons, car on me propose encore de voir un amas de pierres précieuses ; & comme on se dispute ces brillans, & que l'on commet des crimes pour les posséder, je ne veux point porter la vue sur ces riches, coupables & inutiles tiroirs. Puisse le soleil leur retirer ses rayons. Sortons.

La ſtatue de feu M. de Buffon eſt placée ſur l'eſcalier avec des vers latins, qu'il n'auroit pas oſé traduire. Ainſi l'orgueil ne diſpenſe point encore l'homme des pièges de la vanité. Le premier caractère d'un vrai Phyſicien ſeroit la modeſtie, parce qu'il doit être pénétré le premier de l'immenſité de la nature, & du reſpect avec lequel on doit aborder les études de ſes plans divers.

La collection d'oiſeaux conſervés en plumes, dont les graces & les couleurs, que la Nature s'eſt plu à prodiguer ſur leurs robes, ne ſont pas effacées, eſt ce qui frappe le plus en entrant. C'eſt-là que la pourpre, l'azur, l'iris, & tous les brillans du Potoſe & de Golconde, ſe trouvent réunis & nuancés par une main ſuprême que l'art ne peut jamais imiter.

M. de Réaumur eſt le premier à qui l'on doit l'idée de conſerver des oiſeaux en plumes; mais ſa maniere ne pouvoit ni leur laiſſer de la fraîcheur, ni de la grace; M. de Mauduit, médecin, a employé depuis des moyens bien préférables;

auſſi ſon cabinet, le plus complet qui ſoit dans Paris, par la maniere claſſique dont ſes oiſeaux ſont diſtribués, eſt-il à l'abri de tous les inſectes deſtructeurs qui affligent tous les cabinets; mais ils n'a pas trouvé une préparation propre à les conſerver, quand ils tomberont en d'autres mains que celles qui veillent à écarter l'ennemi.

Tous les oiſeaux des cabinets en général, ſont perchés ſur des bâtons dans de froides attitudes. Une dame (1) a ſu tout-à-la-fois les conſerver & les animer; elle a trouvé le ſecret de les préſerver à jamais de tout inſecte. Ces oiſeaux font briller les belles couleurs, dont la Nature s'eſt plu à parer ſes enfans aîlés. Son génie leur a imprimé enſuite la vie; elle a compoſé des idylles charmantes en ce genre. Les colombes, quoiqu'inanimées, ſemblent encore reſpirer le feu & la grace de l'amour.

On pourroit, en acquérant le ſecret

(1) Madame de Montreuil.

conſervateur de cette dame, & ſuivant ſes idées riantes, former des tableaux animés & diverſifiés de ces familles d'oiſeaux. On pourroit enfin rendre la vie à ce peuple aërien, qui reporte toujours à l'imagination des idées douces & des ſouvenirs agréables. Il ſemble que la vue des oiſeaux, qui ont peuplé les boſquets, devienne une ſource féconde de ſentimens délicats. C'eſt ce qui frappe le plus dans un cabinet d'Hiſtoire naturelle. L'œil ſe porte tout de ſuite ſur leurs aîles éployées, & l'on ne peut entrer dans le ſéjour muet & inanimé de leur repos, ſans croire entendre leur ramage.

Si le regne végétal & le regne animal, ſi les volatils, les papillons & les ſinges ont troublé ma tête, ſi cette nomenclature effrayante m'étourdit & me ſtupéfie, je deſcends, je me promene avec délectation, dans le jardin du Roi, le plus champêtre, le plus varié, & le plus pittoreſque qui ſoit à Paris : j'admire les belles vues du haut du monticule nommé *labyrinthe*; je ſalue le cedre du Liban, les vieux palmiers en

éventails, les deux cierges du Pérou, les plantes exotiques. Je ne connois pas de promenade plus délicieuſe ; trop de fer la dépare ſans doute, & ces grilles donnent une idée de clôture qui interrompt la magie du lieu.

C'eſt un goût bien déplorable, que celui qui multiplie ces grilles ſans néceſſité; quand elles ſont à hauteur d'appui, on leur donne des pointes hériſſées & cruellement offenſives. C'eſt un artichaut de fer pointu, qui bleſſe, déchire l'enfant qui y porte ſa main innocente; & celui qui fait un faux-pas, ſe perce le flanc en tombant de côté. Oh ! que de craintes on épargneroit aux tendres meres en ſupprimant les dangers de ces grilles.

Ces pointes menaçantes regnent le long des boulevards, & environnent les plus petits gazons. C'eſt l'enſeigne neuve, l'enſeigne repouſſante & cruelle du vil & barbare égoïſme; on la trouve par-tout ; elle eſt comme inſéparable des portes & des jardins de l'opulence.

C'eſt en ſortant du jardin royal des

plantes, qu'on trouve à droite le beau boulevard du midi, qui commence en face de l'Arsénal au levant de la ville, & qui se termine au quinconce des Invalides au bord de la Seine & au couchant de la capitale. Si cette promenade est moins fréquentée que celle du nord, elle n'en est pas moins agréable. C'est que la population de Paris l'emporte de beaucoup du côté du nord, & que son boulevard est renfermé pour ainsi dire dans la ville, deux vastes faubourgs étant encore au-delà.

Un pont doit être jetté au bout du Jardin royal des plantes. Alors le faubourg St. Antoine sera uni à cette belle partie de la ville, qui doit son agrandissement & ses embellissemens nouveaux, aux soins de M. de Buffon (1).

---

(1) Voici l'épitaphe de M. de Buffon, mort cette année 1788 :

Buffon, par ses écrits, régnoit sur ses rivaux;
Le grand Peintre n'est plus, nous voilà tous égaux.



Le pont de Louis XVI, que l'on bâtit actuellement, sur pilotis, joindra bientôt les deux boulevards ; de sorte que dans une promenade toujours ombragée d'arbres, on pourra faire le tour de l'immense cité. Où trouver une pareille magnificence ?

Para - tonnerres.

COMMENT ne sent-on pas un ridicule caché sous cette pompeuse expression ? comment les Physiciens sont-ils venus à bout de nous mystifier à un tel point ? S'ils ne veulent que calmer notre imagination craintive, il faut leur pardonner : mais il paroît qu'ils ont voulu nous persuader sérieusement, qu'avec leurs aiguilles ils écarteroient le tonnerre ; voilà donc les Physiciens d'abord liés d'intérêts avec les ouvriers, maçons, ferruriers, gens à marteaux, &c. ; car il en coûte assez cher pour placer sur les hôtels ces para-tonnerres qui doivent soutirer la foudre : cette

liaison,

liaiſon, pour qui connoît le ſiecle & les hommes eſt d'abord ſuſpecte; on a fait métier & abus de ces barres électriques, & c'eſt en les employant que les riches du ſiecle ont refléchi qu'il y avoit un dieu tonnant. Mais pourquoi la Phyſique a-t-elle ôté aux pervers opulens une crainte ſalutaire? Ne croyent-ils pas à préſent, que leur tête coupable eſt à l'abri des traits de la foudre? Non, mauvais riches, non, elle ne l'eſt pas; ces barres électriques, qui ſurmontent les maiſons, ne ſervent à rien qu'à donner de l'argent aux phyſiciens & aux maçons, & qu'à crever les balons aériens dont en revanche je ne ſerois pas fâché qu'on pût tirer quelque parti.

Si ces para-tonnerres produiſoient l'effet à demi-ſurnaturel que vous avez la complaiſante crédulité d'en attendre, faites-en donc placer auſſi ſur l'impériale de vos voitures & juſques ſur vos chapeaux mâles & femelles, car enfin vous n'êtes pas toujours remparés dans ces hôtels reſpectés par la foudre, & interdits à ſes coups; & elle

pourroit ſouvent vous prendre au dépourvu.

C'eſt une puérilité de vouloir détourner le feu du tonnerre avec ces aiguilles droites ou en croix ; c'eſt comme ſi l'on vouloit épuiſer l'Océan avec des tuyaux capillaires, & je ne doute point qu'on ne range bientôt cette extravagance parmi les plus fortes de ce ſiecle ; mais les grands coupables des villes ne veulent pas être foudroyés ; ils penſent avoir fait un pacte avec le ciel vengeur *pardevant le notaire Bertholon & ſon confrere*. Phyſiciens, vous n'êtes pas des moraliſtes. Laiſſez, laiſſez tous ces méchans dans leurs hôtels craindre la foudre & le tonnerre. Jamais l'ame innocente & pure n'ira s'armer contre les coups du ciel avec une barre électrique.

La préſomption dans l'homme eſt juſtement ce qui révele ſa foibleſſe & ſa miſere ; arrêter le tonnerre ! ah ! ſi nous étions plus avancés dans la connoiſſance de la Phyſique, nous ſaurions auparavant ce que c'eſt que la fievre, la pulmonie, le

vice cancéreux, & nous aurions appris à guérir du moins le quart de nos maladies.

Dieux de boue, qu'attend le cercueil de plomb, mettez bas vos para-tonnerres, & donnez-en l'argent aux pauvres ; car c'eſt la charité qui ſollicite la miſéricorde divine : les para-tonnerres audacieux décelent votre peur, revelent les ſecrets de votre conſcience ; & bientôt l'on diroit, *ici l'on craint ; ici le crime habite* ; & cette foudre, que vous voulez détourner, qu'en ferez-vous ? Sans doute votre intention eſt de la renvoyer charitablement ſur la tête de votre voiſin.

O que de travaux futiles ! Quel miſérable emploi de tant de bras humains, lorſque l'économie rurale & domeſtique en eſt preſque dépoſſédée !

Mettre mon potager en parterre, dit un homme ſenſé à ſa femme qui vouloit des fleurs, *& que mettrai-je donc dans ma ſoupe . . . , des tulipes ?* Ainſi l'honnête bourgeois n'imitera point à Paris le ridicule extravagant des riches ; & au lieu

d'un para-tonnerre ſur ſon toit, il mettra dans ſa cave un tonneau de vin, bien autrement conſolant, & bien plus habile pour bannir les allarmes & faire régner la gaité que cette chétive broche, tournée contre le ciel, avec laquelle on prétend maîtriſer la foudre & tenir en arrêt le bras vengeur du Dieu qui tonne. O extravagance ! ô puſillanimité !

Depuis quarante ans je n'ai pas vu un ſeul homme tué par la foudre dans une ville peuplée de huit cent mille ames ; accoutumé à contempler avec admiration ces grands phénomènes de la Nature, je les regarde, non comme l'arrivée de l'Ange exterminateur, mais comme le précurſeur de l'abondance qui vient fertiliſer la terre au milieu de ce bruit majeſtueux que l'oreille humaine ne devroit entendre qu'avec reconnoiſſance.



Blanchiſſeurs d'Egliſes.

DES Italiens ſont venus & ont blanchi nos Egliſes. Pourquoi blanchir, pourquoi ſubſtituer le blanc du plâtre à la place de la teinte des ſiecles, de cette teinte vénérable qui nous annonçoit, qui dépoſoit que nos ancêtres avoient prié là où nous prions? Leurs ſoupirs religieux ſembloient encore empreints ſur toutes les pierres de taille de la voûte; les marches de l'autel étoient uſées ſous les genoux ſuppliants, & voici qu'une enluminure fatigante a détruit le ſombre & l'impoſant de ces demeures obſcures & ſacrées. On n'eſt plus dans un temple où les ombres myſtérieuſes diſpoſent l'ame à s'élever ſur les aîles de la méditation, mais dans un ſéjour preſque profane où tout eſt éclairé.

Comment! dans notre ſiecle on n'a pas ſenti qu'il ne falloit point blanchir un temple, qu'il ne falloit point trop l'éclairer, & les pontifes, les prêtres, ont ap-

pellé ces malheureux Italiens, qui ont dégradé le solemnel majestueux de nos Eglises, & qui, d'une antique & auguste religion qui se marie aux fondemens de notre histoire, en ont fait pour ainsi dire une jeune & pâle mondaine, sous les traits de leurs brosses uniformes & grossieres; il n'y avoit donc plus personne pour sentir que cette colle blanchâtre sortie de leur seau, perché sur des échafauds, alloit déshonorer ces voûtes religieuses, qui avoient reçu, pendant tant de siecles, les vœux, les prieres, les gémissemens & les cantiques d'un peuple de fideles.

Comment le mauvais goût moderne a-t-il gagné jusqu'à l'imagination de ces pontifes, qui ont oublié que le temps étoit le frère de la religion chrétienne, & qu'il ne falloit jamais séparer cette liaison dans l'esprit des hommes ? Non, jamais on ne priera dans un temple neuf avec autant de ferveur que dans un temple ancien.

Je regarde donc ces barbouilleurs Italiens comme les ennemis de la majesté & de la sainteté de nos églises.

Depuis que l'on a reblanchi avec la même colle l'hôtel royal des Invalides, le dôme paroît d'un jaune sale, & ce monument, le plus auguste de tous ceux qu'a fondés Louis XIV, ne semble plus appartenir au siecle qui l'a vu naître; c'est une espece de plagiat que de rajeunir ainsi les édifices anciens; c'est leur ôter le caractere de leur naissance; c'est rendre incertain le nom de leur fondateur; c'est transporter sa gloire à un autre; c'est égarer enfin la reconnoissance publique.

Revendeurs de Livres.

On lit certainement dix fois plus à Paris qu'on ne lisoit il y a cent ans; si l'on considère cette multitude de petits Libraires semés dans tous les lieux, qui, retranchés dans des échoppes au coin des rues, & quelquefois en plein vent, revendent des livres vieux ou quelques brochures nouvelles qui se succedent sans interruption.

Si l'on vouloit faire passer un livre nouveau & hardi, il suffiroit peut-être de lui imposer un frontispice marqué d'un millésime ancien ; car on ne fait la guerre qu'aux millésimes nouveaux. Remarquez bien que tous ces livres, qui ont fait tant de bruit il y a vingt-quatre ou trente ans, & qui scandalisoient les esprits ombrageux, se vendent aujourd'hui publiquement, & sont tombés au plus vil rabais, preuve certaine de ce que deviendront les livres qui ont aujourd'hui le plus de vogue, uniquement parce qu'ils sont défendus.

Tous ces livres brûlés (qui sentent toujours un peu bon) reparoissent avec le *mandement* qui les a proscrits, & le *réquisitoire* qui les a livrés aux flammes, hautes jérémiades de ceux qui jadis ont lancé leur foudre sur ces brochures, lesquelles devoient, selon eux, ébranler les trônes & renverser les autels. On rit du réquisitoire & du mandement ; il en sera de même du grand courroux qu'excite aujourd'hui tel ouvrage sortant de chez l'Imprimeur. Laissez-le vieillir un peu,

il ſe rétablira dans l'innocente circulation des livres qui ne ſervent qu'à former des bibliotheques, & à faire fleurir le commerce étendu du papier noirci.

Ces détailleurs mettent à profit cette ſorte de preſcription, qui naturaliſe enfin les livres dont les cendres ont ſali les dégrés du palais de Thémis. Ils vendent même le livre nouvellement défendu ; mais ils ſe gardent de l'étaler ; ils vous le préſentent derriere les ais de leur échope : cette ſingerie leur vaut quelques ſols de de plus ; ils gripent donc quelque monnoie çà & là ſur toutes les nouveautés poſſibles, le ſacré & le profane. Le diplomatique, la banque, la querelle du déficit, la guerre des Turcs & des Impériaux, la vie des Papes, ou celle des hermites, tout leur eſt bon ; ils épelent la première page, défigurent le titre en voulant le prononcer, & vendent les œuvres du génie comme on vend un morceau de fromage.

Si c'eſt le Libraire qui leur confie ces brochures, ils le payent dans l'eſpérance

d'en avoir d'autres la semaine suivante ; mais si c'est l'auteur qui a fait les frais de la brochure & qui la débite, alors ils se font une loi de le faire courir des années entières après son payement, ou même de ne jamais le payer ; c'est un vrai régal pour eux que de le voler & d'ajouter ensuite que sa brochure ne vaut rien.

Ces détailleurs vont aux inventaires, achetent sans les connoître tous les livres qu'on ne lit plus, en sécouent la poussiere & les étalent. L'acheteur qui passe interrompt sa marche, & avant de se décider, en lit quelques pages; tel autre entraîné par le goût de la lecture, lit le livre debout, & le liroit jusqu'à la fin si le vendeur ne le faisoit sortir de son enchantement. Les romans, les voyages & quelques livres de dévotion ; voilà ceux qui sont enlevés de préférence aux autres. Les poésies sont tombées, & la prose en tout genre se vend mieux que les vers, qu'on ne lit plus.

Parmi ces détailleurs, placés dans les passages des promenades publiques, se

trouvent quelques efpions qui fervent à deux fins ; à reconnoître les gens fignalés, & à dénoncer ceux qui leur apporteroient à vendre quelque brochure illicite, ou bien qui leur demanderoient avec un appétit trop vifible, un de ces libelles qui le plus fouvent ont des titres imaginaires.

Les boutiques où fe vendent les nouveautés littéraires attirent de préférence les auteurs & les curieux amateurs de la littérature ; on en voit des groupes qui reftent comme aimantés autour du comptoir ; ils incommodent le marchand qui, pour les faire tenir de bout, a ôté tous les fiéges ; mais ils n'en reftent pas moins des heures entières appuyés fur des livres, occupés à parcourir des brochures & à prononcer d'avance fur leur mérite & leur deftinée, après en avoir lu feulement quelques lignes. La fureur de juger eft fi précipitée en eux, qu'ils rendent leurs arrêts fur des ouvrages qui ne paroiffent pas encore. Tournez cet aréopage, vous verrez qu'il prend fans ceffe le dénigrement pour l'art

de la critique. On tient académie chez le Libraire ennuyé de tant de paroles, & qui à force d'entendre tant de jugemens opposés; est devenu pyrrhonien en fait de littérature : c'est le plus sage de la bande.

Concert ambulant.

Un étranger, le lendemain de son arrivée, entend sous ses fenêtres quelques airs exécutés sur la basse & le violon. La curiosité lui fait ouvrir sa croisée qui donne sur la cour: qu'elle est sa surprise? il ne voit qu'un homme qui accompagne sur un instrument l'air qu'il joue sur un autre; & voici comment un seul homme compose l'orchestre adossé contre la muraille. Il tient en main son violon, une basse est étendue devant lui, & par le moyen d'un archet attaché à son pied droit, il en tire une sorte de ronflement continu, qui du moins suit quelquefois la mesure de l'air qu'il joue avec les mains.

Cet étranger, en ſortant de chez lui, entend de loin les ſons aigres d'un hautbois ; ces ſons s'élevent du milieu d'une foule de manouvriers & de ſervantes, & ſont marqués par des coups de tambour frappés avec aſſez de juſteſſe d'après le mouvement de l'air : en approchant il ne voit que l'homme qui tient ſon hautbois à deux mains ; mais ſous ſon manteau renflé par l'extenſion de ſes bras, il a un tambour attaché ſur la hanche : c'eſt un enfant de ſix ans, qu'on n'apperçoit pas, qui bat cet inſtrument à meſure que ſon pere joue ſur le ſien.

Plus loin paſſe un autre muſicien; mais il ne marche point ſur ſes pieds, car il n'en a plus. Le malheureux eſt aſſis les jambes croiſées, ſur un petit cheval, qu'une jeune fille conduit par la bride, en avançant la main gauche pour recevoir la monnoie qu'on voudra lui jetter des croiſées. Le contraſte de cet homme qui joue du violon & qui chante, après avoir perdu ſes pieds, touche les cœurs ; & la piété filiale de la jeune fille détermine

l'aumône incertaine à tomber des fenêtres. Les gros ſous de cuivre, très-beaux & mieux frappés que les écus, pleuvent autour du petit cheval, qui ſemble deviner que ſa courſe doit être lente.

Toute cette muſique, que le peuple paye avec la plus vile monnoie, eſt intolérable pour quiconque a de l'oreille ; mais le Pariſien n'a point l'oreille muſicale.

Quand les Quinze-vingts étoient réunis en corps de communauté, il y avoit un jour de la ſemaine où quelques-uns d'entr'eux s'acheminoient à tâtons ſous les portes cocheres, pour y chanter des cantiques pieux. Leur chant étoit ſi lamentable que les laquais avoient ordre de ſe hâter de leur donner quelques liards pour qu'ils allaſſent plus loin promener leur pitoyable muſique. Elle étoit vraiment crucifiante.

Lorſqu'il y a quelque mécontentement parmi le peuple, la Police fait doubler la muſique des rues, & elle ſe prolonge deux heures plus tard que de coutume.

Quand la fermentation s'accroît, alors la musique ambulante ne désempare pas des carrefours; le tambourin raisonne du matin au soir; des fusils d'un côté, des clarinettes de l'autre, des soldats montant la garde autour du palais, des chanteurs faisant monter leurs voix jusqu'au sommet des maisons, voilà comme on appaise les esprits, par les plus singuliers contrastes; on rouvre les académies de jeux qui avoient été fermées; on concede un peu plus de licence aux filles; on allonge les parades des boulevards, & le peuple qui chante, qui joue librement, qui voit de nouvelles prostituées, oublie les fusils, ne les apperçoit plus, & tout étourdi ne songe qu'à la jouissance du moment.

Croix de St. Louis.

Les Romains récompenſoient avec des feuillages de chêne ou des couronnes de gazon, & les Romains étoient alors en quelque ſorte autant de héros. Nos guerriers ſont récompenſés par une petite croix d'émail attachée à un ruban. Il eſt injuſte de s'emparer de ce ſigne d'honneur & d'uſurper ainſi la conſidération qu'il donne, mais la punition eſt rigoureuſe. Quiconque porte la croix de Chevalier de St. Louis, ſans en avoir le droit, ſubit une priſon de vingt années. La punition eſt la même pour celui qui ne feroit que s'emparer du *ruban*.

On ne ſauroit trop remettre ces ordonnances ſéveres ſous les yeux de pluſieurs étourdis, qui, ne connoiſſant pas aſſez les conſéquences de cette folle uſurpation, obéiſſent dans l'ivreſſe du plaiſir à un mouvement d'orgueil ou d'imprudence dont ils ont lieu de gémir long-tems : mais indépendamment

indépendamment de cette punition effrayante, l'homme qui se respecte doit-il mentir à la société, en prenant un titre qui ne lui appartient pas?

Les Comédiens françois, qui représentent tous les personnages de la terre, prennent bien le cordon bleu, l'ordre de la jarretiere, mais la croix d'émail leur est interdite; ils ne peuvent en orner leur boutonniere, malgré l'exigence du rôle. Ils ont la liberté de figurer un Monarque avec tous ses cordons, & non un Chevalier de St. Louis; voilà une nuance délicate que le Gouvernement françois a saisie, & il en a plusieurs de cette espece.

On a donné la croix à des Exempts de Police, ce qui a fait murmurer les Militaires; mais si un Exempt de Police a rendu des services importans à l'Administration, pourquoi le dispensateur des graces seroit-il empêché dans la distribution des récompenses? Purger l'Etat de ses ennemis intestins, n'est-ce pas le défendre sous une autre dénomination? Ensuite le mérite personnel de

l'Officier n'eſt-il pas toujours lié à la décoration ? s'il en eſt inſéparable, pourquoi ôter au Gouvernement un moyen de plus pour ſe concilier des hommes utiles qui honoreront leurs fonctions, quand le chemin des honneurs ne leur ſera pas abſolument fermé ? Eh ! plût à Dieu que tout ce qui porte le nom d'Officier de Police fût dans le cas de mériter cette croix, & de l'honorer par ſes vertus ! A coup ſûr le public ne pourroit qu'y gagner.

Juriſdiction conſulaire.

ELLE expédie plus de procès, que tous les autres tribunaux. Elle eſt extrêmement tumultueuſe, parce qu'il y a toujours grande affluence de plaideurs, expliquant leur cauſe à leurs procureurs, ou plaidant eux-mêmes. Des conteſtations qui, au parlement & au châtelet, ſéjourneroient pluſieurs années, ſont jugées en peu d'heures devant les Juge & Conſuls. Leur juſtice

eſt prompte & loyale. La nuit n'interrompt point leurs fonctions; ils ſont encore ſur leur ſiege, lorſque le lendemain commence. Leur zele eſt infatigable, & leur patience reſſemble à leur zèle.

Sans cette juridiction toujours debout, toujours l'oreille ouverte, le commerce ſeroit livré à l'anarchie. Elle tient lieu des autres tribunaux quand ils ſont fermés, ou bien quand ils ſont ſuſpendus au milieu des rixes déſaſtreuſes de la Magiſtrature & de la Cour. Ce tribunal populaire, en ſoutenant le négoce, ſauve les grands déſordres.

Il a ſur-tout dans ſon reſſort les *lettres de change & les billets à ordre*, ſi multipliés de nos jours. Les Juge & Conſuls ont un coup-d'œil exercé pour reconnoître la mauvaiſe foi & les tortuoſités des négocians infideles. Ils ſont au fait des détours uſités dans certaines profeſſions. Leurs regles ſont invariables, parce qu'elles ſont fondées ſur l'expérience journaliere. Au premier coup-d'œil, ils voyent ſi les regiſtres & les écritures d'un commerçant

ſont dans l'ordre convenable. Comme tous les détails du commerce leur ſont familiers, ils ont une logique plus ſûre que celle qui va conſulter le droit romain pour terminer un différend entre deux épiciers-droguiſtes. Des mœurs nouvelles, des objets nouveaux, une vie contentieuſe fondée ſur un crédit qui a toujours beſoin de ſe renouveller, voilà ce qui exige, non un code inflexible, mais un code uſuel qui ſoit à une égale diſtance de la rigueur & de la foibleſſe.

Les Juge & Conſuls décernent la *priſe de corps* pour les lettres de change, *ſans diſtinction de perſonne.* Ils accordent des délais pour les *billets à ordre.* Ils ſe prêtent aux atermoiemens; ils n'appeſantiſſent point trop le glaive de la loi ſur ceux qui ſont en faillite. Ils ſont enclins aux accommodemens qui revivifient le crédit, & raniment le commerce, ſi ſujet aux orages.

Le parlement caſſe ordinairement tous ces arrangement de faillite, quand un créancier inflexible pourſuit ſon débiteur,

jusqu'à cette Cour suprême, parce que le droit romain le veut ainsi.

Le peuple, & même le petit peuple, environne le tribunal des Juge & Consuls & plaide lui-même sa cause sans le secours des avocats. On diroit des beaux jours de la justice, lorsqu'elle étoit assise sous un chêne, & non encore surchargée de formes ténébreuses & de babillards inutiles. Si la gravité du tribunal en souffre quelquefois, le fond de l'affaire n'est jamais immolé aux accessoires. A travers les bisarres expressions & le burlesque de la défense, les Juges suivent le fait, & démêlent les ruses de la friponnerie. Le ton de candeur & de vérité, dans la bouche de l'hypocrisie, ne leur en impose pas plus, que ne les révolte le ton grossier & jureur des hommes emportés; car il faut souvent avertir celui qui défend sa cause, qu'on ne jure point en présence des Juge & Consuls, du portrait du Roi & du crucifix.

J'ai souvent admiré la patience héroïque des Juge & Consuls, lorsqu'ils inter-

rogent les parties. Entourés des paſſions turbulentes du petit peuple & de ſes criailleries, ils ſavent écouter, faire ſortir l'aveu, réprimander, éclaircir & mêler quelquefois un trait de gaieté analogue à l'eſprit du Pariſien. Quand l'auditoire a ri, il eſt plus diſpoſé à la confiance & au reſpect.

Des procureurs, auxquels on donne les titres d'avocats, plaident juſqu'à ſoixante-douze cauſes dans une ſoirée, à vingt-quatre ſols piece ; elles n'en ſont pas plus mal expoſées pour cela. Quand l'avocat ſe trouve avoir en main l'exploit de la partie adverſe, il ne fait qu'étendre le bras & le paſſer à ſon confrere. La multiplicité des affaires, & la confuſion des noms, font que quelquefois ils ſe trouvent chargés du pour & du contre ; le moment les éclaire, & le débat alors ſe partage comme il convient.

Les procureurs, haraſſés de fatigues, dorment quelquefois en inſtruiſant l'affaire ; mais elle n'en eſt pas moins bien jugée, parce qu'il y a une triture & une routine

qui forcent l'équité. Des singularités plaisantes & des cas vraiment extraordinaires se rencontrent dans les conflits de tant d'intérêts opposés, & l'attention des Juges & des auditeurs se ranime au récit de ces événemens étranges.

Les gens de la campagne ont leurs heures d'audience particulieres; autre débat, autre ton, autre style. Les détails n'en seroient pas entendus dans les autres tribunaux ; quoique l'objet le plus souvent soit mince, l'attention des Juges est la même. On pacifie ces cultivateurs, on leur abrege un tems précieux ; la propriété d'un *rateau* est éclaircie & jugée comme celle d'une *lettre de change*. Ces gens de la campagne semblent rougir plus que les autres, quand ils sont convaincus de mauvaise foi, en ce qu'ils semblent devoir être plus étrangers à la prévarication.

Sans cette jurisdiction le petit peuple seroit sans justice. La plus petite réclamation est admise ; car c'est le pauvre qui a le plus de besoin de conserver le peu qu'il a, & qui le défend avec le plus

de chaleur. On l'écoute ; on fait plus, on le calme. Les délais & les frais des autres tribunaux n'iroient point à ces petites caufes, d'autant plus paffionnées, que la plaie de la partie qui fouffre, eft récente.

Les Juge & Confuls fufpendent *la contrainte par corps*, quand le parlement a ceffé fes fonctions. Comme il y a toujours appel à ce tribunal fupérieur, ces Juges patriotes & indulgens ne veulent point être les incarcérateurs de leurs concitoyens.

Séparation.

DÈS qu'un contrat de mariage eft figné dans la *coutume de Paris*, les deux époux ne peuvent plus s'avantager ni fe rien donner, ni même y rien changer, vécuffent-ils 100 ans.

Le mariage eft indiffoluble; le divorce eft défendu par les loix divines & humaines : mais fi deux époux veulent fe féparer, ils n'ont qu'à fe donner des chi-

quenaudes devant deux témoins, la justice les sépare à l'instant; ils ne peuvent cependant pas se marier à d'autres, mais ils vivent librement, en attendant que la mort leur ait fait l'amitié de limer cette chaîne maudite que la déraison leur a rendue si pésante. Admirez la sagesse & la profondeur de cette législation, qui défend le divorce & admet la séparation; c'est-à-dire, qui rend deux êtres inutiles à l'État, & qui les dévoue au libertinage.

Une femme attaque son mari & obtient la *séparation* pour cause d'impuissance; mais elle n'aura point un autre mari.

Il y a dans nos loix des peines contre l'adultere; mais comme il faut des témoins, rarement dans l'espace de trente ans voit-on une femme, dans la chaste capitale, qui ayt subi les peines portées par la loi; il est donc évident que tout ce qu'on a dit sur les maris n'est que pour fournir au style & à l'amusement d'un conte.

Tous les enfans, dont les peres & meres n'ont pas été mariés en face de l'église & par ses ministres, sont déclarés *bâtards*;

ainſi l'on punit les enfans pour la faute de leurs peres ; & la loi s'eſt plu à faire une foule de malheureux & à leur ravir leur exiſtence, comme s'ils n'étoient pas déjà aſſez à plaindre de ne pouvoir nommer les auteurs de leurs jours.

Le concubinage eſt défendu par les loix divines & humaines, mais le bon ton l'autoriſe ; & des évêques, des abbés, des prêtres, des moines, des ſeigneurs, des magiſtrats, des marchands, des artiſans, &c., ſont *concubins*, & les concubines forment le tiers des femmes de la ville.

Les femmes ſéparées de leur mari entrent au couvent. Cette retraite a un air de décence : mais l'on ſort tous les jours de la ſemaine. Il y a enſuite le conſeil de la femme ſéparée, & parmi ce conſeil, il ſe gliſſe quelques conſolateurs. Toutes ces femmes ſéparées arrivant de différentes provinces, ſe trouveront réunies dans une communauté, telle que *St. Chaumont*, rue St. Denis. Comme leur ſituation eſt la même, elles ſe racontent mutuellement

leur hiſtoire ; & le nom des maris, dans cette ſainte maiſon, ſonne plus déſagréablement que celui du diable. On oſe à peine le prononcer. Ceux qui viennent viſiter les belles recluſes, n'appellent les maris que les *adverſaires*. Tous ſont condamnés à ce tribunal féminin, & l'on n'y reçoit avec plaiſir que ceux qui ne portent point le joug du ſacrement. On s'extaſie ſur le bonheur des célibataires, on les place au rang des hommes les plus ſages.

Les avocats, dont le ſtyle eſt le plus mordant, trouvent à renchérir encore dans leurs diatribes contre le pouvoir marital. Un quart-d'heure d'entretien à *St. Chaumont*, leur en dira plus qu'ils n'en pourroient trouver en eux-mêmes, en imitant les orateurs les plus véhéments. Il eſt paſſé en regle dans cette communauté, qu'il n'y a pas un ſeul mari qui ne ſoit un tyran, un monſtre; & que ce n'eſt que l'extrême douceur des femmes qui empêche de faire de toute la ville une communauté d'épouſes ſéparées.

Les visites des consolateurs durent toute la journée, mais elles finissent cependant à dix heures & demie du soir. Peut-on offrir le modele d'un plus rare sacrifice & d'une plus grande régularité, & n'y a-t-il pas-là de quoi attendrir le mari le plus féroce & le plus inhumain ? S'il veut encore faire valoir ses droits après une année de retraite, s'il se refuse à ce que les consolateurs continuent leurs visites, Néron & Caligula sont des agneaux auprès de lui.

Les Juges, placés entre le mari & la femme, voyant la beauté & les larmes de celle-ci, ne peuvent jamais imaginer qu'elle soit entièrement coupable; & toutes les faveurs de la loi sont insensiblement pour elle.

Dans la communauté de *St.-Chaumont*, toutes les femmes séparées, se prêtent mutuellement leur conseil, leurs avocats, leur défenseurs, leurs ruses, leur éloquence : c'est une ligue qui pousse des rameaux de tous côtés. Et le mari, qui croyoit n'être en guerre qu'avec une seule

femme, en a trente pour ennemies irréconciliables qui multiplient son portrait, ainsi qu'un verre à facettes multiplie les objets. La voix de la communauté entre dans les canaux les plus imperceptibles, les enfle, & voilà un concert d'invectives & d'accusations qui ne mourra point. Qu'on se sépare, qu'on se réconcilie, il sera déclaré à *St. Chaumont*, & dans les fastes de la communauté, que la femme est un ange & le mari un démon. C'est-là le premier article de foi de la maison.

Jamais oreille de confesseur n'a été plus aguerrie que celles des directrices de cette communauté. Elles savent d'avance tous les délits que peuvent commettre les maris jaloux ou brutaux ; aucun ne les étonne. Mais jamais les torts ne sont du côté de la femme; & ce qui le prouve, c'est qu'elle paye une bonne pension, & qu'elle dépense son argent dans la sainte communauté. Or pour effacer de si grandes douleurs, pour adoucir cette horrible captivité, qui ferme les portes à onze heures du soir, on joue, on chante, on tient table, mais

tout-à-coup on trouve des pleurs & des sanglots, quand c'est un parent du mari qui se présente, ou pour achever un accommodement, ou pour terminer une séparation ; jamais actrice n'a offert sur la scène des nuances plus vives & plus rapides : la supérieure accompagne, par un silence éloquent, le jeu physionomique de la dame éplorée. Quelquefois la chaise de poste & l'amant viennent terminer brusquement le procès. Trois mois après, les *factums* provinciaux arriveront de cent lieues ; on les verra pleuvoir sur la tête du mari ; on lui redemandera la moitié de sa fortune ; on offrira de rentrer au couvent & de prouver son innocence ; les avocats défenseurs sont tout prêts, & la supérieure aussi, qui condamne indistinctement tous les maris de l'univers, & qui recevroit dans son asyle les Africaines & les Chinoises, ainsi qu'elle reçoit les Flamandes, les Provençales & les Franc-comtoises.

Bibliotheque univerſelle des Dames.

Les éditeurs de cette bibliotheque nous promettent tout ce qu'une femme peut & doit ſavoir, dans des livres qui pourront être contenus en une caſſette de dix-huit pouces quarrée. Voilà les limites des connoiſſances féminines.

Je crois qu'on pourroit les rétrécir encore, & que nos femmes en ſeroient infiniment plus aimables ; mais alors, où en feroit la ſouſcription, & de quoi vivroient nos galants bibliothécaires? Laiſſons les donc publier leurs ſavantes inſtructions, & donner à nos belles dames une légère encyclopédie entrepriſe pour elles, & ornée ſéparément de leur nom ; ce qui a l'air d'une dédicace pour chacune d'elles, puiſqu'elles voyent leur nom imprimé à la tête de chaque volume ; & comment ne payeroit-on pas cette jouiſſance ?

Je recommande ſur-tout à nos inſtitu-

teurs de ne pas oublier de leur enseigner la partie de géographie qui regarde la côte de Malabar, où la veuve chérie se brûle sur le tombeau de son mari; la Chine, où l'on brise les pieds des femmes pour les rendre mignons; la Georgie, la Circassie, la Mingrelie, où la nature déploye après elles toutes ses richesses, & où l'on les mene au marché; la Turquie, où elles sont esclaves & cessent d'avoir une ame; la Russie, où les coups sont les preuves les moins équivoques de la tendresse qu'on a pour elles; & je conseille à nos belles dames, après avoir orné leur esprit de toutes ces brillantes connoissances, de ne pas abandonner Paris pour courir le monde; car je les préviens en ami vrai, qu'elles ne gagneroient pas au change, fut-ce en Suisse, fut-ce en Allemagne, fnt-ce même en Italie; voilà pourquoi Paris fait le patriotisme de la plupart des Françoises.

O bibliotheque de dix-huit pouces en quarré, tu manquois au génie inventeur de notre siecle! mais il a trouvé enfin cette rare

rare & neuve combinaiſon dont s'applaudiſſent les éditeurs & le libraire. Oh! que les femmes vont être ſavantes !

Je ne ſais ſi cette encyclopédie de dix-huit pouces conviendra à la ſenſible Angloiſe, à la nerveuſe Allemande, à la brûlante Eſpagnole ; mais beaucoup de petites créatures, ſans énergie, ſans force, qui veulent tout apprendre en courant le monde, la logeront facilement dans leur tête.

Malgré cette bibliotheque univerſelle, il eſt toujours permis aux femmes de ne point ſavoir l'orthographe, mais à condition qu'elles mettront de l'eſprit dans leur ſtyle ; très-peu y manquent.

Plaintes d'Académiciens.

Ils vous diſent que le regne des lettres paſſe de jour en jour ; que la décadence eſt totale, & il en eſt peu d'entr'eux qui ne prennent ces réflexions chagrines pour des vérités inconteſtables. L'académicien veut dire

ſeulement qu'on ne penſe pas aſſez à lui. De-là ces lamentations qui ne ſont que le cri de l'amour-propre, mécontent ou humilié : c'eſt toujours un gémiſſement ſur *la perte du goût*. Eh! qui gémit ainſi? Des hommes qui ne font rien de remarquable, ou des pareſſeux qui voudroient qu'on honorât encore leur oiſive nullité.

Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le folliculaire tançant l'académicien, en dit tout autant de ſon côté ; cela termine ſon extrait ou ſa page, & comme ces jérémiades littéraires prêtent à l'amplification, académiciens & folliculaires ne négligent pas ces moyens qui les conduiſent à ſi peu de frais au bout d'un diſcours ou d'un extrait.

Le premier venu, qui prendra la plume dans le mercure ou dans un journal, appellera *barbouilleur* la majeure partie de ceux qui écrivent, & en traçant ce mot, il ne fera aucun retour ſur lui-même.

L'académicien & le folliculaire prennent donc abſolument le même ton. Je l'ai ſouvent remarqué. Vous les diſtinguerez à leurs gémiſſemens éternels, ſur cette

prétendue décadence du goût; ils oppoſeront éternellement les écrivains antérieurs aux écrivains qui naiſſent & qui n'ont point encore fourni leur carriere. Vous voyez que les gens de lettres, malgré leur eſprit, reſſemblent aux autres hommes; ils ſe plaignent amérement de leurs rivaux, pour faire entrevoir qu'ils ont un mérite particulier.

Le ſtyle néanmoins eſt viſiblement perfectionné de nos jours. Il s'éloigne enfin du ſtyle académique, introduit par d'*Alembert* : ce fût lui qui gâta pluſieurs écrivains, notamment mon cher *Thomas*, qui perdit ſon allure naturelle pour en prendre une forcée. Ce ſtyle eſt ſans contredit le plus mauvais de tous. Il eſt adopté par ceux qui voulurent faire leur cour au *Secrétaire de l'Académie*. Or c'étoit une ſinguliere prétention que de ne vouloir ſe faire lire qu'à force de ſubtilités, de contourner les expreſſions & d'habiller les penſées les plus communes d'une forme épigrammatique. Enfin le public fit juſtice un jour de ce mauvais ſtyle, & ſiffla le

Secrétaire. L'esprit de l'art ne vaudra jamais l'esprit de la nature, qui est simple & uni.

Le public siffleroit bien plus haut, s'il étoit témoin du *prononcé* que se permettent tant d'hommes qui n'ont aucune renommée, passé les bornes de leurs journaux, de leurs coteries, de leur salle académique ou de leur lycée. L'homme impartial & franc qui se donne la peine de lire, & qui examine au lieu de fronder, est perpétuellement révolté de ces sentences que dicte l'égoïsme le plus vain & le plus ridicule.

Dans une écurie il y a des chevaux de parade, des chevaux courans & des rosses; il en est de même de l'Académie françoise; mais parmi les critiques de toute espece, en est-il un seul qui se distingue assez éminemment pour faire adopter ses jugemens?

Rameau.

J'ai connu dans ma jeunesse le musicien Rameau ; c'étoit un grand homme sec & maigre, qui n'avoit point de ventre, & qui, comme il étoit courbé, se promenoit au Palais royal toujours les mains derriere le dos, pour faire son à-plomb ; il avoit un long nez, un menton aigu, des flûtes au lieu de jambes, la voix rauque. Il paroissoit être de difficile humeur. A l'exemple des poëtes, il déraisonnoit sur son art.

On disoit alors que toute l'harmonie musicale étoit dans sa tête ; j'allois à l'opéra, & les opéra de Rameau (excepté quelques symphonies) m'ennuyoient étrangement. Comme tout le monde disoit que c'étoit-là le *nec plus ultrà* de la musique, je croyois être mort à cet art, & je m'en affligeois intérieurement, lorsque Gluck, Piccini, Sacchini, sont venus interroger au fond de mon ame mes facultés en-

gourdies ou non remuées. Je ne comprenois rien à la grande renommée de Rameau : il m'a semblé depuis que je n'avois pas alors un si grand tort.

J'avois connu son neveu, moitié abbé moitié laïque, qui vivoit dans les cafés, & qui réduisoit à la mastication tous les prodiges de valeur, toutes les opérations du génie, tous les dévouemens de l'héroïsme, enfin tout ce que l'on faisoit de grand dans le monde. Selon lui, tout cela n'avoit d'autre but ni d'autre résultat que de placer quelque chose sous la dent.

Il prêchoit cette doctrine avec un geste expressif & un mouvement de mâchoire très-pittoresque ; & quand on parloit d'un beau poème, d'une grande action, d'un édit, tout cela, disoit-il, depuis le maréchal de France jusqu'au savetier, & depuis Voltaire jusqu'à Chabanes ou Chabanon, se fait indubitablement pour avoir de quoi mettre dans la bouche, & accomplir les loix de la mastication.

Un jour, dans la conversation, il me dit, mon oncle musicien est un grand

homme, mais mon pere violon étoit un plus grand homme que lui ; vous en allez juger : c'étoit lui, qui favoit mettre fous fa dent ! Je vivois dans la maifon paternelle avec beaucoup d'infouciance, car j'ai toujours été fort peu curieux de fentineller l'avenir ; j'avois vingt-deux ans révolus, lorfque mon pere entra dans ma chambre, & me dit : — Combien de tems veux-tu vivre encore ainfi, lâche & fainéant ? il y a deux années que j'attends de tes œuvres ; fais-tu qu'à l'âge de vingt ans j'étois pendu & que j'avois un état ? — Comme j'étois fort jovial, je répondis à mon pere : — C'eft un état que d'être pendu ; mais comment fûtes-vous pendu, & encore mon pere ? — Ecoute, me dit-il, j'étois foldat & maraudeur ; le grand prévôt me faifit & me fit accrocher à un arbre ; une petite pluie empêcha la corde de gliffer comme il faut, ou plutôt comme il ne falloit pas ; le bourreau m'avoit laiffé ma chemife, parce qu'elle étoit trouée ; des houzards pafferent, ne me prirent pas encore ma chemife, parce qu'elle ne

valoit rien, mais d'un coup de ſabre ils couperent ma corde, & je tombai ſur la terre ; elle étoit humide : la fraîcheur réveilla mes eſprits ; je courus en chemiſe vers un bourg voiſin, j'entrai dans une taverne, & je dis à la femme : ne vous effrayez pas de me voir en chemiſe, j'ai mon bagage derriere moi : vous ſaurez.... Je ne vous demande qu'une plume, de l'encre, quatre feuilles de papier, un pain d'un ſou & une chopine de vin. Ma chemiſe trouée diſpoſa ſans doute la femme de la taverne à la commiſération ; j'écrivis ſur les quatre feuilles de papier : *Aujourd'hui grand ſpectacle donné par le fameux Italien ; les premieres places à ſix ſous, & les ſecondes à trois. Tout le monde entrera en payant.* Je me retranchai derriere une tapiſſerie, j'empruntai un violon, je coupai ma chemiſe en morceaux ; j'en fis cinq marionnettes, que j'avois barbouillées avec de l'encre & un peu de mon ſang, & me voilà tour-à-tour à faire parler mes marionnettes, à chanter & à jouer du violon derriere ma tapiſſerie.

J'avois préludé en donnant à mon violon un son extraordinaire. Le spectateur accourut, la salle fut pleine ; l'odeur de la cuisine, qui n'étoit pas éloignée, me donna de nouvelles forces ; la faim, qui jadis inspira Horace, sut inspirer ton pere. Pendant une semaine entiere, je donnois deux représentations par jour, & sur l'affiche point de *relâche*. Je sortis de la taverne avec une casaque, trois chemises, des souliers & des bas, & assez d'argent pour gagner la frontiere. Un petit enrouement, occasionné par la pendaison, avoit disparu totalement, de sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois que j'étois illustre à vingt ans, & que j'avois un état ; tu en as vingt-deux, tu as une chemise neuve sur le corps ; voilà douze francs, sors de chez moi.

Ainsi me congédia mon pere. Vous avouerez qu'il y avoit plus loin de sortir de-là que de faire *Dardanus* ou *Castor & Pollux*. Depuis ce tems-là je vois tous les hommes coupant leurs chemises selon leur génie, & jouant des marionnettes en

public, le tout pour remplir leur bouche. La maſtication, ſelon moi, eſt le vrai réſultat des choſes les plus rares de ce monde. Le neveu de Rameau, plein de ſa doctrine, fit des extravagances & écrivit au miniſtre, pour avoir de quoi maſtiquer, comme étant fils & neveu de deux grands hommes. Le St. Florentin qui, comme on ſait, avoit un art tout particulier de ſe débarraſſer des gens, le fit enfermer d'un tour de main, comme un fou incommode, & depuis ce tems je n'en ai point entendu parler.

Ce neveu de Rameau, le jour de ſes noces, avoit loué toutes les vielleuſes de Paris à un écu par tête, & il s'avança ainſi au milieu d'elles, tenant ſon épouſée ſous le bras: *Vous êtes la vertu*, diſoit-il, *mais j'ai voulu qu'elle fût relevée encore par les ombres qui vous environnent.*

Rameau, rendant viſite à une belle dame, ſe leve tout à coup de deſſus ſa chaiſe, prend un petit chien qu'elle avoit ſur ſes genoux, & le jette ſubite-

ment par la fenêtre d'un troiſieme étage. La dame épouvantée : — Eh que faites-vous, Monſieur ! — *Il aboye faux*, dit Rameau en ſe promenant avec l'indignation d'un homme dont l'oreille avoit été déchirée.

Rameau ne pût jamais faire entendre à Voltaire une note de muſique, & celui-ci ne pût jamais lui faire comprendre la beauté d'un de ſes vers ; de ſorte qu'en faiſant un opéra enſemble, ils en vinrent preſqu'aux mains, tout en parlant d'harmonie. L'oreille la plus ingrate à toute muſique, fut celle de Voltaire ; il a oſé cependant en parler. La peinture n'exiſtoit pas plus pour lui : conſolez-vous, vulgaires mortels !

Chaiſe de poſte.

VOYONS le monde, s'il eſt poſſible, avant d'en ſortir ; la plus heureuſe des inventions eſt *la chaiſe de poſte.* Je n'ai jamais pu envier aux riches que ce ſeul avantage.

Grace aux beaux chemins que l'intelligence du Ministere a fait pratiquer dans toute l'étendue du Royaume, coupé comme un damier, le faquin qui a de l'or, incrusté dans sa chaise, escorté de son Jocquet, s'en va légerement étaler les graces de son individu jusques dans les pays étrangers ; il visite le Hollandois & l'Allemand au milieu de leur brandevin, de leur pipe & de leur tabac, mâchant lugubrement du cochon salé, de la *choucroute*, du beurre & du fromage : voilà tout ce qu'il observe, & il revient en s'écriant qu'il est mort de faim dans ces pays, parce qu'il n'a pas tâté de vingt mets, tous plus exquis les uns que les autres ; il revient au milieu des plaisirs qui fourmillent dans la capitale, bien résolu à ne la pas quitter.

Pourquoi la chaise de poste appartient-elle plutôt à un faquin qu'à un homme éclairé ? Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès & Rousseau, mais de nos jours cela devient impraticable : la chaise de poste s'arrête à volonté & franchit ra-

pidement ce qui ne mérite pas d'être vu; oh! qu'il eſt doux, ratatiné dans un enclos commode, de ſe rendre obſervateur, tantôt d'une ville, tantôt d'un village. De tous les états de la vie, celui de voyageur eſt le plus fécond en plaiſirs purs & nouveaux. — Je ſuis heureux lorſque je voyage; ma tête s'illumine, & tous les livres alors me ſemblent froids & faſtidieux.

Le projet de faire voyager commodément & en poſte les commerçans & les curieux, qui déſireroient ſe porter d'un endroit du Royaume à un autre, étoit bon, mais ce projet a été gâté par la ſtructure des turgotines, par la négligence & l'avidité du régime. Voilà ce qu'amène un privilége excluſif. Il ne faut point avoir recours, s'il eſt poſſible, aux meſſageries royales; les plaintes les mieux fondées ſont toujours en pure perte.

Le goût a banni des voitures actuelles l'or & l'argent; il a prononcé plus hautement qu'une loi ſomptuaire. La peinture & les vernis les décorent ſeuls; la main

induſtrieuſe du menuiſier leur a donné l'élégance, le ſellier n'a rien négligé dans les parties en cuir, & par l'invention des reſſorts doux, pliants & ſolides, le ſerrurier eſt monté juſqu'aux rang des artiſtes. On a donné au ſiége des ornemens drapés, frangés; il eſt ample, doux, varié en couleur. Le cocher peut dormir ſur ce ſiége, comme ſur un lit, en attendant ſon maître.

Leur commodité eſt égale à leur magnificence : nous avons adopté les voitures angloiſes, mais nous avons ſu les recréer : les nôtres ſont beaucoup plus légeres, & au lieu de ces grandes berlines lourdes & peſantes, qui ſembloient faites pour rouler toute une penſion, nous avons des voitures agréablement coupées pour l'œil, & d'une ſolidité égale à leur légéreté.

La caiſſe eſt montée très-haut, & le ſiége pour le cocher eſt encore plus élevé. Le conducteur ſe trouve au niveau de l'entreſol des maiſons; tant pis pour lui s'il n'a pas fait ſon teſtament ou ſon apprentiſſage ſous un maître habile qui lui

ait enseigné à se tenir ferme sur ce haut siége. A la premiere apparition de ces voitures, nous tremblâmes pour le cocher, & nous craignions qu'au moindre choc il ne fût, par la loi de la force centrifuge, lancé par terre à vingt pieds de sa voiture; mais soit que l'élévation fasse disparoître le péril, soit que les cochers soient plus fermes & plus habiles, ils perdent moins la tête, quoique la leur approche visiblement de la hauteur des lanternes publiques, dites réverberes.

On a proscrit, autant qu'on l'a pu, ces maudites voitures, tellement ferrées, qu'elles jettoient un bruit de ferraille très-monotone & très-maussade : c'étoit une bisarrerie révoltante ; l'oreille étoit fatiguée par ces sons désagréables & importuns : aujourd'hui l'on n'entend plus que le roulement inévitable. Si l'on pouvoit proscrire absolument toutes les glaces, dont les inconvéniens sont si dangereux, pour laisser les portières tout en bois, j'applaudirois à cette heureuse réforme : je donnerois aussi ma voix pour que les

marche-pieds, qui se replient & se referment en-dedans, n'eussent plus lieu. L'impatience ne s'en accommode guère, & je voudrois que le génie substituât à la place quelqu'autre invention. Il est nombre de cas où il est plus qu'imprudent de se trouver enfermé, & de dépendre de la prestesse d'un laquais.

Sous le Roi Robert, c'étoit une grande entreprise d'aller à soixante lieues de chez soi. On faisoit son testament, & l'on se disposoit à mourir. On s'attroupoit autour d'un homme qui revenoit de cent cinquante lieues, & cela paroissoit aussi admirable que de notre tems les voyages du Capitaine Cook.

Aujourd'hui, l'on délivre des chevaux de poste à toute heure. L'intempérie des saisons n'arrête point les postillons aux culottes de peau étroites, & qui montrent la forme de leurs fesses à toutes les belles dames qui courent la poste : leur bel œil semble ne rien voir, & leur oreille ne point entendre les juremens qui constituent l'éloquence des grands chemins.

On voyage ſans néceſſité, ſans affaires, ſur le plus léger prétexte. Le royaume eſt percé en tout ſens, & ces belles routes, peut-être trop larges en beaucoup d'endroits, & trop peu ménagées, offrant une multitude de points de communication, les correſpondances ſe multiplient de ville à ville, de province à province.

On peut, ſans être riche, jouir à peu près de tous les plaiſirs qui appartiennent à l'opulence; mais cette ſorte d'égalité ceſſe quand il faut voyager. Une bonne berline angloiſe, chargée de toutes les choſes commodes, qui s'arrête & qui part quand on veut, eſt bien différente de ces voitures de meſſageries, où une malle vaut mieux qu'un homme pour les conducteurs, & ſemble bien plus précieuſe.

Quand on a mille louis d'or, la dépenſe la plus agréable, c'eſt de voyager trois en poſte. On économiſe près d'un tiers de cette façon : mais ſe convenir trois parfaitement, ces ſortes de rencontres ſont rares.

Les chevaux de poſte ſont inceſſamment

ſous la main du Miniſtere, qui peut les arrêter à la minute : on ſent que cette police ſage eſt un frein pour le crime, & que la ſûreté de l'État peut dépendre quelquefois de cette exacte vigilance.

Répétons le ſage conſeil de Cicéron à ſon fils ; c'eſt de ne jamais trouver ridicule ni repréhenſible les uſages étrangers, de conſidérer qu'en général ils tirent leurs ſources de la néceſſité du climat, du Gouvernement, ou de quelqu'autre cauſe inconnue aux voyageurs qui les condamnent.

Ainſi, quand un Pariſien ſe propoſe ce qu'on appelle le *tour de l'Europe*, il faudroit qu'il eût l'eſprit aſſez formé pour pouvoir recueillir, par ſes propres obſertions, le fruit de ſes voyages ; car rien ne rend plus ſot, pour le reſte de la vie, qu'un voyage prématuré : il fait au moral le tort que le mariage précoce fait au phyſique.

Un laquais gagna un jour quarante mille écus à la loterie ; il monte chez ſa maîtreſſe & lui dit : — Madame, j'ai

de l'argent, je ne suis plus à vous; je vais satisfaire une envie que j'ai depuis long-temps, celle de voyager. — Toi, mon pauvre garçon! — Oui madame; il faut que je voie l'Italie, la Hollande & l'Angleterre dont je vous ai tant entendu parler. — Mais, mon cher, tu es fou; place ton argent en rente viagere comme font les gens sensés, & vis tranquillement. — Non madame, je crains qu'on ne me fasse banqueroute; il faut que je voyage & que je m'instruise.

Le laquais prend un valet de chambre, un cuisinier, trois domestiques; & sachant comment on servoit les autres, il n'étoit pas mal servi.

Il fait ses voyages, & laisse presque tout son argent sur les routes. Il se trouve à son retour à Bologne sur mer; là il compte ses finances dans une hôtellerie; & voyant qu'il n'a plus que cent louis d'or, il appelle l'aubergiste, & lui dit: *mettez à ma table six couverts de plus.*

Il s'assied. Ses gens l'environnoient assez étonnés. Faites monter mon cuisi-

nier, dit-il. Le cuisinier monte. Alors il hausse la parole, & leur dit : mes amis, mettez-vous à table avec moi : voici vos gages ; cherchez une condition, & si vous en trouvez une bonne pour moi, vous me ferez plaisir de me l'indiquer. Mon rôle est fini avec mon argent. J'étois un valet ; je le redeviens, il n'y a point de mal à cela. J'ai voyagé comme auroit fait le fils d'un financier. Je suis content ; & je parlerai présentement des pays étrangers tout aussi bien que ceux qui narrent à table leurs voyages.

Ecusson.

ENSEIGNE de cuivre représentant trois fleurs de lys que les notaires ou faiseurs d'actes placent à leurs portes au milieu de leurs grilles. On se plaint généralement aujourd'hui de leur précipitation & de leur étourderie : si les actes qu'ils font payer bien cher étoient bons & bien faits, ils pourroient dire à ceux qui se plai-

gnent, *on vous en donne pour votre argent*; mais non, tel acte coûte mille écus, & il ne vaut rien; il en résulte des procès.

C'est un métier fort lucratif, car on est très-empressé à l'embrasser : les boutiquiers & artisans jettent leurs enfans, dès l'âge de quinze ans, dans ces études-là; ces jeunes gens attendent dix-huit à vingt années, & lorsqu'ils sont enfin maîtres-clercs, de-là à la charge, il n'y a qu'un pas.

Le notaire cede, c'est-à-dire, vend, le plus cher qu'il peut, le fond de sa boutique, montrant en perspective à son successeur, les *directions tant nées qu'à naître*; car voilà le plus beau fleuron de leurs couronnes : plus un notaire a de *directions*, plutôt il est riche. Le notaire vétéran se borne alors à faire ce qu'on nomme *des affaires*.

La charge des notaires est d'une cherté effroyable; elle passe cent mille écus : il est évident qu'on ne donne point une pareille somme pour des profits modérés; aussi plusieurs notaires ne sont plus au vrai

que des marchands d'argent, des courtiers, des entremetteurs : quelques-uns se sont rendus coupables de délits, qui intéressent l'ordre public, comme de grater les actes, de faire des minutes antidatées, &c.

Les actes sont certainement les objets les plus importans de la société. La certitude de la propriété, la jouissance paisible, en un mot le bonheur de la vie des propriétaires dépendent d'un mot souvent mal placé, ou mal à propos introduit dans un acte.

Le bavardage, le galimathias, les amphibologies, sont la source de mille procès, & font gagner les procureurs, camarades des notaires, pourvu toutefois que ceux-là amenent dans leur boutique de fortes *directions*. Le notaire sait les faire durer, & sa fortune est faite; celui qui sait se lier avec les procureurs les plus diaboliques, métamorphose bientôt ses sabots & sa besace en quarante, cinquante, ou même quatre-vingts dix mille livres de rente; & alors il passe à un autre sa

charge lucrative, & dont le prix s'accroît de jour en jour.

Les notaires en défaut ne font plus de voyage en Hollande ; ils se brûlent la cervelle dans leur lit, ou se coupent le col au haut d'une gouttiere. On se souvient du notaire Deshayes, condamné à être pendu, mais qui s'escamota de maniere qu'on ne pendit qu'un mannequin.

Les charges de notaire passent cent mille écus, comme je l'ai dit; ainsi, quand trois notaires sont assemblés, ils forment un million. Au bout de sept à huit années *ils ont fait leurs orges*, suivant l'expression du peuple; c'est-à-dire, qu'ils se retirent avec une fortune opulente, & ils sont encore imberbes ; ce que c'est que de fraterniser si bien avec l'agiotage moderne !

Quelle joie pour le notaire qui ne veut pour gendre que des notaires, qui marie ses quatre filles à des notaires, qui veut que son fils, que son neveu soient notaires ! il voit un million & demi à sa table rien qu'en tabellionage.

Comment ces charges ont-elles plus

que triplé en moins de vingt années ? Les gains sont donc considérables ? Et voilà cent treize individus qui, l'un portant l'autre, doivent prélever sur le public une assez jolie somme ! Cent treize notaires avec des charges de cent mille écus, & qui passent rapidement de main en main ! O pauvre peuple, c'est toi qui supportes le contre-coup de toutes ces charges !

Emprunteur.

TEL emprunte comme un gouvernement tant qu'on veut lui donner, laissant à l'avenir, & au vague des événemens, le jour où il rendra ; il endort ceux à qui il parle, leur fait des promesses illusoires, & se rabat à la moindre somme, quand il lit sur le visage de l'intercédé quelque nuage contraire.

Suivez-le ; il court tout le matin, il entre dans vingt maisons ; il en a trouvé quatorze d'inexorables, mais six lui ont donné. Cet emprunteur a un ton de voix

gémiſſant ; il ſe lamente ſans ceſſe, ſe plaint de la dureté des hommes, & ſoutient qu'il n'y a plus d'humanité ni de vertu ſur terre que dans le cœur de la dupe, qui lui tend un louis d'or; car après en avoir demandé dix, il ſe contente de vingt-quatre livres.

Il baiſſe ſubitement ſes prétentions, quand on défend courageuſement ſa bourſe, & au milieu de ſa rhétorique plaintive & de ſa morale miſanthropique, il ne vous taxe qu'à un petit écu. Cet emprunteur doit ainſi cinquante mille francs en petits écus & en pieces de douze ſous ; c'eſt un mendiant ſouple & hardi dont le front ne rougit point, & qui, aguerri à ces demandes journalieres, obtient par des phraſes importunes, & par une déclamation menſongere, ce qu'on devroit lui refuſer ſans miſéricorde.

Ce vil métier ne peut s'exercer qu'à Paris, parce que c'eſt dans cette ſeule ville qu'un comédien de cette eſpece a la facilité de répéter cent fois ſon rôle ſans être démaſqué d'abord, ſoit en changeant

de maiſon, ſoit en haranguant les perſonnes ſelon leur caractere : il aſſocie ſa femme à cet emploi ambigu ; celle-ci larmoye chez le marchand d'étoffe pour ſix aulnes de taffetas, tandis que le mari jérémiſe chez l'horloger, car quand on veut prêter une montre à ce lamentateur, il l'accepte ſans difficulté, & la porte ſoudain au mont de piété.

Il faut qu'il ait un Taliſman en poche. Vous lui entendrez répéter les mêmes paroles; elles lui réuſſiſſent partout, & preſque toujours. Ecoutez bien ; il ne lui faut plus qu'un léger ſecours pour ſortir d'embarras ; ſes meubles ſont ſaiſis, les huiſſiers environnent ſa maiſon; mais ſes meubles, comme s'ils étoient gardés par des fées ou par des génies inviſibles, ne s'enlevent point, malgré toutes les ſentences qui ont pluſieurs années de dattes, & les *référés*, qui tous échouent.

Comment arrête-t-il d'une main la horde des huiſſiers, en tendant l'autre inceſſamment à tous ceux qu'il rencontre ? Oh ! c'eſt qu'il reſſemble à un autre

emprunteur qui doit beaucoup, & à qui l'on prête toujours. Tous deux semblent insaisissables, tous deux annoncent l'ordre prochain, & augmentent leurs dettes; tous deux persuadent qu'ils vont être bientôt dans la situation la plus brillante, & ils empirent; tous deux trouvent de l'argent avec de belles paroles; tous deux enfin attendent le jugement dernier pour liquider leurs affaires; ce sera en effet le jour où ils satisferont leurs créanciers.

Pourtraire.

QUAND vous débarquez à Canton, un Chinois vient, vous regarder fixement, & vous dit, je vous rapporterai votre portrait demain: sa mémoire forte saisit tous vos traits; elle vous a peint & vous êtes ressemblant. Ces peintres ne sont pas quinze fois six heures à vous examiner, à vous ennuyer; ils ne vous tiennent pas dans une attitude gênante, qui vous moleste & qui vous endort. Voilà une maniere de peindre très-heureuse.

Quelle feroit commode, aujourd'hui que tout le monde fe fait pourtraire & graver, qui pis eft ! Point d'avocat qui ne fe faffe peindre modeftement en Cicéron ; point d'auteur qui ne veuille que fon air de tête repréfente Apollon ; point de prince fur-tout qui n'exige dans fon portrait, non feulemeut la majefté, la dignité, mais quelque chofe, s'il étoit poffible, au-deffus de l'humain.

Un graveur homme d'efprit, & qui faifoit commerce d'eftampes, vendoit les princes pendant leur vie & les auteurs après leur mort. Il difoit d'une planche gravée : *il faut fe dépêcher de tirer, car le prince ne vivra pas long-temps.*

Si vous voulez voir une collection curieufe, allez chez M. Pujos. Là, vous trouverez une foule de têtes d'auteurs, mais très - peu de fpirituelles ; vous y verrez Montefquieu fans décoration, & M. Blin avec un *cordon bleu.* M. Pujos a voulu tranfmettre au fiecle fuivant toutes les phyfionomies de ceux qui ont manié la plume ; elles font d'une rare reffem-

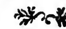
blance ; mais comme le disoit fort bien une femme célebre, *le défaut des gens d'esprit, c'est de manquer d'esprit.* Le talent est tout autre chose : plus un homme a de talent, moins il a d'esprit en général.

Tous ces portraits sont paisiblement entassés les uns sur les autres, reposent fraternellement dans le même carton, tandis que les originaux, en proie à la rivalité, se fuyent, s'évitent, & tourmentés par les accès de l'amour-propre, se livrent les combats qu'inspire le fol amour d'une fausse gloire.

Il y a en Europe cent-trente-six millions d'hommes, & dans ce nombre sont au plus trois cent cinquante penseurs qui s'occupent du bonheur de l'espece : on diroit que les gens de lettres abondent à Paris ; plusieurs il est vrai usurpent ce titre, mais de fait il n'y a pas vingt-cinq écrivains dans la capitale qui suivent la carriere habituellement : la carriere littéraire n'est battue que par un très-petit nombre d'auteurs ; je parle de ceux qui

alimentent le public de productions suivies, utiles ou intéressantes, car on n'est pas auteur pour avoir fait, dans le cours de sa vie, un madrigal ou une tragédie, un logogriphe ou une nouvelle historique, ou pour avoir traduit un roman, car on fait un traducteur en six semaines. La paresse saisit ceux qui ont obtenu quelque chose, & ils décorent leur nullité ou leur sécheresse des mots du renard de la fable.

On peut faire honneur à ces gens de lettres peu nombreux, de plusieurs améliorations récentes, & qui en préparent d'autres plus importantes. C'est à la suite des bons principes que naissent les idées génératrices faites pour s'emparer des têtes saines & des cœurs droits ; & il y en a par-tout, ainsi que l'ont prouvé les assemblées provinciales.



Assemblée provinciale.

L'ASSEMBLÉE PROVINCIALE de l'Isle de France s'est tenue à Melun. Les scéances ont donné de bons mémoires, & c'est une époque heureuse, que celle qui a enfin réuni les lumieres de plusieurs têtes dispersées. Nous sommes plus riches que nous ne comptions en hommes véritablement instruits & en généreux citoyens. On a vu des personnes d'un rang distingué offrir ce patriotisme populaire, qui sembloit être le partage de la classe souffrante & mitoyenne. On a entendu des nobles plaider la cause des roturiers ; on a vu des connoissances politiques dans des personnes qui jadis dédaignoient ces matieres importantes. Enfin des études graves ont succédé à ce ton de frivolité qu'on s'obstinoit à prendre pour le ton national. Ces nouvelles idées préparent les plus heureux changemens, & les générations suivantes béniront le jour où la communica-

tion des vues politiques s'eſt établie ſolemnellement.

L'Agriculture n'a jamais perdu ſa nobleſſe ; mais il étoit tems de démontrer aux êtres nuls qu'on peut être agriculteur & gentilhomme ; & que c'eſt à ceux qui poſſedent les terres à les couvrir de cette induſtrie, qui honore la nature humaine, induſtrie particuliere que le payſan, dans ſon indigence, avoit pu ſoupçonner ſans doute, mais non déployer à ſon gré : on ne diſputera point à la nobleſſe ſa prééminence, lorſque dans ſes divers domaines elle aura rendu la terre floriſſante & ſuperbe.

Ce genre de gloire, qui l'aſſimilera aux anciens patriarches, aux Rois grecs célébrés par Homere, & à ces fiers Romains qui jetterent les fondemens de la conquête de l'univers, vaudra bien la ſtérile gloriole à laquelle ſe ſont condamnés nos nobles de traîner une épée dans une triſte garniſon, de jouer aux cartes, & de mener des femmes au ſpectacle.

Heures

Heures des repas.

Les paveurs, les maçons, les tailleurs de pierres, dînent toujours à neuf heures du matin. Louis XIV dînoit à midi, comme on fait encore dans les colléges & dans les provinces. Il y a trente ans on se mettoit à table à une heure ; aujourd'hui on ne dîne qu'à trois heures & demie. Jadis on mangeoit deux par deux sur une même assiette, & les amans buvoient dans le même vase ; aujourd'hui chacun a son assiette ; mais la politesse du maître & de la maîtresse du logis consiste à savoir prier leur monde de maniere que telle femme se trouve avec son amant. On soupe à onze heures & demie ; on fait des visites à dix heures du soir ; c'est le tems de la société : les femmes veillent & fuyent les rayons du soleil.

Le dormant du quinzieme siecle est remplacé par un plateau immobile, mais

ce plateau eſt favorable ; il diſpenſe de ces plats énormes qu'on appelloit pieces de réſiſtance : des plats légers circulent autour de la table ; on voit donc la décoration du deſſert à travers la fumée du potage.

Il y a ſur nos tables, pour le deſſert, décoration d'été & décoration d'hiver ; au mois de janvier on voit les décorations givrées, mais ce givre eſt artificiel, & il ſe fond à la chaleur, ainſi que celui de la Nature. J'ai vu, ſur une table de douze pieds, une rivière dégeler, les arbres verdir, les fleurs éclorre, & le printems naître avec ſa robe verte.

Le ſablé des deſſerts ! Pouvoit-on imaginer la puérilité d'un tel luxe ? Ce ſâblé eſt compoſé de la poudre de marbre blanc : on teint ce marbre de toutes manieres. Il faut qu'un officier ſoit ſableur ; s'il ne connoît pas les décorations de tables, il n'eſt pas reçu.

La ſociété ne ſera bien perfectionnée à Paris, que lorſque l'heure des repas ſera à ſix heures du ſoir, & celle des ſpecta-

cles à neuf. C'eſt alors qu'on pourra ſe livrer à des occupations ſuivies, & marier le travail & le plaiſir.

Parterres aſſis.

TOUS les parterres ſont aſſis préſentement, excepté celui de l'opéra. De même qu'il y a eu des diſputes tacticiennes ſur *l'ordre mince* & *l'ordre profond*, de même on a beaucoup diſputé ſur le parterre debout ou aſſis. Les auteurs, les gens ſenſés, les véritables amateurs de l'art, ſont pour le parterre aſſis ; mais ſi les banquettes ſont étroites & incommodes, ſi l'eſpace que tient un homme eſt meſuré de maniere qu'il lui ſoit interdit d'avoir les cuiſſes un peu longues, il vaudroit beaucoup mieux un parterre debout, pourvu qu'on y pût flotter à ſon aiſe

Lorſqu'on a fait ſubitement paſſer le prix des places, ſur les deux théâtres, de vingt ſous à quarante-huit ſous (& per-

ſonnne n'a réclamé pour le public), on auroit dû être plus attentif dans la conſtruction eſpacée des banquettes, mais le public à Paris n'a point de repréſentans. Il faut de longs murmures pour faire tomber les plus petits abus. Nos parterres n'ont pas encore la commodité qu'ils devroient avoir. N'eſt-ce donc pas aſſez de payer quarante-huit ſous & d'appercevoir autour de ſoi des bayonnettes ? Quand le comédien & le miniſtere ſont ſatisfaits, pourquoi le ſpectateur ne le feroit-il pas, en ayant la permiſſion de ſe placer à ſon aiſe, & d'étendre ſes jambes ſans éprouver de gênes douloureuſes ?

Ces parterres nombreux de cinq à ſix cens perſonnes ſont exactement ſous la clef: on n'entre & l'on ne ſort qu'après le jeu de la ſerrure ; il faut frapper pour pouvoir ſortir. C'eſt encore-là une de ces ſervitudes incroyables auxquelles le public ſe ſoumet, & qui ont bien droit d'étonner l'étranger, car ſi le feu prenoit, il faudroit encore quelques minutes pour

brifer les portes. Les ouvreufes font lentes à obéir au fignal qu'on leur donne ; enfin, l'idée d'être enfermé fous la clef & d'être environné de fufils, détruit dans certaines ames tout l'effet de la comédie ; verrouiller fix cens hommes fous la main de trois femmes ! Que direz-vous, Anglois, Ruffes, Allemans, Polonois ? parquer ainfi, dans un efpace étroit, des auditeurs payans ! Le vrai n'eft pas toujours vraifemblable.

Il y auroit économie de temps à placer tous les fpectacles dans un même endroit. Les acteurs y gagneroient, car les fpectateurs fe reverferoient inceffamment d'une falle dans une autre. La plupart ne veulent qu'employer quelques heures de loifir, & le fpectacle leur devient indifférent, pourvu que ce foit un fpectacle.

Quand on arrive à un théâtre, & qu'il eft plein, les diftances qu'il faut franchir, pour fe rendre à un autre, rebutent, & l'on perd tout-à-la-fois fon tems & le plaifir. En réuniffant dans un même endroit

tous les théâtres, il n'y auroit qu'un quartier livré au tumulte, les autres feroient paisibles ; les fantassins ne tomberoient pas dans quatre ou cinq défilés de voitures ; on ne manqueroit jamais son coup, lorsqu'on voudroit s'amuser.

Le voisinage des théâtres enfin rendroit l'émulation plus vive ; mais pour perfectionner ce noble amusement, il faudroit encore détruire les privileges exclusifs des troupes, & laisser à l'art sa liberté, sauf la censure morale des pieces, qui appartient de droit au gouvernement. Alors nous aurions des acteurs, & nous n'entendrions plus parler des *gentilshommes ordinaires de la chambre*, singuliers personnages qui se trouvent mêlés, on ne sait pourquoi, à l'art des Corneille & des Moliere.

J'ai publié quelques mémoires à ce sujet lors de ma rixe avec les comédiens ; j'ai mêlé à ce procès comique des observations pleines de justesse, & qu'on n'a point écoutées.

Depuis que les parterres sont assis, ils

ſont plus brayans, plus clamateurs que jamais ; ils exercent ſur les comédiens une ſouveraineté plaiſante qui les fatigue ; la lutte opiniâtre entre les acteurs & le parterre, devient un ſpectacle nouveau & curieux qui remplace celui qu'on attendoit. Le tapage ſe ſoutient pendant pluſieurs heures, & paroît ſatisfaire l'aſſemblée ; les gardes depuis peu ſont immobiles.

C'eſt ce même parterre qui acquitte la dette de la nation ; c'eſt lui qui accueille les héros & qui les récompenſe ; c'eſt lui qui a diſtingué le prince *Henri* ; c'eſt lui qui paye enfin un tribut authentique à chaque eſpece de talens. Le Roi de Suede arrive à l'opéra lorſqu'il étoit commencé ; le parterre fait baiſſer la toile & redemande l'ouverture.

Aucune nation n'eſt ſuſceptible de ces vives démonſtrations qui honorent tour-à-tour les hommes célèbres dans tous les genres. La ſenſibilité, l'enthouſiaſme, ſe communiquent dans un inſtant ; l'hommage eſt prompt, il n'eſt point médité :

aucun peuple n'a su récompenser de cette maniere, ni sur-tout avec autant de vivacité & de grace.

Il sait créer les allusions les plus fines & les plus délicates ; les tournures les plus ingenieuses sortent tout à coup de ces hommes assemblés ; c'est l'éruption d'un volcan ; les acclamations ne forment qu'une seule voix.

Si jamais peuple pouvoit le disputer au peuple François, ce seroit le peuple d'Athènes. Au portrait du juste, tous les yeux se fixent sur Aristide. Quand Thémistocle après la bataille de Salamines, paroît à l'assemblée des Amphyctions, tout le monde se leve devant lui. Alexandre, au milieu de ses conquêtes, & au faîte de la gloire, ambitionne le suffrage des Athéniens.



Préceptorat.

PRÉCEPTEURS, que vous êtes à plaindre, & que l'on eſt injuſte envers vous ! Si votre élève ne profite point de vos ſoins aſſidus, ſes parens en rejetteront la faute ſur vous ; ſi au contraire il fait des progrès, ſes parens les attribueront aux heureuſes diſpoſitions de l'enfant & point à votre mérite, à vos travaux, à vos efforts. Vous ſerez payés d'ingratitude, & votre élève & leurs parens aſpireront à ſe ſéparer de vous comme d'une nourrice, dont le nourriſſon eſt ſevré. Encore ſi vous étiez prêtre, les parens de votre diſciple s'emploieroient à vous faire avoir quelque pauvre canonicat, ou une place de chapelain, avec l'expectative d'une cure de village.

Le préceptorat bannal (c'eſt-à-dire celui qui va de maiſon en maiſon) n'a point les mêmes déſagrémens, mais il en a d'autres. Ses plus beaux ſuccès ne du-

rent que cinq ou ſix ans ; après quoi on eſt effacé par des concurrens qui auront le même ſort, & qui vont mourir à l'hôpital. Ces poſtes-là ne menent à rien de mieux.

Une place de précepteur eſt donc un triſte emploi, ſauf les exceptions ; mais ſans argent il eſt moralement impoſſible d'acquérir de l'argent dans aucun lieu de la terre, où l'argent monnoyé eſt connu.

Ex nihilo nil ſit divinitùs unquam.

Il n'y a point de fermier de campagne qui n'ait d'avance dix mille francs tournois en uſtenciles de labourage, en chevaux, en bêtes de ſomme, en harnois, cochons, volailles, proviſions de vins, de bled, de lard, de vaſes de terre, de marmites, & un précepteur n'a que du latin en tête, & quelque peu de géographie pour toute avance. Pauvre avoir ! Savans écoliers, ſortis du collége & couronnés à l'univerſité, il vous faut donc abjurer toute idée de préceptorat bannal

ou privé. Un *métier* vaut mieux que *rente*, dit le proverbe : apprenez donc un métier, cela vaudra mieux pour votre bonheur, je vous le certifie.

Un prince nauffragé, jetté par les vagues ſur un rivage lointain, n'auroit point de meilleure reſſource que d'exercer une profeſſion comme celle de peintre ou de muſicien, de maître de danſe, d'eſcrime, de ſoldat ou de charpentier. Le petit-fils de Tamerlan demande aujourd'hui l'aumône dans les pays où ſon grand-pere régnoit ; oui ! dans le Mogol.

Ludit in humanis divina potentia rebus.

Aujourd'hui cependant quelques écoliers regardent comme un moyen de ſalut de paſſer dans la Penſilvanie avec quelques lettres de recommandation, & d'entrer comme ſous-maîtres dans un collége : ces places-là ſont moins amovibles qu'un préceptorat privé, mais il faut, avant d'y aller, apprendre un peu d'anglois, & cette étude eſt plus difficile qu'on ne penſe.

Un homme de mérite réduit à être précepteur ! De toutes les épreuves de la vie, c'eſt une des plus triſtes & des plus cruelles. Voici qu'un homme (le 15 décembre 1787) entre chez moi ; une voiture élégante l'attend à la porte. Monſieur, me dit-il en entrant, je vous prie de m'aider dans le choix d'un précepteur. — Volontiers, Monſieur. — Celui que je deſtine à mon fils doit avoir fait de très-bonnes études, car il doit lui enſeigner le latin & le grec ; ſans le grec, Monſieur, l'antiquité nous eſt voilée. — On aura un précepteur, Monſieur, qui ſaura le grec. — La connoiſſance de l'hiſtoire & de la géographie eſt indiſpenſable, ainſi qu'une teinture de phyſique ; mais j'inſiſte ſur-tout pour qu'il ſache ſa langue & pour qu'il poſſede l'uſage du monde, ce qui comprend les jeux de la ſociété ; il faut donc qu'il ait l'air d'être bien né, car il doit manger à ma table. — Je ferai des recherches, Monſieur. — Les mathématiques ne doivent pas lui être étrangeres, ainſi que le

deſſin, ne fut-ce que pour ſuivre les leçons des maîtres. Un certificat bien en regle de bonnes mœurs, eſt de premiere néceſſité ; vous en conviendrez. — Oh! c'eſt l'eſſentiel. — Un caractere doux, honnête, ſans humeur ; un homme qui ſache parler & ſe taire, c'eſt ce qui convient. Enſuite je ne ferai pas fâché, quand on donnera un concert chez moi, qu'il ſache prendre un violon pour faire ſa partie, d'autant plus qu'il pourra ſurveiller le maître de muſique. Vous entendez? — Oui, Monſieur. — Mon fils doit voyager : il eſt donc de néceſſité abſolue que ce précepteur puiſſe lui apprende au moins l'anglois, l'italien & l'allemand. — Monſieur votre fils ira-donc à Londres, à Rome, à Vienne ? — Certainement, Monſieur ; voilà pourquoi j'exige que le précepteur de mon fils ſache monter à cheval en cas de beſoin, faire des armes, & un peu deſſiner, afin de rapporter du voyage, dont je payerai les frais, quelques points de vues de Suiſſe ou d'Italie, & les principaux monumens des grandes villes. Il

ne manquera point de lettres de recommandation ; & comme aujourd'hui on parle beaucoup politique, il faudra, pour son intérêt, qu'il se mette au fait des intérêts des diverses puissances : ce n'est point que je veuille un poëte chez moi, Monsieur; mais quand il s'agira d'un petit divertissement pour la fête de mon épouse, femme adorable, comme il aura fait de bonnes études, je désirerois qu'il fût tourner un couplet passablement. J'oubliois encore de vous dire, Monsieur, qu'ayant reconnu que les précepteurs écrivoient fort mal, je demande que le précepteur de mon fils ait une belle main, afin de diriger la sienne de bonne heure. L'arithmétique; cela va sans dire, puisque nous sommes convenus qu'il sauroit l'algebre. — Mais quel âge voulez-vous qu'il ait pour toutes ces choses-là? — Vingt-cinq ans, ni plus jeune ni plus vieux : mais pour reconnoître, Monsieur, la considération que j'aurai pour un tel homme, que vous honorerez de votre choix, après l'examen le plus refléchi, le cas extrême

que j'en ferai, la reconnoiſſance diſtinguée que je lui témoignerai ; c'eſt que je lui donnerai outre ma table (comme je vous l'ai dit) ſix cents livres par année ; leſquels ſix cents francs feront convertis en rente viagere, l'éducation finie, & immédiatement après les voyages.

A ces mots je me levai, en lui diſant avec le plus grand ſang-froid poſſible : *Je vous chercherai, Monſieur, un tel homme, & ſi je le trouve, je ne manquerai point de vous l'adreſſer.*

Le Cardinal de Polignac.

Il avoit été confident de toute l'affaire du prince de Cellamare, & le dépoſitaire du complot fait pour enlever le Régent, un ſoir qu'il reviendroit, comme à ſon ordinaire, de la petite maiſon de madame de Parabere à Anieres, accompagné ſeulement de quatre gardes, les trois quarts du tems ivres, & pour enſuite le transférer à force de relais ſur les côtes du

Poitou, où attendoient pour cela deux frégates espagnoles. Le Roi d'Espagne, qui se trouvoit le long des Pyrénées, sous prétexte de visiter les frontieres, seroit venu à grandes journées à Paris, se faire déclarer Régent, à l'aide de tout le parti du duc du Maine, & de l'intrigue du Polignac.

Tout s'étant découvert par une courtisanne (& depuis ce tems-là les courtisannes ne sont pas indifférentes à l'administration), le Régent avoit trouvé le moyen d'avoir en original le fameux ouvrage intitulé *Filtz-Moris*, écrit tout entier de la main de Malezieu, homme de confiance de la duchesse du Maine, avec de longues notes en marge de la main du Cardinal de Polignac.

Le Cardinal n'en savoit rien, & le Régent ayant affecté de lui faire la meilleure mine du monde, même après l'exil du duc & de la duchesse du Maine, il croyoit n'être pas découvert, & payoit d'assurance. Enfin, se trouvant un jour, le matin, au chocolat du Régent, le prince le tira à part dans

dans une embrasure de fenêtre, lui parla de l'affaire de madame la duchesse du Maine. J'avois toujours bien prévu, Monseigneur, lui répondit le Cardinal, que la grande vivacité de la duchesse la perdroit; je le lui ait dit vingt fois: il faut malgré moi convenir de son étourderie.

Ce fut alors que le Régent lui dit, d'un ton goguenard : M. de Polignac, c'est assez long-temps jouer la Comédie; croyez que je sais tout, & reconnoissez votre écriture. Croyez-moi, partez pour Anchin, pour y faire des réflexions ; j'ai donné ordre à un gentilhomme ordinaire de vous y accompagner & d'y vivre avec vous.

D'un autre côté, le Cardinal n'eut pas même les regrets de madame du Maine; car le Règent eut soin de ne pas lui laisser ignorer la façon dont il avoit parlé d'elle.

Quand on lit l'anti-Lucrece de ce Cardinal, s'imagineroit-on qu'il eût trempé dans des affaires tumultueuses & de cette espece? Son poème est un des plus beaux

que je connoiſſe : il porte une empreinte vraiment religieuſe. Dès ma plus tendre jeuneſſe le nom de *Polignac* ſonnoit ſi bien à mon oreille ! il réveilloit en moi l'idée des vertus les plus rares, jointes à un beau talent poétique.

Depuis que j'ai lu l'hiſtoire, pourquoi le poëme du Cardinal, qui eſt toujours le même, me fait-il moins d'impreſſion ? pourquoi ſon nom, que je chériſſois, n'eſt-il plus reſpecté dans ma mémoire ?

Quoi ! des ſyllabes jadis ſi pures ne font plus le même effet ſur moi ; qu'il eſt malheureux de ſavoir l'hiſtoire !

Meſſieurs Cupis, pere & fils.

M. Cupis pere étoit un maître à danſer ; il avoit mis au monde la *Camargo*, célebre danſeuſe de ſon tems. Lorſqu'il vint pour me donner la premiere leçon de menuet, il avoit ſoixante ans ; j'en avois dix, j'étois auſſi haut que lui. Il tira de ſa poche un petit violon, dit *po-*

chette, m'étendit les bras, me fit plier le jarret; mais au lieu de m'apprendre à danſer, il m'apprit à rire: je ne pouvois regarder les petits yeux de M. Cupis, ſa perruque, ſa veſte, qui lui deſcendoit juſqu'aux genoux, ſon habit de velours ciſelé, je ne pouvois entendre ſes exhortations burleſques, pour faire de moi un danſeur, accompagnées de ſes ſoixante années de danſe magiſtrale, ſans une dilatation de rate. Jamais il ne vint à bout de me faire obéir à ſon aigre violon; j'étois toujours tenté de lui ſauter par-deſſus la tête. Le ſoir je faiſois à mes camarades, la deſcription de M. Cupis de pied en cap; ſans lui je n'aurois pas été deſcripteur: il développa en moi le germe qui depuis a fait le *Tableau de Paris*. Il me fallut peindre ſa phyſionomie groteſque, ſes bras courts, ſa tête pointue; & depuis ce tems-là je me ſuis amuſé à décrire.

Son fils fut auſſi un violon aſſez diſtingué, mais il fit mieux que de filer des ſons. Agriculteur retiré à Bagnolet, il

devint l'homme qui, depuis la création du monde, ſut faire produire à ſes arbres les plus belles pêches : leur ſaveur, leur groſſeur, leur velouté, n'ont rien eu d'égal dans les climats les plus fortunés. Des expériences ſuivies, une attention particuliere, des vues fines leur attribuerent une propriété unique. J'ai vu de ſes pêchers taillés de ſes mains, qui, en eſpalier, avoient quarante-deux pieds d'envergeure.

Ainſi la Nature toujours docile, toujours reconnoiſſante, & jamais ingrate, obéit à l'induſtrie humaine, & récompenſe libéralement les ſoins patients de la culture.

Je voudrois que l'on donnât à M. Cupis le ſurnom de *pêcher*, & que quiconque auroit cultivé un arbre juſqu'à la perfection, en eût le ſurnom. Celui de tous les peuples qui a le mieux entendu ſes intérêts, les Romains paroiſſent avoir été les ſeuls qui aient connu tout le parti avantageux qu'on pouvoit tirer de ces dénominations particulieres. La gloire qui

en rejailliſſoit ſur les individus, valoit bien celle que l'on tire parmi nous du nom d'un chétif & triſte village, ou d'un fief plus meſquin encore. Mais pour réuſſir parfaitement dans une choſe, il ne faut point en ſortir. Les autres arbres fruitiers de M. Cupis, quoique ſoigneuſement traités, n'avoient pas la beauté de ſes pêchers, tant il faut la vie d'un homme, non-ſeulement pour un art, mais pour une portion de cet art même. Ceux qui ont excellé en tout genre, n'ont guères pratiqué qu'un point fixe & précis. La Nature a départi à chacun de nous ſes dons & ſes largeſſes avec une ſage économie. Elle a ſoin de n'en écraſer aucun de nous.

Mais quel revers pour ceux qui cultivent ces beaux fruits, qui s'y complaiſent, qui aiment ces travaux innocens & doux, lorſque la grêle vient les frapper; lorſque le ciel irrité, lance des pierres tranchantes contre les tendres végétaux, & les fruits, qui déjà ſe coloroient! Quel jour déſaſtreux que celui du 13 juillet 1788;

il mérite d'être gravé en caracteres de deuil.

Les beaux fruits de Montreuil, de St. Germain-en-Laye, & de trente villages situés dans la même direction, tomberent avec les feuilles des arbres déchirés & mutilés. Ce fût une nuée de glace, qui créva tout-à-coup, qui se décomposa sous l'action du vent, & qui, plus terrible qu'une faux aiguisée, offrit l'image d'un désert à la place des trésors de la fécondité. Accourez, commis de la taille & du taillon, venez avec *vos cotes & vos saisies*; relevez ces arbres brisés; faites renaître une nouvelle récolte. Mais non, fuyez; les gémissemens de la campagne vous poursuivent, vous n'obtiendrez rien; eh! qu'oseriez-vous demander encore à cette terre désolée?

Le Monarque s'est trouvé lui-même ce jour-là au milieu du désastre & sous un ciel qui lapidoit la terre; il a vu de près les fléaux inattendus dont la Nature greve encore les rudes travaux des campagnes. Ce ne sont point ces malheurs-là

qu'il peut écarter, non; mais qui doute que témoin de ces ravages, ſur la portion la plus laborieuſe de ſes ſujets, il ne veille à dompter les autres ennemis de ces bons & utiles cultivateurs?

La Forme.

SAVEZ-VOUS ce que c'eſt? Dieu vous préſerve de le ſavoir. On perd le *droit* quand on a la *forme* contre ſoi. Le procureur *Denizart* a fait un dictionnaire curieux : c'eſt le guidâne de toute cette confrérie, connue ſous le nom d'*huiſſiers*, de *greffiers*, de *procureurs*; ils ſont tous armés de ſacs pleins de griffonnage inintelligible.

Tel gentillâtre, à dix lieues de Paris, lit attentivement *Denizart*, & voici pourquoi; il convoite avec toute l'ardeur du déſir des gens riches d'enclaver dans un parc le petit héritage d'un pauvre homme ſon voiſin, parce qu'il aime à raſſembler des bêtes dans ſon vaſte enclos.

Ce pauvre homme a un âne qu'il aime beaucoup, parce qu'il lui eſt fort utile ; cet âne, en s'égarant ſur l'immenſe quarré de ſalade formé par l'Être ſuprême pour toutes ſes créatures indiſtinctement, ne connoiſſant pas les limites des poſſeſſions, s'avance juſque dans l'avenue du château, & y trouvant de bon foin, le mange. Les valets du gentillâtre frappent l'âne & le mettent en fourriere : auſſi-tôt on détache un huiſſier qui griffonne un *papier timbré*, qu'on nomme *aſſignation* ; mais on ne le porte pas au maître de l'âne, parce que le gentillâtre, qui a lu Denizart, ſait qu'il n'y a rien de plus utile dans une procédure que de *ſouffler un exploit*. Le pauvre homme, qui ne ſait pas épeler la plus belle écriture, redemande tout bonnement ſon âne, & vient au château, le bonnet à la main, ſaluant tous les valets du gentillâtre, qui tous ſe moquent de lui.

A quelques tems de-là on tire tout-à-coup à ce pauvre homme un boulet de canon, qu'on nomme *ſentence par défaut*, qui condamne le maître de l'âne à des

dommages & intérêts qui excedent de beaucoup la valeur de tout ce qu'il possede, & c'est encore *Dénizart* qui a inspiré cette magnifique invention au possesseur du château.

On envoye un *huissier*, qui apporte un autre papier, qu'on nomme *commandement de part le Roi & Justice* : le diable ne le liroit pas; jugez de l'étonnement & de la douleur de ce pauvre homme, quand le maître d'école, qu'il va consulter, lui explique, qu'en conséquence de cette *sentence*, tout ce qu'il avoit ne lui appartient plus, que les *dommages & intérêts* auxquels il est *condamné*, pour le foin que son âne a mangé, sont beaucoup plus considérables que tout ce qu'il possede, mais que ce seigneur généreux, par une grandeur d'ame héroïque, veut bien lui laisser son âne, pourvu qu'ils se sauvent promptement tous les deux, & qu'on n'en entende jamais plus parler.

Cette harangue finie, on met l'homme sur l'âne, qu'il embrasse en pleurant; on chasse à grands coups de bâtons ces deux

importuns, *Denisart* triomphe ; le gentillâtre a su mettre sa lecture à profit, on abbat la maison du villageois, on arrache ses arbres fruitiers, & l'architecte de Paris vient tracer sur ce terrain un joli bosquet, car la *forme* l'a ainsi décidé.

Dans tous les frais de procédure, il y a eu toujours un tiers au profit du Roi, à raison du papier timbré, du contrôle, &c. Les reproches sur la cherté de la justice doivent donc se partager & ne pas s'adresser uniquement aux officiers de magistrature ; il y a beaucoup de gens qui ne plaident pas, parce qu'il n'en ont pas le moyen.

On ne connoît pas à Paris le droit de primogéniture ; le Parisien vous dira donc qu'il n'y a rien de plus juste que de partager la succession paternelle en portions égales parmi tous les enfans ; mais le Normand prendra hautement la parole & vous dira, d'un ton affirmatif, que l'expérience prouve que la division des plus riches hérédités, en plusieurs parties, conduit avec le tems à l'indigence les

familles les plus opulentes ; ainsi, selon lui, les peres normands ont très-bien fait d'exhéréder leurs cadets, pour empêcher la décadence de leurs maisons ; on sent bien que c'est un aîné qui parle.

Impitoyables Versificateurs.

QUE ne met-on pas en vers aujourd'hui? Sur quoi ne fait-on pas des vers? Début d'actrices ; voilà un petit versificateur, qui, pour lui faire accepter un rôle, rime dans le journal de Paris. Les sujets les plus frivoles sont consignés dans des hémistiches. Deux actrices se brouillent, & le *comité* ne sait quel parti prendre : elles se réconcilient ; voilà qu'on célebre ce grand événement ; & M. le Chevalier de *** annonce en vers que les deux puissances dramatiques, déposant leur rivalité, ont fait la grace au public de ne point interrompre ses plaisirs.

Un procureur général passe les mers, & au lieu d'apporter un code, il débar-

que avec des vers pour mademoiſelle des Garcins ; cela annonce à coup-ſûr une piece de théâtre rimée, au lieu d'un travail ſur la juriſprudence.

C'eſt l'almanach des muſes qui enfante & fait pulluler cette foule de petits poëtes, les plus inſupportables grimaux & les plus propres à affliger les ſociétés. Ils mettent tout en vers, brouilleries, raccommodement d'actrices, couches des princeſſes, arrivée d'ambaſſadeurs, &c. L'un dit qu'il renonce au parnaſſe, qu'il abandonne les muſes qui ne s'en apperçoivent pas, & il annonce en vers alexandrins qu'il entre au *bureau du contrôle general.* L'autre loue à toute outrance un confrere inconnu, & lui cautionne l'immortalité. Tous ſe croyent trompettes de renommée.

Ce régiment de déraiſonneurs n'ajoute rien à la langue, ne fait que l'énerver ; & quant aux idées, les leurs ſont ſi futiles, qu'en tordant vingt almanachs des muſes, on n'en exprimeroit pas vingt pages de bon ſens.

Le Voltaire, pour me servir de l'expression de St. Augustin, étoit bien *l'animal de la gloire* ; le besoin d'être applaudi étoit devenu en lui un prurit extravagant. Quel spectacle plus étrange que de voir un vieillard âgé de quatre-vingt quatre ans agençant des hémistiches, accouplant des rimes, passant ses derniers momens à élaborer une mauvaise tragédie d'Irene, avortant enfin de cet embryon poétique, s'environnant de comédiens, déclamant, se transportant comme un furieux, & palpitant de joie ou de colere, selon qu'on rendoit bien ou mal son vers alexandrin.

Quoi ! l'expérience de plus de quatre-vingt années aboutissoit à la composition d'une tragédie foible, & il disputoit ce vain laurier, tandis qu'il auroit pu prodiguer les fruits d'une raison profonde & exercée ! Les applaudissemens du théâtre, il n'en étoit pas encore rassasié ; il n'avoit plus que quelques jours à vivre, & il veilloit les nuits pour raccommoder un vers, au ton déclamateur d'un tragé-

dien. Au milieu de ce Paris, où tout étoit changé pour lui, & qui lui offroit une ville nouvelle, il ne respiroit, il n'existoit que pour sa tragédie. O l'animal de la gloire! Je fus si frappé de cette expression, lisant St. Augustin; que je l'appliquai au moment même au vieillard qui écartoit le sommeil pour rimer à quatre-vingt-quatre ans. O Démocrite!

Un paysan qui sait lire, & un peu raisonner, étoit moins loin de ce Voltaire si renommé, que celui-ci ne l'étoit aux théories de Neuton & de Bacon. Qu'est-ce que l'art le plus rafiné a pu ajouter aux conceptions de Voltaire? Tel paysan a autant d'esprit que lui, mais moins de travail & moins de pratique de mots. Une primauté si mince suffit-elle pour enorgueillir un poëte?

Voltaire, Colardeau, Barthe & Dorat, sont morts; Apollon est en langueur. Le regne de la poésie passe: dans cette disette prochaine dont nous sommes menacés, n'est-il point une ressource? le parnasse françois n'est-il pas plus que celui

des muſes grecques, réellement compoſé d'un double mont, d'une double colline, & ſi l'on s'éleve à l'un de ces ſommets ſur la double échaſſe des rimes, n'arrive-t-on pas à l'autre avec la marche fiere & hardie d'une proſe nombreuſe & cadencée ?

Notre poéſie ne vit que de penſées & d'images, & la ſubſtance qu'elle tire des mots, & des expreſſions affectées à ſon langage, eſt au fond peu de choſe. Nous n'avons point, comme les Grecs & les Latins, & même les Italiens, de langage poétique, & la liſte ne feroit pas longue des mots, des tours, & des libertés particulieres à la poéſie françoiſe. Cette pauvreté de la langue poétique n'empêche pas les poëtes d'être en foule parmi nous; mais ſi nous en avons en vers, nous en avons auſſi en proſe; ſûrement Boſſuet, Fénélon, Buffon, J. J. Rouſſeau, étoient poëtes en proſe. Les traductions poétiques de le Tourneur partagent le charme & l'harmonie des vers. Là ſont peut-être nos richeſſes poétiques réelles.

dans les villes qui ont imité la bonne boulangerie.

La bonté du pain dépend d'une manipulation aisée; mais ce qui prouve la force de l'habitude, c'est que hors de la France on mange un assez mauvais pain avec de bons bleds, tandis qu'à Paris il est bon & mieux fait que dans tout le reste de l'Europe.

L'entêtement & l'ignorance empêchent les meilleurs procédés de se répandre. L'ineptie des servantes devient héréditaire. Les prisonniers de Paris mangent un pain beaucoup meilleur que celui qu'on mange dans les cantons Helvétiques. La boulangerie n'a été perfectionnée qu'à Paris, & les ouvriers supérieurs se sont formés à son école. Je le répéterai mille fois jusqu'à ce que les étrangers se corrigent, ne pas vouloir manger de bon pain! O entêtement étrange!

Les boulangers, après leurs travaux, sont sur le pas de leurs portes, à-peu-près nuds comme des modeles d'académie; ils sont blafards, enfarinés, & n'ont

pas le visage rouge des bouchers ; leur métier est plus mal sain : il faut les récompenser par quelqu'estime de ce qu'ils perdent en santé dans des travaux assujettissans, & plus rudes qu'on ne le pense. Après avoir fait le pain, ils le portent dans les maisons, avec des *tailles* en main, qui sont des petits morceaux de bois où ils gravent la quantité de pains qu'ils délivrent : cet usage presque universel est de la plus haute antiquité, & précede peut-être l'écriture ; ce sont les *Quipos* de notre hémisphere.

Les petits pains enlevent malheureusement la meilleure farine, qui bien tamisée, est perdue pour le pain ordinaire : on les fait aussi avec plus de soin. Je voudrois bien qu'il n'y eût qu'une seule panification. Le pain mollet, parce qu'on le paye un peu plus cher avec sa croûte ferme & dorée, semble insulter à la miche du Limousin. Quoi ! encore des livrées destructives parmi les pains nourriciers ! le beau pain mollet a l'air d'un noble parmi des roturiers ; il va descendre dans des estomachs de qualité : la présidente, la duchesse & la marquise ne

veulent tâter que de celui-là; elles regardent le pain de pâte ferme comme ſi c'étoit du foin.

Les expériences & obſervations ſur le poids du pain, au ſortir du four, ont été faites avec toute l'exactitude poſſible; & la police, tenant la balance, s'eſt rendue aux repréſentations des boulangers. Les détails dans leſquels on eſt entré, prouvent à cet égard la vigilance de l'adminiſtration.

Suivez cet homme; il eſt onze heures du ſoir; il achete une livre de pain: la vendeuſe a le coup d'œil ſi juſte & la main ſi exercée, qu'elle ſépare avec le cizeau du comptoir, d'un pain de quatre livres, la livre juſte que réclame cet indigent; avant de ſortir, il en a déjà mangé un morceau. Nobles eſpions de charité, êtres compatiſſans, placez-vous le ſoir aux portes des boulangers! là vous verrez combien d'hommes le malheur frappe de ſa verge inexorable: quelquefois une enfant de huit ans ne fait qu'entrer & préſenter ſa petite monnoye; hélas! c'eſt une demi-livre de pain qu'elle em-

porte pour ſon pere qui eſt perclus. Ah! vous ne ſavez donc pas voir les ſcenes les plus attendriſſantes de la vie humaine, vous qui croyez avoir tout approfondi !

Nos boulangers ne vendent point à faux poids. Comme on leur a aſſuré un gain légitime, ils ſervent le pauvre avec une ſcrupuleuſe équité & une louable exactitude : leur boutique eſt ouverte à toute heure, & ils font exception à la loi des dimanches & fêtes.

Quand le bois eſt rare dans les chantiers, ils ont le privilége d'être ſervis avant tous les autres ; car il faut que le four chauffe avant toute marmite.

Dans des tems fâcheux & difficiles, & certains momens de criſe, le gouvernement vient tacitement au ſecours des boulangers, les indemniſe, leur paye pendant un tems l'excédent du prix des farines, afin d'éviter les bruſques & dangereuſes mutations, & de maintenir le pain à un taux où le pauvre puiſſe atteindre ſans murmure. On leur enjoint ſur-tout de ne jamais rebuter & encore moins effrayer la ſenſibilité de la miſere : c'eſt une vigilance

paternelle, un facrifice fage, une politique humaine, un bienfait inappréciable, car la crainte & l'effroi de manquer de la principale nourriture, s'exagéreroient & se propageroient parmi une multitude immense, à un point qui briferoit le frein de la police; une grande population commande donc un régime tout particulier. *Res facra mifer*; toutes les loix font faites pour la protéger; les difcoureurs contraires ne méritent que le mépris. La politique, loin des regles invariables, doit fe ployer & fe reployer dans tous les fens, varier s'il le faut, avec l'aiguille des minutes, car elle doit marcher avec la férie des événemens, & obéir au courant de la volonté ou du befoin général; telle eft fa force & telle fera encore fa gloire.

C'eft dans les villes réglées par de bonnes loix, que l'on entend ordinairement le plus de plaintes. La raifon en eft fimple; c'eft que les plus petits maux, qui font inféparables des grands biens que produifent les loix, fautent aux yeux

par le contraste, & font grand bruit. La police des grains pour Paris s'approche de la perfection; le pain s'y maintient depuis plusieurs années à un prix raisonnable. Dans plusieurs petits États que j'ai parcourus, la substance de l'homme est subordonnée au caprice du magistrat, & le pain y est plus cher qu'il ne devroit l'être. Le monopole, par exemple, se voile en Suisse & dans plusieurs villes d'Allemagne, sous l'apparence des intentions les plus pures & les plus patriotiques.

La substance farineuse est la base de la vie humaine; Homere appelle la terre *porte-bled*. Personne n'a plus tourmenté la substance farineuse que M. Parmentier; il l'a soumise à son examen dans le maïs, dans les pommes de terre, qu'il a cultivées sous tous les rapports, en appellant dans son champ celles d'Amérique pour les joindre à celles d'Europe. Son zele & sur-tout sa persévérance sont dignes des plus grands éloges.

On a fait dans la plaine des sablons différens essais sur les pommes de terre, qui ont parfaitement réussi. Puissent-elles

y profpérer, & leur culture fe répandre d'après les nouvelles expériences ! on les dédaignoit tellement autrefois, qu'on n'en trouva point à Paris en 1767, pour en planter un champ. L'ignorance & l'erreur faifoient dédaigner une nourriture faine & peu coûteufe. Tel, par des travaux foutenus, a bien mérité des pauvres en leur offrant cette reffource, en tant que la culture d'un végétal ignoré ou dédaigné eft une feconde création. M. Brouffonnet a couvert nos champs de turneps ou gros navets, qui nourriffent les hommes & les beftiaux. M. l'Abbé de Pomerel nous a appris à multiplier les bette-raves champêtres ; voilà de refpectables bienfaiteurs.

L'homme ne vit pas feulement de pain, & il faut avoir le courage de le dire : le bled coûte infiniment à l'efpece humaine, & les plaines couvertes de froment dévorent les travaux des hommes.

On a dit qu'il n'arrive point de barril de fucre qui ne foit teint du fang des negres : on peut dire que le pain que nous mangeons eft abreuvé de la fueur

d'une foule d'êtres malheureux, exténués de travail & de misere, souvent dans un âge peu avancé, & voués à la mort ou à la mendicité, sans asyle & sans ressource, pour s'être livrés à l'agriculture.

Voyez les travaux des moissonneurs, des batteurs en grange. Voyez sous les chaleurs brûlantes du mois d'août ces hommes, ces femmes, ces enfans, courbés sur une terre qu'ils arrosent d'une sueur de sang. Quand ils reviennent dans leurs chaumieres, las, épuisés de fatigue, ils n'ont point de vin pour réparer leurs forces; ils sont attaqués de fièvres intermittentes: ceux qui nous nourrissent, vivent dans la disette. Voyez ensuite les travaux du meûnier, du boulanger, & calculez tout ce que le pain coûte à l'homme, lorsqu'il arrive sur nos tables. Que ne devons nous pas à ceux qui nous offrent des moyens de nourriture moins dispendieux, moins fatigans pour l'espece humaine!

Qu'on n'aille pas croire que je veuille disputer à Cérès & à Triptolème les autels qu'ils ont si justement mérités de la part

des humains, en leur enſeignant à ſe nourrir de pain, & à le préférer au gland des forêts. La reconnoiſſance, pour un pareil bienfait, doit égaler la durée du monde. Je ne dirai pas comme un écrivain, eſtimable d'ailleurs à une multitude d'égards, que le pain eſt une mauvaiſe nourriture, que tant de peuples qui en ont fait uſage dans tous les tems, que la plus grande partie des habitans de la terre, qui ſuivent leur exemple & qui s'en trouvent bien, ont tort de ne pas abandonner un régime obſervé par eux & leurs peres depuis des milliers d'années, pour vivre de riz ou de poiſſon, à l'inſtar de pluſieurs autres peuples : peu importe comment l'homme ſe débarraſſe de la faim, pourvu que la Nature ſoit ſatisfaite. Qu'il ait dîné à l'angloiſe, à la Suiſſe, à la françoiſe, à l'indienne, à la maniere des Limouſins ou des Arabes, qu'il ait dévoré le rosbif, le poiſſon, la chataigne, le riz, la viande cuite ſous la ſelle des chevaux, ou qu'il ait bu le ſang de ce ſuperbe animal; dès-lors que la nature ne pâtit pas, je ne vois pas que l'on ait lieu de ſe

plaindre. Nous devons donc une juſte reconnoiſſance à tous ceux qui nous ouvrent de nouveaux débouchés pour ſatisfaire notre appétit.

Curieux de tout voir à ce ſujet, on m'annonça un jour un homme extraordinaire & qui diſoit me connoître par mes écrits. Il voulut me connoître perſonnellement, & j'allai chez lui.

Voici ſes paroles :

Une page de vos écrits m'a donné envie de vous connoître. Je fais peu de cas du reſte. Accoutumé à ces ſortes de complimens, je lui demandai qu'elle page heureuſe de mes écrits me méritoit cet honneur. J'ai *la poudre nutritive*, continua-t-il. Aſſez vif, quand je ne ſuis pas froid, je l'interrompis, en lui diſant : ſi vous l'avez, cela vaut mieux que la poudre de Roi, que la poudre de projection. — Vous l'avez bien dit ; quand les enfans du Nord ſont venus fondre ſur le midi de l'Europe, ils s'avançoient, détruiſant tout, & cependant leurs hordes immenſes ſe nourriſſoient. Voici *la poudre nutritive*, baſe de leurs feſtins. Il me montra

une poudre qui reſſembloit à celle des marons. Elle étoit jaune ; je la délayai dans le creux de ma main avec un peu d'eau & j'en goûtai ; elle étoit douce, onctueuſe, légérement aromatique.

Le Caraïbe fait une chaſſe de deux cents lieues en délayant cette poudre, c'eſt toujours mon homme qui parle. Si cette poudre étoit connue, les Rois ne trouveroient pas des ſoldats, obéiſſans à tout, pour ſept ſous par jour. L'eſpece humaine ne feroit pas écraſée ſous le poids d'un travail dont la jouiſſance eſt pour les riches ; chacun feroit libre, car quand on ne ſouffre plus de la faim, on a l'eſprit content, on eſt l'égal des plus puiſſans, & l'on n'a plus qu'à ſe réjouir aux rayons du ſoleil.

Je copie ſes paroles. Il me dit que cette poudre étoit ſous les mains de l'homme, cachée dans des racines qu'il fouloit journellement ſous ſes pieds. Son caractere d'indépendance ſe manifeſtoit dans ſon ton, ſon attitude & ſes diſcours : il me proteſta qu'il vivoit libre & heureux,

ſans inquiétude ſur l'avenir, mettant au rang du premier des plaiſirs, celui de ſe promener tous les jours, & pendant cinq à ſix heures.

Je le vis, le 11 décembre 1785 : comme en ce tems-là des idées chagrines me dominoient, & que j'étois convaleſcent d'une maladie qui avoit conſidérablement affoibli mes organes, je ne fis pas aſſez d'attention à cet homme, & je m'en répens aujourd'hui, car il m'avoit dit des choſes ſenſées. Si je le retrouve, je m'attacherai à ſes pas, & je verrai s'il eſt tout-à-fait fou, ou tout-à-fait ſage.

De deux Livres reſtitués à leur Auteur.

On s'écrioit en 1750, heureux qui peut avoir un cocher, & un cuiſinier, inſtruits par le duc de Nivernois ! Le bruit général attribuoit à ce ſeigneur un petit in-12 intitulé *le parfait Cocher*. Il y démontre

que rien ne ruine plus un cheval que de le faire porter & tirer une voiture à deux roues, ſoit charrette, ſoit cabriolet. Ce livre fut imprimé à Paris, avec privilége du Roi. En conſéquence je vis réformer pluſieurs cabriolets, auxquels on ajouta deux petites roues de devant; mais par une mauvaiſe économie, cette réforme bienfaiſante eut peu d'obſervateurs.

On pourroit anéantir le danger des cabriolets en défendant toute voiture qui n'auroit pas quatre roues. Oh! pourquoi ne pas accorder cela à la pauvre humanité? Riches! quatre roues, & je me réconcilie avec vous.

Il me ſemble avoir lu dans le *parfait Cocher*, qu'on ne doit point évider la corne du ſol avec le boutoir, parce que cette façon de ferrer rend les chevaux plus ſujets à ſe bleſſer à la fourchette, par des cloux de rue, par des fragmens de bouteille de verre, par des teſſons de faïence, ou de poterie, ou par de petits cailloux qui font broncher très-ſouvent. Il y a déjà long-tems que les Anglois, gens

réfléchis, ont corrigé cet abus, & que toute la cavalerie royale est ferrée sans *parer* l'intérieur des pieds. Ils ont compris que la substance de la corne retranchée appauvrissoit la corne du pourtour sur laquelle s'attachent les fers avec des cloux, au préjudice du cheval. L'auteur anonyme défend encore de mettre des crampons aux fers à cheval, & recommande au contraire d'amincir les deux extrémités ouvertes des mêmes fers, pour en alléger le poids, très-nuisible à la marche rapide de l'animal. Il ne veut point qu'on coupe la queue des chevaux, très-utile, sur-tout en été, puisqu'elle les défend en bonne partie contre les mouches. La cavalerie angloise ne fit plus couper la queue des chevaux, & la laissa flotter à leur gré, malgré les palefreniers & les soldats cavaliers qui en avoient plus de peine à la nétoyer chaque jour.

Les chevaux de carrosse, principalement dans les grandes capitales, sont sujets à avoir aux pieds & aux jambes des eaux séreuses. Cette maladie vient de ce qu'ils

font faction trois ou quatre heures à la porte d'un fpectacle, qu'ils y fouffrent le froid le plus humide, foit par les boues, foit par les neiges plus ou moins fondues. Il ne veut point qu'on leur lave les pieds avec de l'eau de puits, mais qu'on mene ces chevaux à la riviere, ou qu'on fe ferve d'eau de riviere. Il donne d'autres préceptes très-fages pour conduire & pour conferver tout équipage.

Le duc de Nivernois donna encore au public, fous le nom de fon chef de cuifine, un ouvrage nouveau pour travailler avec plus d'élégance & plus de goût tous les mets. Il a pour titre *les petits foupers de la Cour* (1). Il y recommande la limpidité des fauces, des jus, des coulis blancs,

---

(1) Quelqu'un de ma connoiffance allant demander ce livre dans une bibliotheque publique, le bibliothécaire fe fâcha beaucoup, difant qu'on ne venoit point demander un livre fatirique. -- Eh! Monfieur, lui dit l'autre, calmez-vous, c'eft un livre de cuifine.

des coulis roux, des blancs-de-veaux, des effences de jambons. Il permet rarement l'emploi de la farine grillée & non-grillée, qui abforbe le parfum des épices, & des autres ingrédiens aromatiques.

Il me paroît que le dégré de cuiffon eft un point effentiel, le plus difficile à faifir, & qui exige une longue pratique, une grande attention & une bonne tête. Combien d'œufs frais, cuits à la coque, ne manque-t-on pas, avant d'y réuffir conftamment ? Il en eft de même des autres denrées, fur-tout pour que les légumes fentent leur goût de fruit. La difficulté eft moins grande pour les afperges, les pois verds, les feves, les haricots verds, lês choux-fleurs, les artichaux, les morilles, les champignons, les moufferons, depuis que nous avons la *marmitte américaine*, qui ne tardera pas à devenir d'un ufage général, vu que l'eau la plus dure, la plus féléniteufe devient égale à la meilleure eau pour cuire les légumes. Elle accélere & abrége beaucoup
tous

tous les préparatifs, & les rend plus salubres, moins coûteux & de bien meilleur goût.

Tout ce qui concerne la table a piqué ma curiosité. J'ai vu que des casseroles, des marmites, & autres ustensiles faits à l'instar de la machine de *Papin*, seroient d'un usage admirable, sans le danger imminent de l'explosion de ces mêmes ustensiles, dont on ne surveilleroit pas exactement le dégré de chaleur convenable. Que de bois de chauffage, que de charbons n'épargneroit-on pas tous les ans! Les os de bœuf, de mouton, de cochon, d'oye, de dindon, peuvent se liquéfier à très-petit feu, & prodiguer une substance plus riche, que des livres de chair des mêmes animaux. Leurs os rongés, ou broyés & digérés par nos animaux domestiques, les nourrissent, les engraissent à vue d'œil. Les pauvres, les hôpitaux s'en trouveroient mieux, & les artisans aussi.

Pour suppléer à ces ustensiles *papiniques* trop dangereux, que ne se sert-

n d'une eſpèce de poëles de tôle, fabriués à Paris, & annoncés depuis dix ans! Ces poëles de tôle conſomment peu de bois, & diſtribuent, comme on veut, la chaleur à divers compartimens faits pour une ou deux marmites, pour pluſieurs caſſeroles, pour un coquemar plein d'eau commune, pour une ou deux broches mouvantes, pour un four à pâtiſſerie, &c.

Il faudroit, dans chaque hôpital des enfans trouvés, en choiſir un nombre convenable, pour qu'ils devinſſent cuiſiniers, cuiſinieres; ils apprendroient dès leur enfance l'uſage de ces poëles économiques & des uſtenſiles papiniques.

Il y a des villages en Allemagne, ſur-tout en Saxe, où les enfans de payſans apprennent tous à lire, écrire, chiffrer, & la muſique inſtrumentale, avec un ſuccès étonnant & preſqu'égal. L'art alimentaire donneroit plus ſûrement de quoi vivre à ces jeunes orphelins, dépourvus de préjugés, de mauvaiſes routines; chaque particulier s'adreſſeroit à l'hôpital pour avoir un domeſtique ali-

mentaire. Les aubergiſtes, les traiteurs ſeroient obligés de s'en pourvoir à un bureau de chaque hôpital, & ce bureau régleroit leurs gages reſpectifs, ſelon le nombre de bouches à nourrir dans chaque maiſon publique ou particuliere.

Je voudrois ſur-tout qu'il fût ordonné par une ſentence de police, qu'on eût à ſe ſervir dans les *colléges*, dans les *ſéminaires*, dans les *penſions* & autres *maiſons publiques*, de la marmite américaine, en ce qu'elle conſerve les ſucs nouriciers, & qu'elle tend à la conſervation de la vie des hommes : des végétaux nourriſſans qui n'ont rien perdu à la cuiſſon, deviennent précieux dans toutes ces maiſons, où la jeuneſſe eſt douée d'un vif appétit, & n'a ſouvent, pour le ſatisfaire, que des alimens ſans ſucs, & dénaturés par une mauvaiſe coction. Les légumes d'ailleurs conviennent à l'adoleſcence; & ſi la table des colléges & des ſéminaires eſt peu abondante, elle devroit du moins racheter ſon extrême frugalité, par la bonté des mets. Je conſeille aux parens

de ne point mettre leurs enfans dans toutes penſions où l'on ne fera point uſage de la *marmite américaine.*

Le ſieur *Drapé*, chauderonnier, rue de Grenelle F. S. G., eſt l'artiſte qui a le mieux réuſſi dans la fabrication de cette utile marmite : l'eau de mer cuit même les légumes, ſans leur faire perdre de leurs qualités & ſans nuire à la ſanté. C'eſt un beau préſent des Américains. Nous conſeillons aux Suiſſes, aux Allemands, qui gâtent à plaiſir leurs excellens végétaux par une cuiſſon barbare & deſtructive des ſucs nourriciers, de renoncer à leur routine groſſiere, & d'adopter la *marmite américaine* ſous peine d'être pourſuivis par nos crayons vengeurs : les plantes, les racines potageres, & ſur-tout l'aſperge & l'artichaut réclament la conſervation de leur beau vert ; après avoir flatté l'œil, le goût y gagnera encore.

❦

Passe-partout prédicatoire, &c.

Un passe-partout est ordinairement une clef qui ouvre plusieurs serrures dans une maison religieuse. Celui dont j'ai à parler est d'un tout autre usage, chez les religieux qui montent dans la chaire évangélique.

Un passe-partout, dans l'art prédicatoire, est un panégyrique, qui, au moyen d'un texte différent, s'adapte indistinctement à un saint ou à une sainte, en changeant toutefois le masculin en féminin. Par exemple, le panégyrique de St. Bernard peut servir à la bienheureuse Françoise de Chantal; le sujet en est à-peu-près le même. St. Bernard couroit de côté & d'autres prêcher la foi & les croisades; Ste. Françoise de Chantal couroit de ville en ville fonder des monasteres, & sur-tout couroit après St. François de Sales, dont les vertus l'émerveilloient.

Le panégyrique de St. Bernard peut

ſervir auſſi pour St. Louis, d'autant plus que l'un prêchoit les croiſades, & que l'autre les effectuoit. Un St. Hermite prête ſa vie à tous les Hermites canoniſés. Une Vierge martyre ſe confond avec une autre Vierge martyre; un Confeſſeur reſſemble à un Confeſſeur. Voilà donc des panégyriques qui admettent les mêmes formes, à-peu-près ſemblables à ces éloges d'académies, où le défunt eſt toujours un grand homme au milieu du grand Louis XIV, du grand Richelieu, du grand Seguier, du grand directeur & des grands aſſiſtans. Alors l'éloge fait le tour du tapis verd, & va frapper directement chaque académicien qui hume l'encens du confrere; l'éloge enſuite grimpe aux tribunes, ſaiſit tout vifs les hommes en place qui ſont-là, les dévoue aux applaudiſſemens, redeſcend dans la ſalle; & après avoir tout parfumé, on dit anathême à tous les gens de lettres qui ne ſont pas élogiers, car les encenſeurs-élogiers entreront ſeuls dans le royaume académique.

Il eſt encore un autre paſſe-partout.

Pour peu qu'on rime on qu'on veuille rimer, on fait, ou plutôt on faisoit à Paris des *chansons impromptu*; voici le secret: on étudioit le matin son *Richelet*; on avoit quarante rimes dans la tête; on composoit cinq à six couplets, qui se démontoient & s'emboëtoient: cela ressembloit à ces vers que tout le monde devine.

Ce rare talent n'a plus lieu que chez le bourgeois de la rue St. Denis; mais je ne doute pas qu'il ne se trouve en province de ces poëtes qui émerveillent tout le monde, & pour peu qu'ils ayent de l'assurance, on croit réellement qu'ils sont nés *improvisateurs*; on les regarde comme des enfans privilégiés de la nature: les jeunes demoiselles, qui trouvent leurs noms enchâssés dans ces couplets, avec des éloges sur leur *beauté*, croyent posséder les plus *beaux* génies de la capitale; mais tandis que j'écris, ce *beau* talent n'a plus d'asyle ni même d'auditeurs. J'en suis fâché pour un de mes amis qui y excelloit.



L'Abbé Rouſſeau.

Le ſuïcide eſt un crime ainſi que le duel, parce que l'homme oſe s'inſtituer l'arbitre de ſa vie & ſe rendre juge dans ſa propre cauſe, tandis qu'il eſt dépendant, par toutes les loix divines & humaines. Le ſuïcide & le duelliſte font taire de leur autorité privée les loix, la morale & la religion.

Le duel eſt devenu rare, grace à la philoſophie, qui a démontré que c'étoit le préjugé d'un petit nombre d'hommes ligués, qui d'ailleurs hautains & ignorans, ſe permettoient les plus lâches baſſeſſes, & qui n'eſtimoient leur vie au fond que ce qu'elle valoit.

Les duels, dès qu'il y a la moindre inégalité, ſont de véritables aſſaſſinats. Les loix, qui ne ſavoient comment concilier les maximes du chriſtianiſme & celles des cours, ont vu ceſſer leur embarras, parce qu'on a regardé les ſpadaſſins &

leur épée flamboyante avec le dédain & le mépris dont ils auroient du être couverts dans les fiecles précédens.

Quelques frénétiques fe battent encore au piftolet & même au fufil ; mais quand des hommes confentent à tirer l'un contre l'autre, comme fur une bête fauve, ils fe claffent d'eux-mêmes ; & puifqu'il n'y a plus rien de bon ni d'humain en eux, il faut les laiffer faire : leur férocité eft mieux punie qu'elle ne le feroit par un tribunal de fages.

Lors donc que deux infenfés fe *canardent*, ils délivrent à coup-fûr la fociété de deux mauvais fujets ; eh ! pourquoi la philofophie s'intérefferoit-elle à leur aveugle brutalité ? Elle doit les payer de mépris, & leur rendre cette indifférence qu'ils ont eue pour les loix facrées de la morale.

Le fuïcide a fuccédé au duel. Ici la loi humaine eft impuiffante ; l'infortuné devenu pouffiere eft rentré, quant à la matiere, dans le grand creufet, & fon ame eft devant le Juge éternel. S'acharner

ſur ſon cadavre, le promener au milieu d'une grande ville, faire avorter les femmes enceintes, épouvanter tous les regards par ce ſpectacle hideux, c'étoit inviter les fous mélancoliques à braver les ordonnances qui frappent un mort : la légiſlation tacite & moderne eſt devenue ſage, en faiſant inhumer le ſuïcide, & en traitant ces infortunés comme des attrabilaires, atteints d'une maladie, qui, pour être inconnue dans ſon origine, n'en eſt pas moins réelle.

On enterre donc ſans bruit & ſans difficulté ceux qui ſe noyent, ſe pendent ou s'empoiſonnent. Si le commiſſaire dreſſe un procès-verbal, c'eſt pour conſtater que la mort a été volontaire, & que les loix ne doivent point chercher de coupables & venger le délit qui vient d'être commis. Les ſuïcides ſont fréquents; mais ils le ſont par-tout, en Suiſſe, en Allemagne, en Italie; c'eſt une vraie maladie phyſique, ſauf quelques exceptions.

Un jeune homme de vingt-trois ans me dit un jour, *je vais me detruire.* Je

lui répondis : *faites ; la biere, la sépulture & l'indifférence sont toutes prêtes.* Il me regarda, fut corrigé, & il ne se tua point.

L'Abbé Rousseau (hélas ! je l'ai connu) intéressa par son suïcide les ames sensibles : il étoit précepteur dans une maison ; il devint amoureux de la demoiselle, sœur de son éleve ; il ne pouvoit jamais prétendre à l'épouser : comme il avoit de la probité & de l'élévation dans l'ame, il éloigna toute idée de séduction, & ne pouvant plus vivre, il se donna la mort. Voici la lettre que l'on trouva à côté de lui, écrite de sa main, & dont j'ai tiré copie.

Lettre de l'abbé Rousseau.

Le contraste inconcevable qui se trouve entre la noblesse de mes sentimens & la bassesse de ma naissance ; un amour aussi violent qu'insurmontable pour une fille adorable ; la crainte de causer son déshonneur, la nécessité de choisir entre le crime ou la mort, tout m'a déterminé à aban-

donner la vie. J'étois né pour la vertu; j'allois être criminel. J'ai preféré mourir.

La conformité de ſon nom, avec celui de l'immortel auteur de la *nouvelle Héloïſe*, qui a décrit avec tant de chaleur une ſituation pareille, ajoute à l'intérêt qu'à dû inſpirer ſa malheureuſe deſtinée.

Parure.

LES femmes veulent qu'on les divertiſſe, c'eſt-à-dire, qu'on les conduiſe parées à toutes les fêtes ou ſpectacles. Peut-être choiſiroient-elles plutôt d'être diverties ainſi ſans être aimées, que d'être aimées ſans être diverties. Voilà pourquoi *les femmes de Paris enchantent tout le monde, excepté leurs maris.*

La *parure*, les *chapeaux*, forment la principale félicité des femmes. Eh! comment aiment-elles encore quelque choſe, après la fureur qu'elles mettent à effacer leurs rivales par les ajuſtemens?

Elles donnent des formes rondes à ce qui eſt plat ; c'eſt un art, c'eſt encore un travail. Mais quoi ! cette croupe arrondie eſt du crin, cette gorge eſt du vent ! L'artifice eſt admirable ; mais le voile ſoulevé, adieu le taliſman.

Les marchandes de modes puniſſent bien les femmes de leur goût éternel pour les chiffons ; elles les font toujours payer le quadruple de leur valeur : ces formes nouvelles n'ont point de prix, c'eſt comme le deſſin fantaſque d'un peintre ; il taxe votre déſir de ce qu'il veut ; les acheteuſes ne s'apperçoivent point de la cherté, tant le déſir eſt vif. On fait en ſorte que le mari ne s'apperçoive pas lui-même de la valeur réelle du colifichet ; mais l'œil fin de la femme de chambre connoît tous les détours, & ſait au juſte ce que coûte la tête de ſa maîtreſſe, & ſurtout d'où vient le tarif. On va ſur nouveaux frais, car on peut devoir honnêtement à ſa marchande de modes ; on ne s'en cache pas ; on la paye toujours de préférence, mais auſſi le plus tard que l'on peut.

Il faut qu'une femme aime bien ſon mari, pour lui confier ſans réſerve ce qu'elle doit à ſa marchande de modes ; on peut juger de l'honnêteté d'une femme par ce ſimple aveu.

Ce qui chagrine le plus une femme de qualité, c'eſt de voir une bourgeoiſe l'emporter ſur elle en ajuſtemens frais & de nouveau goût : cette hardieſſe de parure lui paroît un attentat envers la nobleſſe.

Un coîffeur habile ſera pour toutes les femmes le premier des artiſtes, le plus digne des plus hautes récompenſes ; c'eſt le créateur de leurs charmes ; & s'il eſt malade ou parti, voyez avec quelle promptitude elles pâliſſent, dès qu'elles en apprennent la funeſte nouvelle.

Un pere Capucin (le plus violent ennemi que je connoiſſe des marchandes de modes, & les traitant comme l'abbé Beauregard traitoit les philoſophes) apoſtrophant des dames avec leurs chapeaux emplumés, dit : *Meſdames, vous êtes gandement amatrices de vous-mêmes* ; cette expreſſion neuve eſt bien trouvée. C'eſt

le même orateur qui, parlant de ces autres femmes qui affichent à tort & à travers des penſées irréligieuſes, qu'elles ont puiſées dans de mauvais livres, s'écria : *Vous vous croyez des philoſophes, meſdames, vous n'êtes que des philoſopheſſes.* Très-bien dit, pere Gabriel? il joint à ces expreſſions fortes une éloquence naturelle, un organe impoſant, une figure noble & ces beaux mouvemens de l'ame, qui s'éloignent du ſtyle amphatique ou maniéré; ſon éloquence un peu inculte lui appartient entièrement.

« O mort! que ta ſentence eſt douce à un homme pauvre! O mort! que ton ſouvenir eſt amer à l'opulence! Les richeſſes & la pauvreté n'ont qu'un même tombeau. Inſolens enfans de la terre, enflez-vous de vos grandeurs humaines : où eſt donc cette grande différence, puiſque vous allez tomber en pouſſiere dans vos palais, ainſi que le pauvre dans ſon hôpital? Enfans de la terre, vous êtes égaux, il faut vous le répéter ſans ceſſe, puiſque vous l'oubliez

ſans ceſſe ; apprenez tous que ce qu'il y a de plus affreux au monde, c'eſt de mourir ſans vertu ».

Si l'on jugeoit à propos de rétablir la fête des *ſaturnales*, s'il étoit permis un ſeul jour dans l'année d'attacher aux portes des hôtels les qualifications des perſonnes qui les habitent, je ſuis bien ſûr que leur caractere ſeroit décidé par le peuple, & que le peuple ne ſe tromperoit pas.

Il afficheroit à tel hôtel *femme avare*, à tel autre *hautaine*, *capricieuſe*, *diſſolue*, *méchante*, &c. Je ſais que les hôteliers appelleroient cette coutume une *licence effrénée*, qu'ils voudroient faire pendre les afficheurs, mais je ſuis perſuadé que cette monition feroit un bon effet ; car je ſuis très-convaincu que le peuple eſt doué d'un diſcernement admirable pour faire le portrait des grands. Comment cela ſe fait-il ? Je n'en ſais rien. C'eſt comme la réputation des gens de lettres, qui, après la *tourmente*, prend ſon rang malgré l'envie & la critique.

On ne peut diſconvenir que le peuple

ne

ne porte le fardeau de l'État. Comme il eſt la victime de toutes les fautes de l'adminiſtration, il en reſſent auſſi-tôt tout les contre-coups; & comme lui ſeul forme la choſe publique, il n'eſt pas ſurprenant qu'ayant ſans ceſſe les yeux ouverts ſur ce qui l'intéreſſe, il ait un coup-d'œil ſi juſte, & que la vérité, qui eſt ſa ſeule arme, ſoit toujours dans ſa main.

Bagneux.

CE joli village, où je me promene quelquefois, me rappelle malgré moi ce Cardinal de Richelieu, ce viſir mitré, qui ſacrifia tout à ſon ambition, mais qui, au dire de bien des gens, ſoutint la France; cette France qui, quinze ans avant ſon miniſtere, touchoit au moment de faire la loi à l'Europe; cette France qui renfermoit dans ſon ſein un Sully qu'il n'employa pas.

Ce n'eſt pas une hiſtoire controuvée que le *cabinet des oubliettes.* Le caractere du

Cardinal, la tradition, nombre d'hommes qui disparurent, tout atteste une foule d'exécutions secrettes & sanglantes.

Ruelle faisoit le pendant de *Bagneux*: le ministre y attiroit, par des caresses & par des marques d'amitié, ceux qu'il vouloit immoler à sa cruelle politique: puis il les faisoit passer par un petit appartement, au milieu duquel étoit une *bascule*, que la main du prélat faisoit jouer elle-même. L'on tomboit alors dans un puits de cent pieds de profondeur; & l'on a trouvé, il y a cinquante ans, l'ouverture de ce puits abominable: dans le fonds on a reconnu les ossemens de plusieurs cadavres, avec les débris de leurs vêtemens, montres, bijoux, argent. Quand on rapproche ce *cabinet des oubliettes* des scenes qui se sont passées à Ruelle, & que l'histoire elle-même confirme, on ne peut révoquer en doute que le Cardinal n'ait disposé de la vie des citoyens en despote sanguinaire.

Ivrognes.

Qu'un payſan, qu'un manouvrier s'enivrent dans un village, ils peuvent rentrer chez eux ſans danger. La femme vient, chante ſa gamme, & les enleve du cabaret; mais à Paris, des régimens d'ivrognes rentrent des fauxbourgs dans la ville, chancelant, battant la muraille. A la ſortie des ſpectacles, c'eſt-à-dire à l'heure la plus dangereuſe, ils rentrent, & le moins ivre a beau donner le bras à ſon camarade, qui eſt ſaoul, chaque pas eſt un danger.

Il n'y a point d'homme ſenſible qui ne s'arrête & qui ne frémiſſe en les voyant décrire une ligne circonflexe à deux pieds des roues.

Les maîtres humains des voitures roulantés devroient, ſur-tout les dimanches & fêtes, ne point uſer de leurs équipages, ou recommander à leurs cochers une plus grande circonſpection, car il eſt

de fait que ces jours-là ſont les plus fertiles en accidens.

Qu'on s'enivre avec de bon vin, comme on fait en quelques pays, cela eſt pardonnable jusqu'à un certain point; l'intempérant en eſt quitte pour un mal de tête léger, & il ſe couche ; mais que le pariſien s'enivre avec le vin aigre, dur & déteſtable qui lui eſt verſé à grands frais pour lui, par les cabaretiers des guinguettes, cela n'eſt pas trop concevable.

La biere qu'on boit en Angleterre & en Hollande, eſt une boiſſon ſalubre pour le peuple. Ici rien de plus pernicieux que le vin dont le peuple ſe gorge. Il n'y a pas pour moi de plus grand objet d'étonnement dans toute la capitale, que cette fureur du peuple pour boire un âpre vin, dont il eſt impoſſible à une bouche un peu délicate de ſoutenir une cuillerée.

L'ivreſſe ailleurs n'eſt qu'une incommodité paſſagere; l'ivreſſe du peuple pariſien eſt abominable & fait horreur, & pourquoi ? c'eſt que le vin qu'il boit, diſpoſe plus promptement à l'ivreſſe, en

ce qu'il y entre toujours quelques mélanges, qui alterent d'autant plus les organes: j'ose dire que l'abus qui me contriste le plus profondément, celui que je voudrois voir réprimé avant tout autre: & par les châtimens les plus séveres, c'est la falsification du vin distribué au peuple.

Son ivrognerie est la source d'une infinité de désordres. Pour peu que l'ouvrier s'adonne à boire, il boit pour trente à quarante sous de vin, & ces trente à quarante sols, enlevent à sa maison quatre ou cinq pains de quatre livres, que ses enfans auroient mangé pendant la semaine.

Je voudrois bien que la petite biere, usitée en Angleterre, s'introduisît en France; cette boisson restaurante, nourrissante, remplaceroit avantageusement ces vins verds dont le pauvre peuple fait un usage continuel.

L'usage du vin noircit la chair d'une nation, lui donne de la pétulance, l'anime hors de propos, la porte à la folie,

lui ôte ce flegme, ce sang-froid, ce calme raisonnable, que l'on remarque dans tous les pays du nord.

Le vin à Paris l'a trop emporté sur la biere: est-ce un bien, d'avoir tout sacrifié, & les bois & les bleds, à la culture des vignes? Que d'esclaves employés à la récolte de cette boisson! L'usage de la biere bien faite, feroit un avantage pour le parisien, qui auroit toujours une boisson sûre, fortifiante, & plus saine que le vin verd qu'il avale, & qui le dispose à toutes les frénésies que les commissaires sont obligés ensuite de punir. Mais quoi! s'il existoit une pareille boisson pour le peuple, bientôt la ferme générale viendroit s'asseoir à la table où l'économie la verseroit à la santé du pauvre, & il payeroit un verre de biere autant que le verre de Bourgogne! Les brasseurs n'ont-ils pas déjà monté le prix de la biere presqu'au taux du vin?

Pendules.

On met une pendule ſur toutes les cheminées ; on a tort ; mode lugubre. Il n'y a rien de ſi triſte à contempler qu'une pendule : vous voyez votre vie s'écouler, pour ainſi dire, & ce balancier vous avertit de tous les momens qui vous ſont enlevés, & qui ne reviendront plus. On a placé dans tous les appartemens de ces pendules, & perſonne ne craint d'enviſager une pendule, quoiqu'elle vous trace bien diſtinctement la ſuite des heures : ces pendules ſont décorées de petites colonnades, d'un dôme de bronze doré, d'un globe de marbre blanc, autour duquel tourne horiſontalement le cercle des heures.

En contemplant une de ces horloges, je remarquai que le maître capricieux avoit changé pluſieurs fois la figure dorée qui la ſurmontoit : le rouage intérieur n'en alloit pas moins ſon train ; l'aiguille faiſoit également ſon office ; ainſi, me diſois-

je, il y a des places où il importe fort peu de quelle grandeur ou tournure soit la figure dorée ; quand la machine des bureaux est bien organisée, les choses vont également, & la figure n'est qu'un ornement.

Le luxe a épuisé toutes les formes dans ces décorations superflues ; & comme il n'a rien d'utile ni même d'agréable dans des combinaisons aussi futiles que dispendieuses, on ne peut que gémir de cet emploi de l'argent.

Maîtres en fait d'armes.

Un Anglois a comparé Louis XIV à un maître en fait d'armes. Louvois se servoit de tous les maîtres d'armes comme d'autant d'espions dans toutes les cours d'Allemagne.

C'étoient les femmes, qui autrefois plaçoient l'orgueil à voir leur amant, même aux dépends de sa vie, venger toutes leurs petites querelles. Les spadassins viennent d'Italie.

L'eſprit des duels, le goût de l'eſcrime ſont abſolument oppoſés au vrai courage militaire. Renvoyons cet homme, car il nous tuera tous, diſoit un jour Turenne, qui ſans doute étoit connoiſſeur en cette partie, en parlant d'un de ces faux braves qui avoit tué deux de ſes camarades. D'ailleurs, ajoutoit-il, j'ai remarqué que tous ces gens-là, qui ont toujours la main ſur la garde de leur épée, ne ſont pas les plus braves à l'ennemi. Quand les claſſes ſupérieures opprimoient les claſſes inférieures, l'eſcrime rétabliſſoit une ſorte d'égalité ; mais comment concilier un édit qui défend le duel, & une communauté de maîtres en fait d'armes, qui n'apprennent rien autre choſe qu'à tuer un homme proprement ? Les maîtres en fait d'armes diſent que leur art développe le corps. Plaiſante excuſe ! *ce métier de ſubtilité*, comme dit Montaigne, *s'il n'eût pas été déshonoré, auroit bientôt métamorphoſé les citoyens en gladiateurs.*

En fait de duel, il faudroit en revenir à la maniere du preſtigiateur Caglioſtro,

qui, ayant dit que le premier médecin d'une grande Souveraine étoit le plus grand charlatan de l'Empire, en reçut un cartel. Ce n'est pas ainsi que je me bats, dit Cagliostro : tenez, voici une pillule empoisonnée; elle est petite, mais bonne; vous l'avalerez, & vous ferez descendre, si vous le pouvez, l'antidote dans votre estomach; vous me donnerez en même tems une pillule diabolique, telle enfin que vous l'imaginerez; je saurai la combattre dans mes intestins sans qu'il y paroisse : celui qui ne crevera point, sera le vainqueur de l'autre.

Voilà bien égalité de talens, égalité de force; un écrivain pourroit dire, je me bats avec ma plume, réponds-moi avec la plume; si tu ne sais pas la manier, paye un écrivain, il y en a tant! ainsi chacun combattroit avec ses armes. Quant aux journalistes, qui ont raison une fois par semaines ou même trente fois par mois, ils devroient être assujettis à insérer dans leurs inventaires les réponses de leurs adversaires, afin que ceux-ci combattissent à avantage égal.

Quand un maître en fait d'armes, ou même un prévôt de salle ont une rixe, ils sont obligés d'avertir leurs adversaires du titre qu'ils portent : mais il y a des hommes qui se battant sans regle & sans mesure, & avec une violente intrépidité, déconcertent le jeu savant du maître en fait d'armes ; il est occis par sa propre science.

Quand il y a réception de maître, il y a assaut public ; les assaillans s'escriment ; le lendemain on les appelle dans le journal de Paris *des gens à talens*. Le Procureur du Roi, en robe, prend les fleurets & donne des couronnes aux vainqueurs. Je ne connois rien de plus indécent que cette coutume. Tout est donc contradiction dans nos mœurs.



Museum.

Il doit être placé dans la partie supérieure des galeries du Louvre. Certes, ce sera un beau monument, quand les arts y auront mis la derniere main. On y déposera tous les tableaux appartenans au Roi, mais en attendant ils sont cachés à tous les regards; conformément au génie national, l'exécution sera lente, & les plans changeront dix fois. Le public ne jouira que très-tard, si jamais il parvient à jouir. Il est des hommes qui voient tout au premier coup-d'œil, & qui parlent peu. Il en est d'autres qui parlent beaucoup, en très-beaux termes, & qui ne voient rien. Je donnerai toujours la palme à celui qui qui exécutera un plan, ne l'eût-il pas conçu, & fût-il inhabile à le concevoir.

Cette construction si lente & si embarrassée forme une éclipse pour les beaux arts. L'astre est encrouté. Autant vaudroit

pour un étranger être à Alger qu'à Paris, relativement aux tableaux, ſtatues, & autres curioſités qui ſont inviſibles, & qui le ſeront encore long-tems, parce qu'on a très-diſſertement parlé, ce qui m'a toujours ſemblé de fort mauvais augure. On vole facilement les idées & les expreſſions, mais le talent d'exécuter ne ſe dérobe pas.

Les artiſtes ſont toujours logés ſous cette grande galerie ; on donne ſur-tout des emplacemens aux peintres, c'eſt-à-dire, aux hommes les plus inutiles au monde, & qui font payer cherement un art qui n'intéreſſe en rien le bonheur, le repos, ni même les jouiſſances de la ſociété civile ; art froid, menteur, dont tout vrai philoſophe ſentira l'inanité.



La Fille d'Achmet III.

Son hiſtoire n'eſt point un roman. Véritablement Princeſſe Ottomane, née à Conſtantinople, confiée à une eſclave chrétienne, enlevée par elle, baptiſée à Gênes, elle apprit dans ſa ſeizieme année le myſtere de ſa naiſſance: admiſe à l'audience du pape Clément XIII, invitée par pluſieurs ſouverains, elle ſe fixa en France, qui ſemble être l'aſyle de tous les Princes infortunés de la terre. Quand le Sultan ſon pere fût détrôné par les Janiſſaires, elle alla le trouver dans ſon exil pour le conſoler; de retour en France, elle habite Paris depuis quarante ans; elle préfere cette ville à toutes les autres. J'ai eu l'honneur de la ſaluer & d'entendre de ſa bouche l'éloge conſtant qu'elle fait des mœurs & des habitans de la capitale.

On a donc vu la ſœur du Sultan actuel loger avec l'indigence, dans un petit ca-

binet au collége de Bayeux, logement qui lui coûtoit vingt écus par an; son escalier étoit une échelle. Eh! qui se plaindra de son sort, après ce terrible exemple des jeux de la fortune!

Epoqué.

La manie des nobles a créé ce terme! *Est-il époqué*, se demandent-ils? *C'est un sourcin*, dit-on encore pour exprimer une source terreuse, c'est-à-dire, roturiere.

Cependant les grandes escroqueries, qui sont nouvellement à la mode, sortent de la minerve de certains nobles.

C'est bien d'être *époqué*, mais il ne faut pas qu'un homme de cour soit pédant. Il en est néanmoins : homme de cour pédant! oui, ils parlent à tout le monde comme s'ils parloient aux troupes qui sont sous leur commandement; ce sont presque des airs de souveraineté : ce pédantisme est le plus insupportable de tous; j'aimerois mieux encore celui de la robe.

Les deux Nobleſſes.

Les miſérables & fauſſes idées, qui tiennent au préjugé de la nobleſſe, reprennent par accès : au lieu d'avoir la noble ambition de ſe rendre *fils de ſes vertus*, on aſpire à s'ennoblir, & la roture eſt pour certaines oreilles un mot déshonorant, ou du moins déchirant. Le moindre noble veut en impoſer, & ſe prête une illuſtre origine. Les moyens de s'ennoblir ſont tellement multipliés, qu'un roturier, portant un nom, commence à devenir un être rare.

Les douze parlemens du Royaume donnent à tous leurs membres la nobleſſe au premier dégré; les chambres des comptes & cours des aides, le grand conſeil, & la cour des monnoies, donnent auſſi la nobleſſe; les places de maîtres des requêtes la donnent pareillement; les charges de grand-baillis, ſénéchaux, gouverneurs & lieutenants-généraux d'épées, au nombre de

de cinquante, donnent auſſi la nobleſſe; les places de ſecrétaires du Roi, au nombre de neuf cents, donnent encore la nobleſſe, pourvu qu'on en meure ſaiſi ou qu'on exerce pendant vingt ans; enfin, les places dans les bureaux des finances, qui ſont au nombre de ſept cent quarante, donnent la nobleſſe au ſecond dégré. Que de nobles! bon Dieu! on n'a point parlé des échevins, capitouls, &c., &c. Le commerce, depuis certain nombre d'années, donne auſſi la nobleſſe à quelques-uns de ſes membres.

Par-tout l'on rencontre la maniere la plus commode de gagner la nobleſſe; on l'achette avec cent mille francs, & l'on retire à-peu-près l'intérêt de la finance. Le fils d'un ſecrétaire du Roi, le petit-fils d'un tréſorier de France, s'intitulent Meſſire & Chevalier; & s'ils ſont riches & puiſſans, ils ſe font Comtes ou Marquis, à leurs choix.

Un édit de 1482 enjoignoit aux ſecrétaires du Roi *de porter leurs écritoires honnêtement*. Ils ne portent plus d'écri-

toire aujourd'hui, mais ils jouiſſent du privilége d'être décapités.

L'ancienne nobleſſe, qui monte dans les carroſſes du Roi, & qui va à la chaſſe avec Sa Majeſté (ce que la gazette annonce à l'univers & aux races futures) frappe de ſon dédain toute cette nobleſſe nouvelle & mélangée; elle parle de la préſentation à la Cour, comme du point eſſentiel : c'eſt-là qu'il faut prouver ſa nobleſſe de génération en génération par titres originaux, juſques & compris l'an 1400. Il faut auſſi que ces preuves ſuppoſent une nobleſſe plus ancienne, & ſur-tout ne laiſſent appercevoir aucune trace d'annobliſſement. C'eſt bien une autre choſe pour être de l'ordre du St. Eſprit, & de l'ordre de St. Lazare : on examine Meſſieurs les morts avec une ſcrupule rigidité, & leurs os vermoulus ſont quelquefois dépouillés de toute nobleſſe, malgré les armes qui décorent leur tombe; & le deſcendant, quelle mine il fait alors! il voudroit être fils du plus grand ſcélérat, pourvu qu'il eût eu la tête tranchée;

il apporteroit en preuve le crime de ſon ayeul.

Pour être un page de la petite écurie, un écuyer de la grande, un page de la chambre du Roi, il faut prouver deux cens ans de nobleſſe; eh! qui le croiroit? il faut également deux cens ans de nobleſſe pour ſervir dans les maiſons d'Orléans & de Condé, & chez M. le duc de Penthievre.

Qu'on eſt heureux d'être né roturier! on eſt diſpenſé d'être valet de prince; cela me paroît une diſtinction très-honorable: mais les nobles ne portent preſque plus que des noms de ſeigneurie; ils oublient leurs noms de famille.

Au milieu de ces deux nobleſſes, on trouve encore les *commenſaux de la maiſon du Roi*, qui forment en France une autre ſorte de nobleſſe, & qui ont même des priviléges ſupérieurs.

Dans peu, je le prédis, on verra les *commis*, & autres *employés des fermes du Roi*, former en France une eſpece de nobleſſe: c'eſt déjà une claſſe privilegiée;

la plupart ſe qualifient tacitement d'écuyers & on ne leur dit rien ; ils ont droit de port d'armes ; ils ſont ſous la ſauve-garde de toutes autorités civiles & militaires, qui ſont tenus de leur prêter main-forte à la premiere réquiſition ; ils ne peuvent être impoſés ou augmentés à la taille pour raiſon de leurs commiſſions ; leurs gages ſont *inſaiſiſſables*, ils ont *ſerment en juſtice*, enfin ils ne peuvent être décrétés pour quelques délits que ce ſoit, commis dans leur fonction, que par les juges des droits du Roi.

Ne voilà-t-il pas des mortels privilégiés ? Après cela les commis & autres employés des fermes tarderont-ils à s'aſſimiler à la nobleſſe? ils auroient tort.

N'eſt-ce pas avilir la nobleſſe, que de la prodiguer ainſi à tout venant? N'eſt-ce pas d'ailleurs pécher contre une ſaine politique, que d'accorder le droit d'être inutile, à un roturier que ſes richeſſes, employées dans le commerce ou dans de ſages entrepriſes, mettroient à portée de faire vivre des centaines de familles? Eſ-

pérons qu'il viendra un jour où l'on ſe fera honneur d'être roturier ou utile à ſa patrie, ce qui eſt à-peu-près ſynonyme.

Aveugles.

ON peut refuſer un pauvre, mais que ce ne ſoit jamais un aveugle; l'aveugle n'a pas l'organe qui ſupplie, qui terraſſe; il a l'air importun. On ne le ſuppoſe pas ſouffrant, car la ſouffrance ne ſe peint bien que dans l'œil: donnez à l'aveugle plutôt qu'au ſourd, plutôt qu'au muet, plutôt qu'à l'eſtropié; ceux-ci ſe font entendre, commandent la pitié, mais l'aveugle, vous ne ſoupçonnez pas les ténèbres ni la ſolitude affreuſe qui l'environnent. Donnez à l'aveugle, vous dis-je, afin de voir un jour l'éternelle clarté.

Des libelliſtes voulant répandre d'odieuſes ſatyres & échapper aux recherches, remirent leurs *imprimés* entre les mains de pauvres aveugles quêteurs, leur diſant que c'étoit la *vie d'un ſaint* & *ſon*

cantique, ajoutant ensuite que l'argent seroit pour eux. Ces aveugles croyant débiter une production pieuse, crioient à pleine gorge la satyre, & vendoient innocemment l'ouvrage hardi & licencieux.

M. Hauy, doué d'un zele infatigable, a inventé une imprimerie nouvelle à leur usage. Ses procédés sont courts & faciles; le tact les dirige sûrement; d'autres sont musiciens, clavecinistes & organistes. Cette classe d'infortunés doit beaucoup aux soins journaliers de cet instituteur habile & bienfaisant. Rien de plus touchant que de le voir au milieu de ses éleves, auxquels il a semblé redonner le sens qui leur manque, en perfectionnant les autres.

Un aveugle, qui vivoit d'aumônes, avoit une fille de dix-sept ans, fort belle; il obligeoit cette fille à l'embrasser toutes les fois qu'elle rentroit; il l'avoit accoutumée à ce devoir dès son enfance; un jour l'aveugle se mit à battre sa fille aussitôt qu'elle l'eût embrassé. Les voisins accoururent; le pere furieux châtiant sa fille, s'écrioit : *elle a forfait à son honneur*; la fille en pleurs avoua sa faute.

Punch.

CETTE boiſſon, nous l'avons adoptée à l'avant derniere paix avec l'Angleterre : elle eſt naturaliſée parmi nous ; on la ſert dans les caffés publics. D'abord les femmes l'ont rejettée à cauſe de l'haleine forte que laiſſe l'eau-de-vie, & l'on y employoit du vin de champagne ; mais depuis un an, les femmes qui ont pris nos redingotes, nos catogans, nos baguettes, nos ſouliers, boivent l'eau-de-vie ; elle ſera toujours plus ſaine que ces liqueurs diſtillées.

L'uſage de boire beaucoup de vin régnoit autrefois parmi les dames de la premiere qualité & les mieux élevées ; aujourd'hui elles aiment les liqueurs fortes.

Le meilleur punch que je connoiſſe ſe diſtribue chez le ſieur Regny, limonadier, pavillon Mazarin. Il eſt ſupérieurement fait.

Glaces.

CETTE congellation artificielle eſt un tonique, un rafraîchiſſement délicieux: un glacier eſt un véritable artiſte qui n'exiſte encore que dans les grandes villes. Sortez de Paris, il vous faudra faire cent lieues pour rencontrer des glaces aux fruits d'été & d'automne, au beure, au kirh-waſer, au bolonia, au lait d'amande: les vrais progrès en ce genre ſont dus à la capitale.

Le ſieur Dubuiſſon, ſucceſſeur de Procope, eſt le premier qui ſe ſoit aviſé de faire des glaces & d'en vendre toute l'année indiſtinctement. Dans les ardentes chaleurs de la canicule, tel jour au palais royal, il ſe vend pour trois cens louis d'or de *glaces* à douze ſous la taſſe.

Ce fut Procope qui corrigea les grands ſeigneurs & les poëtes, les élégants de la cour & les écrivains du ſiecle de Louis XIV, qui s'enivroient loyalement

au cabaret : en leur verſant du café, il leur donna un autre point de réunion, & l'on vit diſparoître le goût honteux de l'ivrognerie. Les limonadiers ſont au nombre de dix-huit cens, ce qui prouve qu'on a déſerté les cabarets.

Calendriers, Almanachs pour Janvier.

C'EST une manufacture telle qu'il n'y en a point dans le reſte du monde; on en envoye des ballots dans les provinces & chez l'étranger; étrennes mignones, almanachs chantans, &c., il faudroit un catalogue pour les nommer tous. Cette marchandiſe, qui forme des murailles de papier noirci, eſt prête à la fin d'octobre; puis viennent les couvertures brillantes, ouvrage des relieurs. Ceux-ci couronnent le mont St. Hilaire, & ſont harcelés par les libraires, qui dans ce tems-là ne s'occupent que d'almanach, plus précieux pour eux mille fois que les œuvres de Monteſquieu.

Tel compoſe un almanach pour 24 livres ; tel autre, comme M. Sautreau, éditeur célebre de l'almanach des Muſes, a trouvé le ſecret de ſe faire dix-huit cens livres de rente, en ne faiſant que raſſembler quelques vers d'autrui. Ainſi les jeux de l'aveugle fortune ſe manifeſtent juſques dans les almanachs.

On épuiſe les titres bizarres, & bientôt il n'y en aura plus. Un poëte intitula le ſien *Almanach des Honnêtes Gens* : c'étoit une eſpece de calendrier, où il délogeoit tous les ſaints du paradis, & la vierge Marie, pour y placer des noms de philoſophes, d'athées, & puis *Brutus*. On le mit à St. Lazare, tandis que d'un autre côté M. Séguier arma tous les foudres de l'éloquence contre ce calendrier bizarre, le faiſant brûler par la main du bourreau, au pied du grand eſcalier ; il ne fallut pas un bûcher pour incendier l'ouvrage, une bougie fit l'affaire.

Un autre dans le même tems (M. Rivarol) fit un almanach où il diſtribuoit des épigrammes peu variées & peu pi-

quantes à quatre cents faiseurs de vers, & tout cela pour un peu d'argent : ces quatre cens faiseurs de vers ne le lacheront qu'au jugement dernier. Ce sont autant de lévriers qui sont & seront à sa poursuite ; mais comment irrite-t-on quatre cens rimeurs ? n'est-ce pas affronter sans masque & sans gand une ruche de guêpes ? Quelques-unes lui ont déjà fait sentir l'aiguillon.

Tous ces almanachs passent de main en main, & puis meurent dès le mois de février : on ne conçoit pas ce que devient cette espece de marchandise qui s'éparpille dans les innombrables poches des grisettes, car toute fille a un almanach chantant qu'elle reçoit au nouvel an.

On doit peut-être à cette foule d'almanachs l'incommode race des *fredoneurs* qui vous bourdonnent aux oreilles des notes de musique defigurées, & qui chantonnent, quand vous leur parlez.

Les revenus de l'académie de Berlin sont fondés sur la vente exclusive des almanachs. Le feu Roi de Prusse avoit

pensé que comme il ne faut pas beaucoup de génie pour faire un almanach, on pouvoit appliquer le produit de ces sortes d'ouvrages à l'entretien d'une académie de savans : il paya donc ses académiciens, en affermant les prédictions de l'année, les chansons & les chansonnettes. L'académie, maîtresse du privilége, crût qu'il étoit de sa dignité de supprimer de ces almanachs munis de son approbation, les vieilles & incertaines prédictions du *beau tems*, de la *pluie*, de la *gelée*, des *orages*, des *tempêtes* & des *météores*, &c., ainsi que les recommandations de *couper les cheveux*, les *ongles*, de prendre *médecine* & de *saigner* dans tel ou tel tems, &c. Qu'arriva-t-il ? On ne vendit plus d'almanach sans prédictions. L'académie alloit être sans marmite & réduite à un jeûne rigoureux ; elle ne manqua point de rétablir le semestre suivant les prédictions de l'année, sans quoi les tables des académiciens (tant astronomes que grecs & latins, antiquaires, érudits & grammairiens) étoient sans soupe. Or, il

faut manger la ſoupe avant de rendre compte de l'état du ciel & de la rotation des aſtres & planettes.

Il me ſemble qu'on pourroit imiter l'ordonnance du Roi de Pruſſe, affermer en France le produit des almanachs, pour l'appliquer aux gens de lettres. N'eſt-ce point le fumier, les débris des végétaux, qui alimentent nos arbres fruitiers ? Pourquoi donnons-nous notre argent pour l'almanach de Mathieu Laensberg ? Ne pourrions-nous pas compoſer chez nous un pareil chef-d'œuvre ? il ſe tire à ſoixante mille exemplaires.

Que ne dirions-nous pas de l'almanach royal, qui rapporte 25 à 30 mille livres de rente à un libraire? Pourquoi un privilége éternel pour une telle production, tandis qu'on n'accorde des priviléges que de ſix ou neuf ans pour des ouvrages de génie, & qu'on en dépouille les familles ?



Singulier Magasin.

C'EST celui des jurés-crieurs : ils ont des corbillards, des catafalques, des mauzolées emmagasinés, des tentures mortuaires ; ils n'ont plus qu'à rassembler les parties un peu disjointes ; on refait les écussons, c'est un mauzolée tout neuf ; ces meubles funebres ont servi à d'autres, mais ils n'en sont pas moins bons.

L'impôt du timbre, que l'on vouloit établir & qui n'a pas eu lieu, assujettissoit à la marque, les billets d'enterrement & les billets de mariage, rapprochement peu obligeant, qui a scandalisé les bons parisiens. Les jurés-crieurs s'étoient promis d'aller annoncer eux-mêmes les décès, & de les signifier de leur propre écriture ; ils auroient joué ce tour-là à l'impôt du timbre.

Timbrer un billet d'enterrement ! quelle bonne source d'épigrammes pous les parisiens ! elles ont eloigné l'impôt, ainsi

qu'elles en éloigneront plusieurs autres, car il faut avoir de l'esprit avec un peuple qui en a.

La Société du Mercredi.

Ce sont des gens qui dinent ensemble le mercredi, & voilà tout. Epicuriens & gourmets, ils ont donné dix mille francs pour les quatre hôpitaux qui ne s'élevent point. On m'a sommé de faire leur chapitre, & le voilà fait.

Il y a une idée superstitieuse & toujours regnante sur les treize convives qui se trouvent à une même table. *L'un d'eux*, dit-on, *doit mourir dans l'année.* En Suisse, pour faire tomber cette triste superstition, treize particuliers se rassemblerent une fois la semaine, vécurent en santé & mangerent de bon appétit pendant près de dix-neuf années. Il est bon d'offrir cet article aux femmelettes des deux sexes.

✣

L'Education campagnarde.

Ce qu'il y a de plus piquant pour un homme délicat, qui aime à joindre à ses jouissances celles d'autrui, c'est de conduire dans la capitale une jeune fille étrangere, qui ne manque point d'esprit, & qui ait le goût inné de ce nouveau spectacle.

Elle ouvre de grands yeux étonnés; on y lit la comparaison secrette qu'elle fait incessamment de son village & de sa chaumiere, avec l'opulence qui l'environne: on la conduit aux comédies, aux opéra, aux bals masqués & autres divertissemens publics; on a l'air d'un enchanteur, qui d'un coup de baguette a créé tous ces miracles; son ame est dans l'ivresse; elle vous remercie, comme si tous ces objets magnifiques avoient été enfantés & disposés pour elle seule. Vous jouissez des mouvemens naturels de sa surprise, de sa joie & de son admiration; or l'admiration

ration donne au ſentiment de l'amour quelque choſe de plus pénétrant, & double ſes délices; l'agrément du ſpectacle eſt tout autre quand on eſt aſſis auprès d'une beauté neuve, qui regarde avidement au fond du théâtre, reſpire à peine, vous ſerre la main en ſilence comme pour vous rendre grace des heures les plus délicieuſes de ſa vie : vous ſemblez remplir tout ce que ſon cœur pouvoit déſirer; ſon amour devient exceſſif, car il ſe fond avec l'attrait, que toutes les ames ſenſibles ont pour les beaux arts. C'eſt en la promenant dans un monde enchanté que vous en paroiſſez être le ſouverain, ainſi que l'arbitre de toutes les fêtes qui le décorent.

Point de volupté égale à celle de faire naître dans un cœur des ſurpriſes auſſi vives; & les riches, qui dépenſent tant d'argent pour des femmes blaſées, ne connoiſſent pas le charme qu'inſpire le ſourire étonné d'une jeune maîtreſſe, lorſque jettant ſes regards ſur tant de nouveautés, elle les reporte ſur vous, reſte comme ſuſpendue à chaque mot qui ſort de votre

ouche, trouve tout bien, & au milieu de tant d'hommes qui font impreſſion ſur elle, vous donne les careſſes qu'elle raſſemble ſur vous ſeul : ſon cœur devient tout amour, parce qu'il eſt content, rempli; ſon ame a joui, ſon eſprit s'eſt éclairé ; vous avez développé en elle un ſentiment caché, mais actif; il ſe déploye à la vue d'une grande cité. Eh ! comment tant d'objets variés manqueroient-ils d'éveiller une ſenſation profonde dans une fille de la campagne, neuve aux délices de la ville? Son accent, ſa timidité qui s'enhardit par dégrés, je ne ſais qu'elle ruſticité touchante, tout lui prête des attraits d'autant plus intéreſſans, qu'ils ſont éloignés du menſonge.

Heureuſement pour nous que les riches n'ont point ce déſir ; que tout entiers à leur vanité orgueilleuſe, ils nous laiſſent les jouiſſances qui ſont à notre portée, & dont ils ſeroient jaloux s'ils les connoiſſoient. Mais pour promener ainſi la vertu ruſtique & épier ce qu'elle peut ſentir, il ne faut point être un ſuppôt de Plutus ; il faut être un philoſophe, & un philoſophe entre deux âges.

Les Perroquets.

APRÈS les cors de chaſſe que font réſonner les apprentifs ſymphoniſtes, il n'y a rien de plus inſupportable que le perroquet qui vous crie & va répétant aux oreilles toujours la même choſe. Ce goût pour les ſtupides répétitions pourroit ſe ſatisfaire dans le monde ſans recourir aux perroquets; que d'animaux parlans & rediſant bien ce qu'ils ont entendu aux écoles de Droit, de Médecine, de Théologie & au Lycée ! Enfin une dévote n'avoit-elle pas appris à ſon perroquet à répéter bien diſtinctement, *voilà le bon Dieu qui paſſe*, ſi-tôt qu'on entendoit de la rue le ſon de la clochette. Elle porta l'oiſeau verd chez ſon voiſin; l'animal bavard parfaitement inſtruit & éprouvé fut placé à la porte. Le Viatique paſſe, & le perroquet de dire, *voilà le bon Dieu qui paſſe* ! Tout le monde s'extaſie, admire, reſte à genoux, & eſt prêt à crier *miracle*. On oublioit que

c'étoit aussi aisé à faire dire à un *perroquet* qu'à un *enfant*.

Une femme caressoit un perroquet chéri d'un ministre dur. Ce perroquet étoit féroce : elle le savoit ; mais elle avoit ses vues, elle se fit mordre au bras. Le ministre voyant le sang couler, s'émeut. *Je voulois me faire saigner, il y a quelques jours*, dit-elle ; *votre perroquet a pris ce soin* : elle obtint ce qu'elle voulut.

Un homme de ma connoissance indidigné de la courteresse ridicule de la queue des chevaux, avoit stylé son perroquet à dire à tout venant : *Laissez la queue aux chevaux ?* Je souffre comme lui, quand je vois un cheval maquignonné.



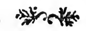
Singulier escroc.

J'ai ouï parler d'un escroc qui, je pense, n'a point eu son égal : bien reçu & bien traité dans une maison demi-opulente, il y avoit son logement & sa table ; il s'avisa d'y introduire un étranger, & de se faire payer une pension ; cela étoit fort ; comment s'y prit-il ? Le voici ; en lui faisant accroire *qu'il entroit pour moitié dans la dépense.* Après ce début, il présente l'étranger & le reçoit chez autrui comme dans sa propre maison.

Les bonnes manieres que le maître avoit pour celui qu'il hébergeoit amicalement & gratuitement, rejaillissent sur le nouveau venu ; celui-ci paye fidellement son quartier, & l'autre le comble de politesse comme l'ami de son ami. Le payant prend peu à peu les petites libertés qu'un payement assidu autorise ; il donne son avis sur les plats, blâme ou loue le cuisinier ; le maître de la

maiſon, qui le trouvoit d'ailleurs fort aimable, lui fit un jour quelque repréſentation, mais ſous le voile de la politeſſe : qu'on juge quel fut ſon étonnement, lorſqu'il apprit que le nouveau venu payoit tous les trois mois, & d'avance, une table que l'hébergé tenoit de ſa complaiſance. Remettez votre argent dans votre poche, lui dit-il, vous êtes chez moi ; vous n'avez ni à me payer, ni à blâmer mon cuiſinier, mais il fera de ſon mieux, pour que vous ſoyez content.

Quelle préſence d'eſprit ne fallut-il pas à cet eſcroc, que je ne veux pas nommer, pour ſe maintenir pendant près d'une année entre deux hommes, qui ne devoient pas s'entendre, & pour faire payer à l'un le dîner qu'il recevoit de l'hôte *gratis* !



Cuisine.

LA cuisine moderne est préférable à l'ancienne pour la santé comme pour le goût : un bon cuisinier nous fait vivre plus long-tems, car il donne de l'onction aux mets, & il empêche qu'ils ne deviennent corrosifs. La nature nous présente les alimens tout brutes ; le cuisinier les corrige & les perfectionne. La cuisine n'est donc plus un art meurtrier, quand elle est maniée par un bon artiste ; *on ne se creuse point le tombeau avec les dents*, comme le dit le grossier Regnard ; quand on est doué d'une sensualité délicate, alors on n'est point gourmand ; la sobriété accompagne toujours les finesses du goût

Oui, quand j'aurai toute la théorie de *Messellier* (1), je veux la mettre en vers

(1) Fameux cuisinier.

techniques; il y en aura cent tout au plus. Tout éleve les apprendra par cœur. Excellent, fucculent catéchifme! *Non omnis moriar.*

L'appétit ne doit pas être irrité, mais fatisfait. Qui voudroit être un Pandarée, célebre mangeur, à qui Cérès accorda le don de dévorer impunément fans avoir jamais d'indigeftion?

Une étude affidue du goût de fon maître, dont le palais doit devenir le fien, voilà ce qui honore un cuifinier. La délicateffe des mets ne peut que leur préparer une coction louable; les parties groffieres féparées par l'elixation, ne fatiguent plus l'eftomach, & il doit s'en former un meilleur chile.

Le vulgaire broûte pour le befoin, mais il ne mange pas pour le plaifir; cet art s'eft perfectionné avec le génie des peuples. La cuifine de Louis XIV étoit mauvaife; il a raffemblé autour lui beaucoup de grands hommes; il n'a point eu de fins cuifiniers. Il y a un rapport entre le goût corporel & le goût fpirituel. La

finesse de ces deux sortes de goûts dépend d'un certain exercice, & l'on ne sauroit prononcer sur la cuisine, si l'on n'a pas fait constamment bonne chere.

Si l'on est hérétique en Suisse, c'est sur-tout en cuisine ; vous avez beau donner des leçons admirables à un cuisinier & à une cuisiniere, vous ne pouvez lui faire abjurer ses hérésies, sa routine schismatique, ses théories erronnées.

On a fait des livres sur l'art de la cuisine ; eh bien ! ils ressemblent à nos poétiques ; ils ne font pas faire un meilleur plat. Les progrès de la cuisine sont plus marqués chez ceux qui suivent leur instinct ; & les cuisiniers, qui excellent, ne dissertent pas, mais goûtant la sauce du bout du doigt, approuvent ou condamnent.

Ce sont les bonnes tables de Paris qui honorent la profession de parasite, parce qu'il ne s'agit pas de manger, mais de jouir, & sur-tout de louer à propos. La sensualité se combine très-bien avec l'économie ; la bonne cuisine dépend du

ſoin, de l'attention : un mauvais cuiſinier ruine tout le fruit d'un long travail ; un bon fait jaillir tous les ſucs & tous les ſels de l'aliment : il vous les offre dans leur intégrité pure.

Il y a des peuples qui ne ſauront jamais manger ; qui gâtent à plaiſir leur viande & leur poiſſon, & qui n'auront jamais le ſentiment d'un palais délicat ; ils ſont faits pour brouter ; eh ! qui le croiroit ? pluſieurs Allemands ſont encore plus pervers que les Suiſſes à cet égard.

L'intérêt de la ſanté commande une table délicate, parce que l'eſtomach s'en trouve mieux & qu'on digere mal ce qui eſt mal accommodé. Il n'y a point de mérite à dénaturer les dons de la nature, & à charger les mets de ſel, de poivre, de géroſle, de muſcades & autres épices, ingrédiens plus précieux que l'or, quand on les combine habilement, quand on les doſe à propos, mais vrai poiſon, quand on les prodigue.

La table de Lucullus ne l'empêchoit pas d'être le plus honnête homme & le

plus accompli qu'il y eût à Rome, si l'on en excepte Brutus. Non pas que j'approuve les excès auxquels se livrerent les Romains; ils étoient aussi blâmables par leur prodigalité que les Spartiates avec leur sauce noire ; mais j'approuve les ragoûts d'Apicius ; ils furent long-tems à la mode, & il s'étoit formé une secte de cuisiniers *Apiciens*, qui subsistoit encore à Rome du tems de Tertullien. Je ne veux point une espece d'école de gourmandise, mais une tradition heureuse qui n'enleve point aux mets leur saveur particuliere.

Je proscris donc toute notre artillerie de gueule, qui, grace au bons sens, tombe de jour en jour. L'art de la cuisine & la bonne chere ont consisté long-tems en France dans une profusion mal-entendue; mais on y retranche aujourd'hui pour ajouter à la délicatesse. L'intérêt de la santé n'est plus séparé du bon goût, qui a proscrit ces jus ardens & tous ces ragoûts caustiques de l'ancienne cuisines : celle qui regne à présent avec un travail plus fin, mais au fond plus simple,

respecte ces sels volatils dont chaque subs-
tance est douée

Nous sommes sans doute supérieurs aux Romains qui eurent des goûts bizarres. La chair d'ânon & celle de chien furent successivement à la mode ; ils engraissoient les escargots ; ils mangeoient des paons : j'ai beau lire Pétrone, la table des anciens ne me tente pas. Les cuisiniers de nos princes en savent plus que ceux des Grecs & des Romains. Il y a cependant des particuliers qui l'emportent encore sur eux, parce qu'ils ont un goût finement exercé & susceptible de saisir toutes les nuances des papilles nerveuses.

Un de ces gourmets voyant son cuisinier malade (il étoit, hélas ! à la campagne) fit vingt-cinq lieues en poste, alla trouver *Bouvard*, l'emmena ; & quand son cuisinier fut guéri, il embrassa le médecin en ma présence, & le paya largement.

Les plaisirs de la table adoucissent les mœurs, & comme César, je ne craindrois pas les figures jouflues & rebondies,

mais bien celles qui ſont haves & maigres. Néanmoins ce n'eſt pas une raiſon pour ſe jetter dans le luxe, faire la dépenſe de deux ou trois mille carpes pour en avoir les langues, compoſer un grand potage fait avec cette eſpece de lait que donnent les œufs frais cuits dans leur coque, & un plat formé ſeulement de noix d'épaules de veau. Des friands de ce caractere ſont auſſi condamnables que ceux qui gâtent les dons de la nature, en les empâtant de leur mauvais goût.

Et l'omelette royale, qui ne ſe faiſoit que chez le prince Soubiſe pour le *feu Roi*, coûtoit plus de cinquante écus. Elle étoit de crêtes de coq, &c. Quelqu'un de ma connoiſſance en a la compoſition donnée par un témoin, & ſuivant lequel celle qu'il vit faire, & à laquelle il mit la main, coûta 157 liv. 10 ſous.

Les mets d'aujourd'hui ont donc une légéreté, une fineſſe, un baume particulier: on a trouvé le ſecret de manger plus, de manger mieux, & de digérer plus rapidement. Le cuiſinier eſt un chimiſte qui

opere des métamorphoses ; il change, il corrige la Nature, il adoucit les choses les plus piquantes, & rend piquantes les plus douces ; il rend mangeable des choses dont on ne s'étoit jamais avisé ; tout prend une saveur différente entre ses mains ; il développe en l'homme une foule de sensations nouvelles. Il interrogera toutes les houpes nerveuses, & toutes les merveilles cachées d'un goût profond paroîtront par l'adresse des cuisiniers.

La nouvelle cuisine est avantageuse pour la santé, pour la durée de la vie, pour l'égalité de l'humeur, suite de l'égalité du tempérament. Il est certain que nous sommes mieux portans & mieux nourris, que ne l'étoient nos peres.

La table de Mesdames, tantes du Roi, passe pour la plus délicate de celles de la cour, relativement à l'art superfin de la cuisine.

Palais novice, que je te plains ! Si tu savois combien il faut perfectionner un certain goût délicat que la nature ne donne qu'à ses favoris : un goût qu'on ne sauroit

ſe créer, tu ſaurois que les meilleures choſes ne ſont rien avant que d'avoir paſſé par la main d'un habile cuiſinier! Non, tu n'as pas encore mangé, ſi tu ne connois pas les miracles de la *cuiſine moderne*, ainſi qu'un homme qui n'auroit entendu que de la muſique Françoiſe, ne connoîtroit point & ne pourroit connoître ce que c'eſt que *mélodie*.

Le Bénédicité

Il y a long-tems qu'il n'eſt plus en uſage que dans les couvens, monaſteres & penſions; ailleurs on n'y ſonge plus; les grâces conſéquemment ſont omiſes.

C'étoit une pratique courte & ſainte que celle qui, à l'aſpect d'une table ſervie, faiſoit remercier la providence des biens qu'elle nous a diſpenſés. Il étoit ſage de reconnoître la bonté libérale du Créateur; il étoit juſte de lui marquer ſa reconoiſſance. Cette coutume eſt entiérement abolie. La *table du Roi* eſt encore bénie par

l'aumônier. On pourroit dire aux riches : faites bonne chère, mais songez que d'autres ont à peine du pain : usez de toutes les jouissances qui vous sont accordées, mais souvenez-vous que les autres ont aussi besoin de quelques jouissances. Mangez avec appétit, mais c'est sur-tout en vous nourrissant des fruits accumulés autour de vous, que vous devez élever votre ame vers Dieu, & songer à la disette qui tourmente une partie de vos freres. Ne vous dérobez aucun des plaisirs légitimes, mais ne gaspillez pas les mets nourriciers, & que le superflu appartienne aux pauvres. Faites asseoir à vos côtés la tempérance & la charité, & votre ame & votre corps s'en trouveront mieux. Ce repas sera exquis lorsque vous pourrez vous dire à vous-même : qu'une portion aura soutenu la vie défaillante d'un voisin pauvre & laborieux.

Je lis dans les sermons du pere Bourdaloue le passage suivant : « Il est surpre-» nant, dit-il, que ce soit à ces tables » où tout abonde, où il y a tant d'assai-

» sonnement,

» ſonnement, une ſi grande variété de
» viandes, qu'on refuſe impunément au
» ſouverain Seigneur, de qui ſeul on
» tient tout cela, à qui ſeul on en eſt
» redevable, les juſtes hommages qui lui
» ſont dus ».

Trophées.

Les architectes font des colonnades ſans palais & couronnent les hôtels de nos princes de trophées ſanguinaires & d'enſeignes romaines : on remarque à *l'hôtel Bourbon* le S. P. Q. R. Rien de plus déplacé. Les ſculpteurs mettent des vaſes de marbres dans nos jardins, & ces vaſes ſont toujours vuides. Dans les appartemens on voit des urnes & des amphores qui ne contiennent aucune liqueur. L'édifice immenſément coûteux, & ridiculement étroit, élevé à Ste. Geneviéve, humble fille qui gardoit les troupeaux, n'offre nulle part la patronne qui fut bergere : on en a fait une déeſſe ; on a oublié de repréſenter

celle qui habitoit les champs avec sa panetiere & sa houlette ; eh ! qui n'auroit pas voulu voir le costume de son siecle, l'image de sa vie innocente qui précéda sa vie céleste ! ce contraste eût été tout-à-la-fois touchant & religieux.

Ste. Geneviéve ne se doutoit pas qu'on lui éleveroit un jour un temple dans le plus beau centre de l'Europe, & dont le prix excédera 26 millions. Que le culte catholique est cher!

Cette nouvelle église, pour ce qu'elle coûtera, m'a paru sans grandeur, sans majesté, d'une structure mesquine & pleine de minutieux ornemens; elle n'a point répondu à l'idée que je m'en étois formée: son architecte fut sans génie, malgré tous les éloges qui lui ont été prodigués. Quarante années de travaux, & tant de millions pour élever une chapelle! oh! quel triste emploi de tems & d'argent! non, je ne verrai jamais ce monument sans soupirer.

Insubordination.

Elle est visible dans le peuple depuis quelques années & sur-tout dans les métiers. Les apprentifs & les garçons veulent se montrer indépendans ; ils manquent de respect au maître, ils font des corporations : ce mépris des règles anciennes est contre l'ordre. Pourquoi un vaisseau cingle-t-il à pleines voiles? c'est qu'il y a une chaîne non interrompue d'obéissance & de commandement. Les métiers, qui ont besoin du concours de plusieurs mains, doivent se rapprocher de la subordination qui regne dans un vaisseau, & l'on peut réprimer l'insolence toute neuve des travailleurs subalternes, sans offenser leur liberté individuelle.

Jadis, lorsque j'entrois dans une imprimerie, les garçons ôtoient leur chapeau. Aujourd'hui ils se contentent de vous regarder, ricanent ; & à peine êtes-vous sur le seuil, que vous les entendez

parler de vous d'une maniere plus leſte que ſi vous étiez leur camarade.

Tous les imprimeurs vous diront que les ouvriers leur font la loi, qu'ils s'invitent l'un l'autre à rompre tout frein d'obéiſſance : les ouvriers transforment l'imprimerie en une vraie tabagie ; ils reculent à leur gré l'apparition d'un ouvrage fait pour telle circonſtance.

Dans les métiers, vous n'entendez que les plaintes des maîtres, qui ſe trouvent abandonnés de leurs garçons, ligués pour faire une eſpece de loi à ceux qui les payent. Propos inſolens, lettres injurieuſes, ils ſe permettent tout. Des idées mal entendues ont déſuni les anneaux néceſſaires aux travaux & à la proſpérité du commerce ; de-là naît l'imperfection des ouvrages, parce que les ouvriers ſe hâtent d'achever, & ne travaillent que pour finir la ſemaine.

Au nouvel an, tous les garçons perruquiers plantent-là leurs maîtres, & changent de boutique. Il en eſt de même dans pluſieurs communautés ; quand les

étrennes font reçues, le garçon s'en va; il eft indifférent à telle ou telle maifon; il fe dit égal à fon maître, & il ne fe trouve lié que par les gages.

Et voilà comme en humiliant trop la bourgeoifie, en lui enlevant fucceffivement fes priviléges, en méprifant trop cet ordre de citoyens qui vivifient la capitale, le peuple fecondaire a tout envahi, fait de mauvaife befogne dans tous les genres, & n'en exige pas moins un haut prix. La main-d'œuvre devient de jour en jour plus groffiere; tout fe fait à la hâte & fe fait mal. Il y a plufieurs jours où les garçons ne travaillent pas; plufieurs communautés ont des apprentifs vraiment indifciplinables.

Eh! ne voit-on pas aujourd'hui les garçons perruquiers faire les beaux efprits en accommodant *les pratiques*? Comme ils attrapent quelques mots à la volée, les voilà qu'ils les répétent fans en connoître le fens & l'étendue; ils deviennent les dangereux précepteurs des apprentifs : quand ceux-ci font coiffés, ils fe croient au niveau

des bourgeois ; il en réſulte une révolte ſecrette contre leur maître, dont ils deviennent les cenſeurs, les ennemis.

De nos jours le petit peuple eſt ſorti de la ſubordination, à un point que je puis prédire qu'avant peu on verra les plus mauvais effets de cet oubli de toute diſcipline. On n'a point voulu voir que dans l'ordre politique & ſocial tout étoit dépendant, & que tout devoit s'engrener. La facilité trop grande d'avoir les maîtriſes pour de l'argent a trop confondu le maître avec les garçons.

Trouvaille.

JE cherchois depuis long-tems un ſot parfait, accompli, car je ſavois par expérience que nous nagions tous dans des milieux. L'homme de génie étant extrêmement rare, & ne l'étant d'ailleurs que dans le genre qu'il cultive, je cherchois ſon oppoſé, & je l'ai trouvé. Je puis aſſurer qu'il eſt ſot à un point étonnant &

ſinguliérement intéreſſant pour un obſervateur, car on eſt ſtupéfait d'entendre ce qui ſort de ſa bouche; il parle beaucoup, & il ne manque jamais un trait de bêtiſe ou de ſtupidité. Enfin c'eſt un être curieux qui décompoſe à chaque phraſe le bons ſens & la raiſon. Il eſt bien au-deſſous de l'ignorance tranquille & de la fatuité indiſcrete. Il eſt ſot comme l'écarlatte eſt rouge.

Qu'eſt-ce que l'eſprit? *c'eſt voir juſte, vîte & loin.* Cette définition eſt d'une femme. On n'eſt point ſot quand on ſait écouter. Les ſots, dans la capitale, ne ſont pas ſi communs qu'ailleurs, à cauſe du grand mouvement des eſprits & de la direction ſubite que leur donne une ſcene variée & changeante. A Paris le ſot s'érige en fat: voilà ſon triomphe; & dès-lors une femme s'en empare, le promene, le préſente par-tout; j'oſe le dire, c'eſt pour une femme une *trouvaille* qu'un ſot, lorſqu'elle en peut faire toutefois un *fat*; alors elle eſt enchantée; elle le tourne & l'aſſouplit. Non, il n'y a rien au monde

qu'aime tant une femme qu'un ſot à manieres & à jargon; on fait de cela ce qu'on veut ; on le cache , on le mene ; il admire ; on eſt de niveau avec lui. Il répete tout ce qu'on lui a inſpiré. Jamais il ne s'égarera dans ſes penſées, jamais il ne devinera rien de ce qui ſe paſſera autour de lui ; les ſots ont de la ſanté, & ils ne s'en targuent pas. Quelle félicité pour une femme, que de bien commander à un ſot , lorſqu'il eſt un peu préſentable, & qu'ayant la figure humaine , il parle à vuide ſans s'en douter !

Un ſot n'aime pas à être ſeul , parce qu'il s'ennuie bientôt de lui-même ; il ne peut donc ſupporter la ſolitude ; voilà pourquoi il ſe jette dans la ſociété , & qu'il y eſt preſque toujours à ſon aiſe & ſatisfait de lui-même. Comme il n'a pas les ſenſations fines qui diſtinguent l'homme d'eſprit , il n'a point d'embarras, & pour lui tout eſt plaiſir ; il ne cherche qu'à être hors de lui. L'homme d'eſprit n'eſt jamais bien placé dans une ſociété un peu nombreuſe ; il a aſſez d'étoffe pour ſe ſuffire

à lui-même. Vous voyez qu'une femme à Paris, comme ailleurs, doit préférer un sot; c'est ce qu'elle fait, &, faut-il le dire, elle n'a pas tort.

Adulation.

Louis XIV ne savoit pas un mot de latin, & cependant la flatterie essaya de persuader à ce Monarque qu'il étoit bon humaniste. On a vu long-tems dans le collége des jésuites de Lyon le premier livre des Commentaires de César, traduit par *Louis le Grand*, in-folio, avec figures. Ce livre n'étoit-il pas curieux?

On a vu au Louvre deux beaux globes que le jésuite Coronelli fit pour Louis XIV: ils sont d'une grandeur extraordinaire. Sur le globe terrestre on lit ce distique incroyable:

Inclita Gallorum proh quanta potentia Regis!
En digito cœli volvit & orbis opus.

Quelle flatterie plus ridicule que d'at-

tribuer au bout du doigt de Sa Majesté ce que le dernier des marmitons de la cuisine pouvoit faire tout aussi bien que le Roi !

Enfin, on a vu à Versailles un cadran horisontal sur une grande table d'ardoise, *parallele royal des conquêtes de Louis le Grand*. Vous ne devinez pas, lecteur, quel rapport pouvoit exister entre un cadran solaire & des victoires; c'est qu'on lui faisoit annoncer les conquêtes du Roi : dans une bordure qui environnoit le cadran, on avoit gravé au bout de chaque ligne horaire la prise de chaque ville. Sur VIII heures, par exemple, on lisoit, *la prise de Dôle*, tel jour & telle année ; sur les autres heures, on voyoit de même la prise de quelques villes ou citadelles ; ainsi l'on ne pouvoit regarder l'ombre mobile sans se rappeler un exploit.

Les théologiens pousserent la flatterie jusqu'à faire imprimer des theses dont chaque position commençoit par *Ludovicus Magnus*. Quoique le Roi ne sût pas

le latin, il comprenoit fort bien ce que signifioient ces deux mots. Il assistoit ensuite aux prologues des opéras de Quinault, & l'on chantoit à ses oreilles :

Il est digne de nos autels;
. . . .
Son tonnerre inspire l'effroi
Dans le tems même qu'il repose.

L'académie ayant proposé pour sujet du prix annuel cette question : *laquelle des vertùs de Sa Majesté mérite le plus notre admiration.* Pour le coup cela parut trop fort, & le Roi voulut que l'on choisît un autre sujet. Mais lorsqu'il eût pris Strasbourg, voici de quelle maniere un académicien s'exprima dans son discours de réception :

Louis a dit que Strasbourg se soumette, & Strasbourg s'est soumis. Puissance plus qu'humaine, & qui ne peut être comparée qu'à celle qui en créant le monde a dit : que la lumiere soit faite, & la lumiere fut faite. Je ne vous en impose pas, lecteur. Voyez le Recueil des harangues aux ré-

ceptions à l'académie ; le harangueur que je cite, *M. d'Aucourt*, y fut reçu le 19 novembre 1683.

L'adulation est aujourd'hui plus fine, j'en conviens, mais la louange est l'accent éternel de l'académie ; elle se loue elle-même à toute outrance, en se repliant sous toutes ses faces, quand sa politique n'a rien à louer au-dehors. Eh bien ! quand il se glisseroit enfin dans l'académie quelque franc diseur de bonnes vérités, quelqu'anti-adulateur, y auroit-il grand mal à cela ?

Bois flotté.

COMBIEN cette capitale a déjà englouti de forêts immenses ! Ce qui l'avoisine ne peut plus fournir à sa consommation. Sans le bois flotté, il n'y auroit de bois que pour les grosses maisons, qui le détruisent avec une dissipation effrayante.

Mais ce bois flotté, on vous le livre

boueux & humide ; il donne beaucoup de fumée, & presque point de feu. Le bois est souvent mal propre dans la cheminée, incommode à porter & à arranger. L'économie, chez les bourgeois, porte sur le bois ; quand vous passez dans la salle à manger, on éteint le feu de l'appartement, puis on le rallume, quand on sort de table. Très-peu de maisons, où l'on soit chauffé largement. On a multiplié les feux, mais ils sont exigus, si vous en exceptez les cuisines, où les marmitons le prodiguent pour désoler un peu leur maître.

C'est un travail déchirant à voir, que celui qui fait sortir des rives bourbeuses de la Seine tout ce bois, qu'on arrache, qu'on sépare & qu'on porte à dos d'hommes dans les chantiers. Les travailleurs sont nuds, plongés à demi-corps dans la riviere, leur front est trempé de sueur. La pâleur de leur visage annonce qu'ils ne résisteront pas long-tems à ce labeur pénible. Leur corps est tout défiguré par la vase fangeuse qui souille leurs membres & semble affoiblir

leurs nerfs. Que de fortes de vies miférables à côté de la nonchalance orgueilleufe !

Il faut préfentement, année commune, *fept à huit cent mille voies de bois*, pour la confommation de la ville. Les travaux fe font l'été, & les travailleurs font brûlés des rayons du foleil pour préparer le chauffauge de la rude faifon. Ils forment ces pyramides quarrées qui s'élevent en hauteur au niveau des maifons, & qui raffurent le citoyen fur la crainte d'une difette.

L'hiver de 1776 furpaffa en rigueur les hivers les plus froids ; un grand nombre de corneilles accoururent des campagnes & planerent fur les toits. Le courrier de Paris, pour la Picardie, fut gelé en route & le cheval l'apporta à l'auberge, mort dans fa carriole. Le gibier fortit des bois, tourmenté par la famine & fuivit les gardes, comme s'il eût été apprivoife.

Pendant ces tems de gelée, la Reine & les Princes de la Maifon royale font des courfes en traîneau dans les rues & fur les

boulevards. Le cortége paſſe ſi rapidement, qu'on ne peut ſaiſir tout au plus que la ſilhouette des auguſtes perſonnages. Le tems d'ouvrir la fenêtre les emporte au loin & les fait perdre de vue. Ils ſont, pour ainſi dire, en même tems à Paris & à Verſailles.

Il eſt d'uſage dans cette ſaiſon rigoureuſe de dreſſer des bûchers dans pluſieurs endroits de la ville. Les pauvres, les mains tendues, font cercle. Là ils ſe chauffent, puis ils emportent de la braiſe, & quelques bûches allumées. Mais c'eſt un foible ſecours tant pour la multitude des indigens que parce qu'il faut deſcendre en plein air, pour jouir quelques minutes de ces feux qu'on n'alimente qu'une fois. La braiſe emportée devient funeſte dans l'étroit & obſcur réduit où l'indigent la concentre & la couvre, comme pour en éterniſer la chaleur; la vapeur qui n'a point d'iſſue l'aſphixie; c'eſt en vain qu'il eſt averti; la douloureuſe ſenſation du froid lui fait embraſſer un ſoulagement mortel. Point d'hiver qui n'offre pluſieurs malheureux étouffés dans leur grenier.

Vers le milieu d'octobre, c'est un tracas nouveau dans tous les quartiers de la ville. Ce sont des milliers de charrettes aux roues divergentes chargées de voies de bois, qui embarrassent les rues, & qui pendant qu'on jette le bois, qu'on le scie, qu'on le transporte, tiennent tous les passans en danger d'être écrasés, culbutés, ou d'avoir les jambes cassées. Les débardeurs affairés jettent brusquement & précipitamment les bûches du haut de la charrette. Le pavé en retentit ; ils sont sourds & aveugles, & ne cherchent qu'à décharger promptement leur bois, aux risques des têtes passantes. Le scieur vient ensuite, s'établit au milieu de la rue, fait jouer la scie avec rapidité & jette le bois autour de lui, sans regarder personne. Il semble agir au milieu d'êtres invulnérables. Précédez celui qui monte ce bois dans les escaliers, car si vous le suivez, vous risquez de voir les bûches rouler sur vous, & vous arrêter blessé sur le palier.

Pourquoi ne pas faire scier ce bois sur

ſur les chantiers? Pourquoi donner lieu à un embarras perpétuel dans des rues déjà ſi étroites & ſi incommodes! c'eſt un miracle ſi votre tête ou vos jambes ne rencontrent pas une bûche qui ſaute & rebondit, ou une autre qui roule tranſverſalement. Les paſſages ſont obſtrués, & le pied, en voulant éviter la bûche ronde & gliſſante, tombe ſur le mordant de la ſcie.

Oh! n'eſt-il pas tems pour le pariſien d'avoir recours au charbon épuré, tant pour l'économie du chauffage que pour ne pas épuiſer les forêts du Royaume? C'eſt un beau préſent, qu'une compagnie vient d'offrir à la capitale, & jamais entrepriſe utile n'eſt venue plus à propos. L'épurement du charbon entretient la ſalubrité de l'air. Le foyer eſt élevé ſur une eſpece de grille de fer, à barreaux à jour, qui forme un fourneau, & le feu là-deſſus a l'air d'être ſur un autel. Il dure très-long-tems ſans aucun embarras; il donne dans la chambre une bonne chaleur &

point de fumée; il eſt impoſſible à un enfant de tomber dedans.

Oh ! c'eſt un peuple barbare que celui qui préfere l'uſage des poëles aux cheminées : les poëles ſont mal-ſains, triſtes, lugubres, & ils couvrent l'Allemagne & la Suiſſe. Il faut être ſtupide pour ſe chauffer ailleurs qu'à une cheminée. Si je ne vois pas la flamme, j'aime mieux gèler que de me trouver auprès d'un poële : c'eſt ce qui m'a le plus révolté hors de la France, que cette coutume déſagréable & mélancolique.

Le luxe des chenets ſi uſité à Paris, eſt un luxe bête, irréfléchi, indigne d'un être penſant; car mettre de la dorure & des figures ſculptées auprès des tiſons, c'eſt une diſtraction enfantine, une dépenſe criminelle, un attentat envers ceux qui n'ont pas de quoi ſe chauffer. Je déteſterois le deſſin puéril de certains artiſtes, quand ils n'auroient fait que de ſe prêter à cette extravagance des riches : c'eſt le meuble qui me fait le plus de peine à

rencontrer chez eux, & je détourne la tête avec douleur de ces cheminées fastueuses. Le chenet doré est l'emblême des entrailles du maître ; il ne mérite plus d'être récréé par un élément bienfaiteur, qui dans sa beauté pure, efface & rejette les frivoles & somptueux ornemens. Vouloir parer la flamme ! ô riche stupide !

Il y a très-peu de différence pour le prix entre le mauvais bois & le bon, entre le bois flotté qui a perdu ses sels dans le long séjour des eaux, & celui qui est neuf & propre à donner une chaleur vive : ce seroit donc une économie que de n'acheter que du bois neuf; or les trois quarts de la ville, hébêtés par un calcul routinier, ne comprennent point cela.

La voie de bois flotté, qui avec le roulage & le sciage revient à 24 liv., n'offre qu'une petite quantité de combustibles ; n'est au fond que la moitié de ce qu'on appelle par-tout ailleurs *corde*, ainsi que la *bouteille*, n'est que le partage, en deux parts presqu'égales, de ce qu'on appelle *pinte*. La voie de bois, après avoir passé

par tous les droits & par toutes les charges (qui, ſemblables aux taches qui ſont ſur les fruits, ne font que s'étendre) diſparoît en peu de tems dans une cheminée, ſi l'on ne met une certaine induſtrie dans le poſement & dans l'édifice des bûches. A cet effet on vient d'en imaginer d'artificielles, qui ſont creuſes & de terres cuites; elles en impoſent à l'œil, tant elles imitent le bois avec ſon écorce; on les mêle à celles qui tombent en cendres, & vous avez un foyer *coſſu*, où la moitié eſt impoſture; mais la repréſentation, chez le pariſien, depuis l'âtre juſqu'à la table, fait la moitié de ſon exiſtence. Des bûches artificielles, & qu'on nomme économiques, vous en rirez, étrangers! mais à tort; ces bûches une fois bien échauffées jettent de la chaleur.



Embaumemens.

Les Rois & les Princes du ſang ſe font embaumer après leur mort ; ils veulent être de longs débiteurs de la Nature, & lui rendre le plus tard poſſible, les élémens qu'elle leur a prêtés pour compoſer leur corps. Mais quoiqu'ils faſſent, ils ne feront jamais embaumés auſſi joliment que le ſcarabée que l'on voit dans le ſuccin, tel qu'il étoit jadis. Ah ! ſi l'on avoit pu enfermer notre Henri IV dans une réſine jadis fluide ! on le verroit encore. Des inſectes n'ont rien perdu depuis des ſiecles de leurs principes conſtitutifs : ils nous offrent leur trompe, & leurs aîles brillantes, & nos Rois n'ont pas même la figure des momies d'Egypte ; ils ſont enfermés dans le plomb où ils ſe décompoſent, tandis que leur mémoire appartient toute entiere au burin inexorable & véridique de l'hiſtoire.

Que j'aime à voir ces petits animaux,

emprisonnés dans l'ambre & conservant leurs graces naturelles ! ils ont été surpris peut-être dans le tems qu'ils travailloient à la reproduction de leur espece; ils ont encore de la vie dans leur cristallin ; & monseigneur le prince est déjà partagé en trois ; le scalpel l'a tailladé. Il a donné ses entrailles à je ne sais quelles religieuses, & son cœur aux grands Jésuites.

Mon scarabée, bien conservé, m'offre l'embaumement sous une image riante, & me fait plus de plaisir à considérer, que les tombeaux de Saint-Denis.

On n'a point embaumé Louis XV, selon l'usage consacré : la nature de la maladie, dont il mourut, s'y opposa ; les officiers de sa cour déserterent. On dit qu'on a perfectionné les embaumemens, & que la chimie peut conserver les cadavres, tout comme chez les Egyptiens. Mais comme cet art ne regarde point la roture, c'est aux princes & aux grands à se féliciter de cette découverte ; car c'est encore quelque chose sans doute de pouvoir montrer un espece de visage dans quinze à dix-

huit cents années. Un prince peut ſe figurer dès à préſent la mine & les diſcours de ceux qui le regarderont alors, & la joie qu'il aura, lui, de voir une poſtérité ſi éloignée.

Nul ne peut retenir (quelle que ſoit ſa puiſſance) la foible portion de matiere qui le conſtitue. Il aura beau la défendre avec des aromates, il faut qu'il la rende pour le développement de nouveaux corps.

Un ſavetier en Egypte étoit embaumé avec autant de ſoin que l'eſt aujourd'hui un Monarque. Cette derniere dépenſe de la ſouveraineté n'eſt pas modique, & les obſeques, ces funérailles pompeuſes, ne ſont quelquefois acquitées qu'un demi-ſiecle après le décès du prince. On empruntera, à la lettre, pour l'enterrement de tel Souverain: le crédit aſſiſtera à ſon ſuperbe mauſolée, ainſi qu'il a préſidé pendant ſa vie à ſa table magnifique, à ſes noces, aux fêtes qu'il a données.

Voltaire mort ayant pris la poſte, pour aller ſe faire enterrer où il pourroit, on l'avoit embaumé à la hâte, mais fort mal,

quoiqu'il fut le prince des poëtes : on avoit extrait ſa cervelle ; elle ſe voit aujourd'hui dans un bocal d'eſprit de vin, chez un apothicaire. Malgré la grande renommée de cette cervelle, il faudroit écrire au bas du bocal : *cervelle de Voltaire* ; car ſi elle alloit ſe confondre, elle reſſembleroit parfaitement à celle du premier imbécille.

Salle de la Sorbonne.

On la montra au fameux *Caſaubon* ; on lui dit qu'on y avoit diſputé pendant pluſieurs ſiecles. Qu'y a-t-on conclu, demanda-t-il ? L'inſcience & l'incurioſité qui ſe promenent au milieu de cette ſalle, comme cela eſt fort & plaiſant ! Qui peut calculer tout ce que les theſes de Sorbonne ont occaſionné dans les têtes humaines !

Il eſt difficile de concilier notre chronologie avec celle des Egyptiens, des Chinois, des Parſis. La Sorbonne arrange tout cela ; elle a réponſe à tout.

Buffon amadoua la Sorbonne par une adroite rétractation ; il eut peur de ſes foudres, qui auroient pu lui enlever ſa place & ſa fortune.

Les Janſéniſtes auroient fort embarraſſé la Sorbonne, le Clergé & la Cour, ſi au lieu de vouloir à toutes forces paſſer pour très-orthodoxes, ils avoient conſenti de bonne grace, à ſe dire réformateurs.

C'eſt dans cette ſalle que l'on taxe d'hétérodoxie des milliers d'hommes qui n'en ſavent rien & qu'on appelle héréſiarques ; des génies révérés à deux cents lieues de-là.

Tous ceux qui ſe deſtinent à la prêtriſe ſont obligés de paſſer par cette ſalle, afin de ne point tomber, même involontairement, dans l'héréticité. L'orthodoxie y a ſon trône, & des jouvenceaux en rabat s'imbibent de la ſaine doctrine au milieu des argumens.

Ils entrent par bandes noires & ſortent de même : une grande place en eſt couverte, & quelques-uns, plus zélés que les autres pour la théologie, continuent dans la rue leur *argumentabor*.

Digitized by Google

Ce qu'on ne croiroit pas, & ce qui eſt vrai cependant, c'eſt qu'il y a beaucoup d'eſprit, un eſprit fin & ſubtil, & des reſſources incroyables d'imagination dans telle theſe inconnue, paſſé la *ſalle* d'eſcrime.

Louis XIV conſulta des théologiens au ſujet de l'impôt. Ils lui dirent que toutes les propriétés lui appartenoient ; cela tranche toute difficulté. Les théologiens s'emparoient de l'ame, de la volonté humaine, & laiſſoient les corps à la diſcrétion du Monarque : c'étoit un partage.

Les diſputes théologiques ont donné lieu en France à un grand nombre de lettres de cachet ; les évêques en avoient en *blanc* pour pourſuivre le *janſéniſme.*

On dit qu'un évêque étant à Paris & diſant ſon bréviaire dans un jardin, le vent emporta une de ces lettres de cachet qui lui ſervoit de marque. Le papier tomba chez un voiſin qui n'étoit pas trop aimé de ſa femme : celle-ci ramaſſa l'ordre, y mit le nom de ſon mari, alla trouver un exempt de police, qui conduiſit en priſon

le pauvre homme ; il y resta long-tems sans avoir pu deviner que c'étoit un coup de vent qui l'avoit mis à la bastille.

Sages.

VOLTAIRE a déjà remarqué avant moi qu'il y avoit à Paris une couche de philosophes obscurs, qui, vivant entre eux pour le plaisir de la libre communication des idées, jugeoient en silence les événemens & les hommes, & les jugeoient ainsi que la postérité les verra. Ils doivent ce coup-d'œil juste à l'habitude de comparer, à un tact fin, à l'art de démêler un ambitieux d'un homme d'état, à une parfaite impartialité. Ils ne s'arrêtent point aux mots, qui trompent, sur-tout dans les matieres politiques : le mot *liberté* ne leur en impose même pas.

Il n'y a point de société sans devoirs réciproques entre les membres qui la composent ; point de devoirs sans loix ; point de loix sans dépôt ; point de dépôt

ſans dépoſitaires ; point de dépoſitaires ſans défenſeurs de la liberté publique ; point de défenſeurs ſans l'inviolabilité de leurs perſonnes.

Eh ! où ſera la voix du peuple ? qui arrêtera la force aveugle & brutale ? qui contrebalancera les corps, qui faits pour protéger l'état, peuvent détruire l'état ? Ces ſages ſavent qu'en politique les contre-forces ſont néceſſaires, indiſpenſables.

Ils aiment la patrie, & s'intéreſſent à ſa gloire ; mais ils n'écrivent point, parce qu'ils veulent rectifier leurs propres idées, & qu'ils ſavent qu'on fait tourner le meilleur plan contre la partie foible qu'ils voudroient défendre. Ils ſuivent les préceptes de *Pythagore*, qui diſoit à ſes diſciples : *Ne prenez point des feves*, c'eſt-à-dire, *abſtenez-vous des affaires publiques*. Ils s'envelopperoient dans une indifférence abſolue, ſi leurs concitoyens ne leur étoient chers ; mais leurs ſages connoiſſances ſont perdues pour les hommes en place, qui ont la fievre de leurs ſituations, & pour le peuple, qui ne les

entendroient pas : ils auroient contre eux tous les partis. Ils ont néanmoins la consolation d'entendre au bout de quelques années, lorſque les paſſions ſont refroidies, que le Temps a prononcé comme eux.

Jugeant des hommes par des regles fines & particulieres, le caractere des Souverains ne leur échappe pas : ils s'amuſent à deſſiner les figures royales qui doivent entrer dans le tableau de l'Europe; & le portrait en eſt ſi frappant, qu'elles pourroient elles-mêmes s'y reconnoître.

Ces ſages aiment beaucoup à ſacrifier à la plaiſanterie, qui eſt toujours la ſuprême raiſon, lorſqu'elle eſt juſte, fine & légere.

Au milieu de tant d'erreurs morales que la corruption du cœur a dictées, ils aiment à ramener les eſprits vers les idées religieuſes qui ſont vraies, parce qu'elles ſont grandes; indeſtructibles, parce qu'elles ont appartenu à notre entendement auguſte, parce que le contraire eſt folie;

ils méprisent l'athée, parce qu'il est méprisable. Un monde sans Dieu, un univers sans créateur, une vaste machine admirablement organisée sans conservateur, des plaisirs renaissans sans bienfaiteur, des être sensibles & pensans sans loix; enfin une unité visible dans un plan général, sans un être suprême, voilà ce que l'extravagance profere en d'autres termes. Eh! que répondra-t-on à celui qui ne sent pas, qu'il a fallu une impulsion initiale pour ébranler les spheres céleste? que ce grand coup part d'une intelligence illimitée, & que c'est par ce premier ressort que les phénomenes moraux se développeront à la suite des phénomenes physiques?

Il est donc encore des sages qui ne troublent point la scene du monde, & ils se trouvent au milieu d'une Babylone: là ils conservent le feu sacré de la raison, qui doit embraser tôt ou tard quelques ames patriotiques, tandis que le vertige, le délire, emportent les petits ambitieux vers des grandeurs fugitives,

qui font déjà & qui feront leur ſupplice ; car la honte s'y joindra. Qu'eſt-ce que tous ces mots qu'ils proferent & qu'on ne peut ni expliquer ni traduire dans la langue des hommes ?

Arcanes.

L'HOMME eſt un être doué de curioſité, parce qu'il lui importe de ſavoir, & qu'il a beſoin d'apprendre. Il doit ſe développer vers l'infini ; il a donc la plus grande propenſion au merveilleux, & comme il porte en lui-même le plus vif attrait pour toute découverte, il va au-devant d'elles ; il aime mieux être trompé que de rejeter ce qui lui annonce quelque choſe de neuf. Preſque tous les faits de la Nature tourmentent ou déſolent la curioſité humaine. C'eſt la curioſité qui fait recourir l'homme aux *arcanes* ; il croit trouver la clef myſtérieuſe de tous les prodiges qui l'environnent : & comme le cours ordinaire de la Nature eſt muet &

ſilencieux, l'homme ſuppoſe que la phyſique occulte lui révélera plus de choſes que la phyſique naturelle.

Voilà ce qui a donné tant de cours au magnétiſme: il ſembloit interroger de plus près la partie intime de notre être; & comme l'homme porte en lui-même l'eſpérance fondée d'une exiſtence immortelle, un ſyſtême qui faiſoit tout dépendre des impreſſions de l'ame, devoit plus flatter la multitude que ne le penſe le groſſier matérialiſme des phyſiciens ordinaires.

Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ne me permet pas de douter de la préſence du magnétiſme animal : il exiſte; mais combien l'imagination n'a-t-elle pas exagéré ſes effets? Toutes les paſſions particulieres, tous les vices de l'amour propre & de l'orgueil ſont venus ſe fondre pour dénaturer une ſcience neuve, mais encore ſi foible, qu'elle ne devoit être étudiée que dans le ſilence, avec la marche la plus circonſpecte & la défiance la plus ſalutaire. L'audace, la témérité, le charlataniſme, l'extravagance, ont parlé

parlé haut, tandis que la découverte n'auroit pas dû ſortir d'un cercle choiſi de quelques hommes privilégiés.

Spiritualiſtes.

POURQUOI la Théologie, la Philoſophie & l'Hiſtoire font-elle mention de pluſieurs apparitions d'eſprits, de génies ou de démons? La créance d'une partie de l'antiquité étoit que chaque homme avoit deux génies, l'un bon, qui l'invitoit à la vertu, l'autre mauvais, qui le ſollicitoit au mal.

Une ſecte nouvelle ajoute foi aux retours des eſprits en ce monde. J'ai entendu pluſieurs perſonnes qui étoient réellement perſuadées qu'il exiſtoit des moyens pour les évoquer. Nous ſommes environnés d'un monde que nous n'appercevons pas : autour de nous ſont des êtres dont nous n'avons point l'idée ; doués d'une nature intellectuelle & ſupérieure, ils nous voient : point de vuide dans l'univers ;

voilà ce qu'affurent les adeptes de cette fcience nouvelle.

Ainfi le retour des ames des morts, cru de toute antiquité, & dont notre philofophie fe moquoit, eft adopté aujourd'hui par des hommes qui ne font ni ignorans ni fuperftitieux. Tous ces efprits d'ailleurs, appellés dans l'écriture *les princes ae l'air*, font toujours fous le bon plaifir du maître de la Nature.

Ariftote dit que les efprits apparoiffent fouvent aux hommes pour les néceffités des uns & des autres.

Je ne fais que rapporter ici ce que les partifans de l'exiftence des génies nous difent.

Si l'on croit à l'immortalité de l'ame, il faut admettre que cette multitude d'efprits peuvent fe manifefter après la mort. Parmi cette foule de prodiges, dont tous les pays de la terre font remplis, fi un feul avoit eu lieu, l'incrédulité a tort. Je crois donc qu'il n'y auroit pas moins de témérité à nier qu'à foutenir la vérité des appari-

tions. Nous ſommes dans un monde inconnu.

Une des premieres idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous, parce que ce poids de grandeur & d'intelligence nous opprime, & nous avons peut-être beſoin de la croyance des anges pour remonter plus facilement à l'idée d'un Dieu unique, ſeul moteur & conſervateur de l'univers. Les Hébreux n'ont admis des anges que pour les opérations ſurnaturelles, extraordinaires de la Divinité. Ce ſyſtême confirme donc un culte ſuprême rendu à un ſeul Dieu, car les Juifs n'ont jamais regardé les anges que comme de pures créatures, comme les envoyés du ſouverain Seigneur de toutes choſes, qu'ils ont adoré ſeul. Les noms mêmes qu'ils ont donnés aux anges le témoignent hautement: Gabriel, *force de Dieu* ; Raphaël, *guériſon de Dieu.*

Ces idées antiques n'ont rien de déraiſonnable ; & tandis que l'irréligion & l'im-

piété obſcurciſſent les eſprits entiérement voués aux erreurs & aux futilités, d'autres s'éclairent, en appercevant la gradation des êtres créés, qui conduiſent notre foible intelligence juſqu'au premier être, & ſon nom eſt dans l'écriture : il eſt ſublime; *ego ſum, qui ſum.*

Madame le Gros.

FEMME rare, à qui l'Académie françoiſe adjugea le prix de vertu pour avoir délivré un criminel d'État renfermé depuis trente-ſept années.

Elle rencontre au coin d'une borne un paquet de papier déjà froiſſé & couvert de boue ; elle le ramaſſe, ſe rend chez elle, le lit & voit qu'il étoit ſigné d'un priſonnier à Bicêtre, dans un cachot à huit pieds ſous terre, & au pain & à l'eau.

Que ne fait pas une volonté forte? Sans rang, ſans conſidération, Madame

le Gros entreprend sa liberté. Rien ne l'intimide, rien ne la rebute; elle essuie des refus, elle persiste, elle prie, sollicite, elle joint la persévérance à la pitié la plus active; elle surmonte les moqueries, brave les dangers qui pouvoient résulter de ses importunités, & a la gloire de voir, au bout de trois années, sa sensibilité & son courage enfin récompensés par la délivrance du prisonnier.

Il est devenu célebre par sa longue détention. Il eût le courage & l'adresse de se sauver une fois de la bastille, & deux fois du donjon de Vincennes, ce qui sort des regles ordinaires de la probabilité.

Ce prisonnier, nommé la Tude, étoit coupable; il avoit tenté d'allarmer madame de Pompadour sur un feint empoisonnement, croyant par-là se rendre recommandable & avancer dans sa faveur: c'étoit un bien mauvais calcul; mais il étoit jeune, & l'envie de s'avancer l'avoit aveuglé d'une étrange maniere.

Faire une échelle de soixante pieds avec ses chemises, sauter cent soixante pieds, tout cela paroît impraticable.

O amour de la liberté, toi que tout homme apporte en naissant, & dont rien ne peut le dépouiller, de quels miracles n'es-tu pas capable !

M. de la Tude fut-il plus patient, plus courageux que le baron de Trenck ? La chose reste indécise, & nous n'entreprendrons pas nous-même de la décider.

Portrait.

URANIE, ou la comtesse de ***, est dans la fleur de la beauté : cinq lustres accomplis ont donné à ses charmes toutes leurs perfections. Si la fortune ne lui a rien laissé à desirer, la Nature n'a pas été moins prodigue : elle est belle, régulièrement belle ; beaux cheveux, beaux traits, belles formes : ce seroit pour l'artiste le modele de Diane sortant du bain. Aussi personne

ne fait autant de cas de ſa beauté qu'elle même ; & nul objet n'eſt plus agréable à ſes yeux que ſa figure, répétée ſans ceſſe dans les glaces dont ſon appartement eſt rempli.

Ce beau corps renferme une ame fiere, froide, abſolue, & dont toutes les affections ſe raſſemblent ſur elle-même. Elle a l'eſprit juſte & cultivé, des talens, un goût exquis pour tous les arts, mais il ne ſe trouve en elle ni douceur, ni aménité, ni beſoin d'aimer ; elle ne connoît point la ſatisfaction d'être chérie de ceux que l'on aime. En vivant en ſociété avec ſes égaux, on s'habitue à la complaiſance, on cherche à paroître aimable. La comteſſe paſſant ſa vie dans une retraite abſolue, eſt diſpenſée de tout ſoin : elle eſt environnée de ſes inférieurs ; c'eſt à eux de chercher à lui plaire.

L'ambition feroit ſa paſſion dominante, ſi elle pouvoit la ſatisfaire : être la maîtreſſe d'un Prince, gouverner en ſon nom,

voir tout un royaume à ses pieds, feroit pour elle le paradis avec tous ses délices. Elle rêve donc incessamment grandeur, élévation ; c'est sa chimère : elle voudroit la faire adopter aux autres. L'intrigue & la politique ne l'embarrasseroient point ; elle possede le talent de démêler d'un coup-d'œil les gens qui l'approchent, & de ne dire que ce qu'elle veut. Enfin elle feroit tout-à-la-fois homme d'État & jolie femme.

Le pouvoir, suivant elle, devroit être le partage de la beauté. La sienne l'occupe constamment, & sa parure est une étude particuliere. Sa mise est très-recherchée : au spectacle, elle attire tous les regards, quoiqu'elle se cache avec un peu trop d'affectation ; & dans le grand nombre de femmes, il n'en est pas une dont l'ensemble soit semblable au sien.

Est-elle heureuse, demandera-t-on d'après ce portrait ? Non ; ce vuide du cœur est incompatible avec la félicité. L'ennui s'est glissé dans l'ame de la com-

teſſe ; il altere ſon humeur ; il efface les graces de ſon viſage & l'éclat de ſon teint ; il dénature les objets rians qui l'environnent. Ce qui lui plaiſoit hier lui eſt inſipide aujourd'hui. Sa volonté commande ; on obéit, & c'eſt pour contenter un caprice qui eſt bientôt remplacé par d'autres.

Ne pouvant jouir de ce qu'elle convoite, elle en adopte le ſimulacre ; elle veut qu'on la croie dans la plus haute faveur, & même dans les intrigues de la Cour. Son genre de vie eſt donc de fuir tous les regards & de paroître ſe conſacrer uniquement pour un ſeul objet ; elle n'eſt pas fâchée qu'on le nomme, quoique ſon orgueil dût en ſouffrir, & voilà le ſonge bizarre dont elle amuſe conſtamment ſon imagination ambitieuſe & froide.

Vainement lit-elle l'hiſtoire d'*Agnès Sorel*, de la *Valiere*, *Fontange*, la marquiſe de *Prie*, la marquiſe de *Pompadour*, elle ne ſera point ce qu'elle voudroit être.

C'eſt par la pareſſe, dit la Bruyer que l'ennui eſt entré dans le monde ; voilà pourquoi tant de belles dames commencer par la mienne, malgré ſpectacles, le jeu, la table, les viſites la converſation, ſe meurent d'ennui. El ne ſont rien & ne ſavent rien faire ; el n'ont aucun travail ni de corps ni d' prit. Elles veulent raſiner leurs plaiſi elles n'ont plus que des goûts blaſés ; le retour monotone des mêmes divert ſemens eſt un cercle où elles ne peu vent reſter, & d'où elles ne peuvent ſortir

Quand madame de Maintenon s'écrioit : je ne peux plus tenir à la vie que je mene, je voudrois être morte ; comme le néant des grandeurs humaines paroît dans tout ſon jour ! & comme il eſt conſtant que ſans une occupation chere & ſuivie, les jours ſont toujours longs, & les plaiſirs toujours vains !

Je n'ai preſque pas connu l'ennui depuis que je me ſuis mis à compoſer des

livres. Si j'en ai caufé à mes Lecteurs, qu'ils me le pardonnent, car moi je me fuis fort amufé. L'homme n'exifte que par la penfée, & la bonne providence m'a accordé cette arme victorieufe contre le plus cruel ennemi de l'efpece humaine.

FIN.

Digitized by Google

TABLE
DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Digitized by Google

Fin de la Table.



